Classiques Larousse

TEXTE INTÉGRAL

Molière

Les Femmes savantes

CHRYSALE, à Bélise.

Il n'est pas bien honnête, et pour beaucoup
[de causes,
Qu'une femme étudie et sache tant de choses:
Former aux bonnes mœurs l'esprit de ses
[enfants,
Faire aller son ménage, avoir l'œil sur ses gens,
Et régler la dépense avec économie,
Doit être son étude et sa philosophie.

Acte II, scène 7.

• Édition annotée, commentée et illustrée • Dossiers sur l'auteur et l'œuvre • Dictionnaire pour le commentaire • Regroupement de textes: «Les héritières de Philaminte».

ISBN 2-03-871307-3

9 782038 713077

LAROUSSE

LES FEMMES SAVANTES texte intégral

MOLIÈRE

Larousse

ILLUSTRATION DE COUVERTURE: PHILIPPE HONORÉ

Classiques Larousse

TEXTE INTÉGRAL

Molière

Les Femmes savantes

Ce livre vous est proposé par Tàri & Lenwë

A propos de nos e-books :

- ✓ Nos e-books sont imprimables en double-page A4, en conservant donc la mise en page du livre original. L'impression d'extraits est bien évidemment tout aussi possible.

- ✓ Nos e-books sont en mode texte, c'est-à-dire que vous pouvez lancer des recherches de mots à partir de l'outil intégré d'Acrobat Reader, ou même de logiciels spécifiques comme Copernic Desktop Search et Google Desktop Search par exemple. Après quelques réglages, vous pourrez même lancer des recherches dans tous les e-books simultanément !

- ✓ Nos e-books sont vierges de toutes limitations, ils sont donc reportables sur d'autres plateformes compatibles Adobe Acrobat sans aucune contrainte.

Comment trouver plus d'e-books ?

- ✓ Pour consulter nos dernières releases, il suffit de taper « tarilenwe » dans l'onglet de recherche de votre client eMule.

- ✓ Les mots clé «ebook», «ebook fr» et «ebook français» par exemple vous donneront de nombreux résultats.

- ✓ Vous pouvez aussi vous rendre sur les sites http://mozambook.free.fr/ (Gratuits) et http://www.ebookslib.com/ (Gratuits et payants)

Ayez la Mule attitude !

- ✓ Gardez en partage les livres rares un moment, pour que d'autres aient la même chance que vous et puissent trouver ce qu'ils cherchent !

- ✓ De la même façon, évitez au maximum de renommer les fichiers !
  Laisser le nom du releaser permet aux autres de retrouver le livre plus rapidement

- ✓ Pensez à mettre en partage les dossiers spécifiques ou vous rangez vos livres.

- ✓ Les écrivains sont comme vous et nous, ils vivent de leur travail. Si au hasard d'un téléchargement vous trouvez un livre qui vous a fait vivre quelque chose, récompensez son auteur ! Offrez le vous, ou offrez le tout court !

- ✓ Une question, brimade ou idée ? Il vous suffit de nous écrire à Tarilenwe@Yahoo.it . Nous ferons du mieux pour vous répondre rapidement !

En vous souhaitant une très bonne lecture,
Tàri & Lenwë

© Librairie Larousse 1990.
ISSN 0297-4479
ISBN 2-03-871307-3

Sommaire

PREMIÈRE APPROCHE

4 Lever de rideau sur Molière
10 Un bourgeois lettré
13 *Les Femmes savantes,* un règlement de comptes
15 Molière contre le savoir des femmes ?
17 De quoi s'agit-il ?
19 Des personnages en opposition

LES FEMMES SAVANTES

25 Acte premier
51 Acte II
89 Acte III
127 Acte IV
149 Acte V

DOCUMENTATION THÉMATIQUE

176 Accéder au savoir : le rêve des précieuses
183 Les héritières de Philaminte

191 ANNEXES
(Analyses, critiques, bibliographie, etc.)

218 PETIT DICTIONNAIRE POUR LIRE *LES FEMMES SAVANTES*

Lever de rideau sur Molière

Les jeunes années

Jean-Baptiste Poquelin naît en 1622 à Paris. Son père, Jean Poquelin, est comme d'autres membres de la famille, bourgeois de Paris et « tapissier ordinaire » du roi.

En 1639, Jean-Baptiste termine sa scolarité au collège jésuite de Clermont (aujourd'hui lycée Louis-le-Grand, à Paris), puis, après des études de droit à Orléans, obtient sa licence. Il pourrait devenir avocat, mais la profession de comédien le fascine. C'est ainsi qu'en 1643 il fonde, en collaboration avec la comédienne Madeleine Béjart, *l'Illustre-Théâtre*. En 1644, il prend le surnom de Molière.

Les tournées en province

L'Illustre-Théâtre connaît des difficultés financières : Molière est emprisonné pour dettes pendant quelques jours... Plutôt que de battre le pavé de Paris, la troupe décide de faire des tournées en province. Pendant treize ans (1645-1658), les comédiens passent d'une région à l'autre, d'un protecteur à l'autre (le duc d'Épernon, le prince de Conti et le gouverneur de Normandie), jouant des tragédies de contemporains (Corneille, par exemple, que Molière rencontre à Rouen en 1658) ou des farces. Pour les besoins de la troupe, Molière s'essaye aussi à l'écriture avec *l'Etourdi* (1655) et *le Défit amoureux* (1656).

Il compose également des canevas de farces, à partir desquels les comédiens improvisent.

Philippe Caubère dans le rôle de Molière.
Molière d'Ariane Mnouchkine, 1978.

La faveur du roi

Molière est devenu un professionnel du théâtre : il a dirigé plusieurs troupes, il a joué devant des publics nombreux et variés et, ayant compris les principes du comique, il a écrit ses propres pièces. Monsieur, frère du jeune Louis XIV, protège Molière et le présente au roi : le 24 octobre 1658, la troupe joue devant le monarque et obtient la salle du Petit-Bourbon, en partage avec les comédiens-italiens.

L'écriture personnelle

Très sensible à la juste mesure, Molière est un observateur redoutable : il a vite fait d'épingler les ridicules et les travers de ses contemporains. Doué du génie comique, il veut faire rire à propos des femmes minaudières, « coquettes », « savantes », des hypocrites... Observateur, il note ce que disent les passants dans la rue. Donneau de Visé, l'un de ses contemporains, se moque de son espionnage des femmes : « Je crois même qu'il avait des tablettes, et qu'à la faveur de son manteau, il a écrit, sans être aperçu, ce qu'elles ont pu dire... »

Pour Molière, le rire est salutaire et purifiant : l'homme qui rit des travers des autres, ou, mieux, de ses propres manies, devient meilleur et sème le bonheur autour de lui. La comédie éduque plus qu'un livre de morale, et, comme l'écrit Donneau de Visé à propos de Molière : « Tout parlait en lui, et, d'un pas, d'un sourire, d'un clin d'oeil et d'un remuement de tête il faisait plus concevoir de choses que le plus grand parleur. »

L'écriture de commande

Louis XIV, aimant rire (mais, pas souvent à propos de lui-même), apprécie Molière. Dès 1661, il lui suggère une scène dans la comédie des *Fâcheux,* puis il lui commande des pièces composites pour divertir la Cour : ce sont les comédies-ballets.

Le roi devient le parrain du premier enfant de Molière en 1665, confère à sa troupe le nom de « Troupe du roi » et lui verse une pension de 6 000 livres (chiffre

assez important pour l'époque : un tisserand qualifié gagne 130 livres par an ; un bon cheval vaut 100 livres). Collaborant bientôt avec le musicien Lully, Molière est le grand ordonnateur des fêtes de Versailles : c'est un décorateur et costumier de génie. Louis XIV, en personne, dansera dans certains divertissements...

Acteur jusqu'au bout

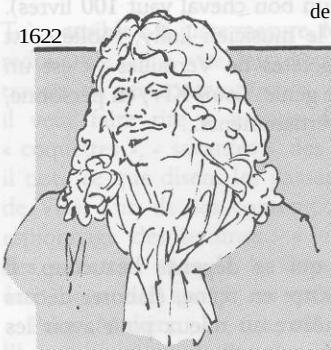
Molière- est un homme qui se dépense beaucoup. Il doit tout faire : écrire, mettre en scène, élaborer décors et costumes, gérer son théâtre au mieux pour avoir les meilleurs acteurs. Cela, en vue d'amuser ses contemporains. Cependant, tout le monde ne rit pas. Des jaloux (de son succès, ou de sa faveur auprès du roi) le taxent d'immoralité ou d'irréligion. Ces jaloux et persécuteurs sont puissants (les fidèles de la reine mère, Anne d'Autriche, les marquis ridiculisés, les « beaux esprits », des écrivains comme l'abbé Cotin, etc.) : ils réussissent quelquefois à faire interdire temporairement certaines pièces *(le Tartuffe* et *Dont Juan,* par exemple). Tout cela mine Molière...

Depuis 1665, une fluxion de poitrine inguérissable (congestion pulmonaire ? tuberculose ?) en a fait un homme malingre, toussant sans cesse, crachant le sang.

Le 17 février 1673, lors de la quatrième représentation du *Malade imaginaire,* il a un malaise, et, transporté chez lui, il meurt. Molière n'est enterré chrétiennement que sur l'intervention du roi, car l'Église pense que les acteurs, capables de simuler tous les sentiments, sont des disciples de Satan.

Molière

1622



création de *l'Illustre Théâtre*

1643

Molière joue devant le Roi

1658

l'Illustre Théâtre devient Troupe du Roi

1665

1673

La Bruyère (1645-1696)

Racine (1639-1699)

Boileau (1636-1711)

Charles Perrault (1628-1703)

M^me^ de Sévigné (1626-1696)

La Fontaine (1621-1695)

Corneille (1606-1684)

règne de Louis XIII (1617-1643)

Régence (Anne d'Autriche et Mazarin : 1643-1661)

la Fronde : 1648-1653

règne de Louis XIV (1661-1715)

1685 : révocation de l'Édit de Nantes

Un bourgeois lettré

Molière manifeste tôt des aptitudes intellectuelles : ses études sont brillantes, et il demande à son grand-père de l'emmener au théâtre. Il n'est pas question pour lui de devenir tapissier. Il n'est pas non plus question de devenir avocat et de brimer son goût du français par l'adoption d'un « jargon » spécialisé, voire ridicule... Qu'envisager alors ? Les pièces vues dans son enfance, les spectacles de rue des bateleurs italiens, le plaisir des mots bien dits conduisent le jeune bourgeois au métier d'acteur.

Acteur et directeur de troupe

Même s'il n'en est pas très content, son père ne s'oppose pas vraiment à son choix (Louis XIII a relevé les comédiens de leur « indignité »), et c'est en toute conscience que Molière s'engage dans cette voie... Au cours des tournées provinciales, il apprend ce qui plaît au public et ce qui convient aux acteurs.

En fait, devenir « homme de théâtre » n'entraîne pas une réelle rupture avec la tradition familiale : gérer une troupe, n'est-ce pas une activité commerciale, tout comme assumer une charge de tapissier ? Charge qu'il récupérera d'ailleurs à la mort de son frère et qui contribuera à perfectionner ses talents de décorateur et de costumier.

Toute sa vie, Molière a eu le sens de la mesure et

de l'harmonie et a manifesté un goût profond pour la vie intellectuelle. Le monde imaginaire qu'il a créé reflète sa formation et ses idées ; aussi a-t-il joué, sur vingt-quatre rôles importants, quinze fois les bourgeois, sept fois seulement les valets... Dans *les Femmes savantes*, il interpréta le bourgeois Chrysale.

Critique... mais « honnête homme »

Louis XIV s'appuie, politiquement et culturellement, sur la haute bourgeoisie, et il ne cesse d'assujettir les nobles en les réduisant au rôle de courtisans. Aussi Molière, son protégé, trouve-t-il dans la noblesse ridicule une de ses cibles favorites. Mais les bourgeois qui la singent ne sont pas épargnés. Par dégoût des « impertinences des hommes », Molière dénonce les travers de son temps, où qu'ils se trouvent.

Durant sa carrière parisienne, il se heurte ainsi aux dévots (gens attachés aux pratiques religieuses, parfois hypocritement) mais aussi à certains de ses « confrères » en littérature, moins heureux ou moins protégés.

Homme du juste milieu, Molière estime qu'être croyant ne permet pas de jouer les saints, qu'être écrivain ne donne pas le droit d'insulter un auteur plus chanceux. À travers ses pièces, il dispense alors des leçons de comportement : l'on doit être modeste et modéré dans l'expression de sa foi, comme dans celle de ses dons intellectuels ou artistiques. Il faut être « honnête », c'est-à-dire correspondre à l'idéal moral et intellectuel de discrétion recherché au xvii e siècle, sous peine de ne pouvoir vivre sereinement en société.

Une œuvre qui vit...

Molière a essayé tous les genres comiques existant à son époque : farces (f), comédies-ballets (cb), comédies-critiques (cc), comédies d'intrigues (ci), comédies de mœurs et de caractère (cmc). Il n'a jamais cessé d'être joué, toujours avec succès, et, dans le monde entier, ses principales pièces sont connues et appréciées.

1655 *L'Étourdi* (ci).
1656 *Le Dépit amoureux* (ci).
1659 *Les Précieuses ridicules* (cmc).
1661 *L'École des maris* (cmc), *les Fâcheux* (cmc).
1662 *L'École des femmes* (cmc).
1663 *La Critique de l'École des femmes* (cc), *l'Impromptu de Versailles* (cc).
1665 *Dom Juan* (cmc), *l'Amour médecin* (cb).
1666 *Le Misanthrope* (cmc), *le Médecin malgré lui* (f).
1667 *Le Tartuffe* (cmc).
1668 *Amphitryon* (ci), *George Dandin* (cmc), *l'Avare* (cmc).
1669 Version définitive de *Tartuffe* (cmc).
1670 *Le Bourgeois gentilhomme* (cb).
1671 *Les Fourberies de Scapin* (ci).
1672 *Les Femmes savantes* (cmc).
1673 *Le Malade imaginaire* (cb).

Les Femmes savantes : un règlement de comptes

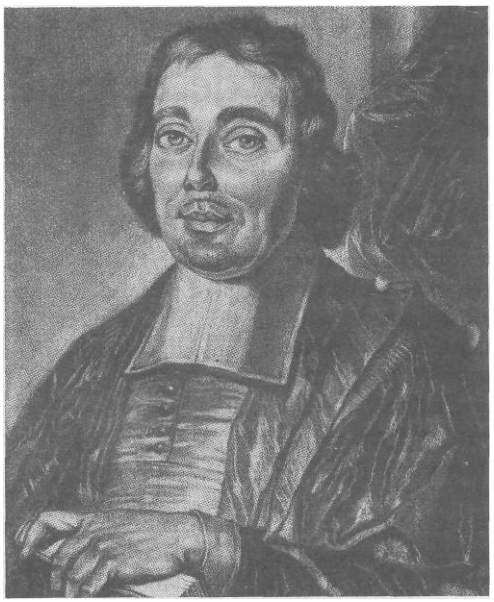
Un abbé méchant homme

Molière fait représenter en 1662, *l'École des femmes*, comédie dans laquelle un vieillard prétend enfermer une jeune fille jusqu'à ce qu'elle soit en âge d'être épousée par lui. Celle-ci découvre l'amour, malgré toutes les précautions du vieillard.

Les spectateurs, qu'ils soient dévots, ou écrivains, trouvent cette pièce immorale, et se déchaînent contre Molière. Parmi eux, l'abbé Cotin, membre de l'Académie française. Celui-ci est reçu par certaines femmes du monde qui se piquent de culture scientifique et littéraire : Madame de Soubise, Mlles de Guise et de Montpensier, et d'autres encore. Satisfait de lui-même, et flatté par toutes ces nobles dames, l'abbé se montre très sévère avec Molière. Ils échangent des mots vifs dans un salon de Paris en 1663 ou 1664. L'incisif Cotin semble l'emporter. Il n'hésite pas à dire que les comédiens n'ont pas d'âme... Molière fait alors savoir qu'il règlera le problème sur scène.

Gare à Cotin et à ses amies savantes !

Molière fait donc représenter en 1672 *les Femmes savantes :* trois grandes bourgeoises, ridicules par leur volonté d'égaler les hommes en savoir, rivalisent de pédantisme



Portrait de l'abbé Cotin.
Bibliothèque nationale, Paris.

avec deux auteurs, dont l'un, le sieur Trissotin (comprendre : Cotin le-trois-fois-sot !), vient leur lire deux poèmes assez discutables : *Sonnet à la princesse Uranie* et *Sur un carrosse de couleur amarante,* tous deux se trouvant textuellement dans les *Œuvres galantes* de l'abbé Cotin.

La plupart des ennemis de Molière rient de bon cœur, sauf l'abbé, qui ne sort plus de chez lui pendant quelque temps.

Molière contre le savoir des femmes ?

Dans *l'École des femmes,* Molière semblait vouloir soulager celles-ci de leur soumission sexuelle autant qu'intellectuelle aux hommes : la fraîche et naïve Agnès échappait aux griffes du vieil Arnolphe. Pourquoi donc, dix ans plus tard, avec *les Femmes savantes,* se moque-t-il des femmes « libérées » de l'emprise des hommes ?

Des femmes qui lisent les philosophes...

Les « savantes » de la pièce sont Philaminte, Bélise et Armande. Elles discutent de philosophie et de morale, de physique et d'astronomie et donnent la réplique aux savants Trissotin et Vadius. Philaminte parle avec justesse des « mondes tombants » ou des « tourbillons » de Descartes ; Bélise connaît les lois de la pesanteur ; Armande opte pour la philosophie d'Épicure.

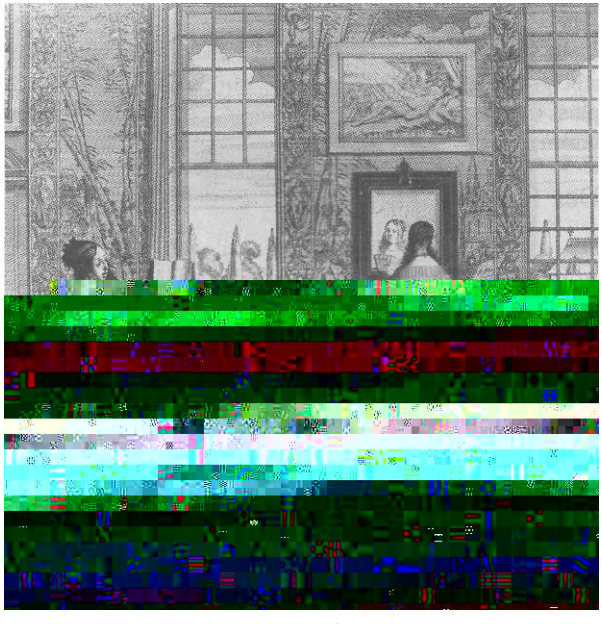
Beaucoup de grandes dames de l'époque suivaient des cours donnés par des savants ou des vulgarisateurs ; elles tenaient aussi salon où elles recevaient des écrivains et des savants.

... pendant que le ménage n'est pas fait !

Molière estime que, si les femmes ne doivent pas être brimées par les hommes, celles-ci, en retour, ne doivent

pas brimer ceux-là, en usurpant leur rôle à la faveur d'une éducation plus poussée :
« Il n'est pas bien honnête et pour beaucoup de causes
Qu'une femme étudie, et sache tant de choses. » (Acte Il, scène 7, vers 571-572.)

Que le ménage soit fait d'abord ! Ces dames liront après, si cela leur chante...



Les Vierges folles.
Gravure d'Abraham Bosse (1602-1676).
Bibliothèque nationale, Paris.

De quoi s'agit-il ?

Ne vous mariez pas, ma sœur ! (acte I)

Armande, l'intellectuelle, reproche à sa sœur Henriette, la naturelle, de vouloir se marier et avoir des enfants, et de ne pas ressembler à leur mère, Philaminte, femme fort intelligente, qui reçoit des auteurs chez elle.

L'amour physique est une chose sale ! Avoir des enfants est monstrueux ! Il faut aimer de loin, et ne penser qu'à cultiver son esprit.

Henriette aime Clitandre (repoussé par Armande) et entend l'épouser. Une femme est faite pour aimer et être aimée car, sinon... comment donc les philosophes naîtraient-ils ? Clitandre le dit lui-même : personne n'entravera leur bonheur.

« Quand poule parle et coq se tait. » (acte II)

Oui, mais... Si l'oncle Ariste est pour ce mariage, Chrysale, le père, également favorable, a peur de sa femme, Philaminte ! Et quelle femme ! Elle décide sans que son mari ose la contredire de renvoyer la servante Martine qui fait d'inacceptables fautes de grammaire en parlant ! Et de marier la belle Henriette à un certain monsieur Trissotin, écrivain de son état. Y a-t-il plus beau mari et surtout meilleur gendre, qu'un bel esprit ?

Voyons un peu le beau mari... (acte III)

Monsieur Trissotin, au ravissement de Philaminte, de la sœur de Chrysale, Bélise, et d'Armande (Henriette est obligée de rester dans le salon), vient réciter deux poèmes ridicules. Mais Vadius, un autre auteur, tout aussi sottement orgueilleux, tient lui aussi à réciter. Et c'est la querelle : l'injure remplace les politesses. Pourtant, Philaminte admire toujours son grand homme...

Clitandre contre Trissotin (acte IV)

Clitandre s'explique avec Trissotin. Celui-ci, comme tous les mauvais auteurs, en mal de situation et de revenus, cherche à s'insinuer dans la bonne société et à épouser une fille riche ! Vadius, jaloux de la chance de Trissotin, essaie de le perdre dans l'esprit de Philaminte ; sans succès. Seul Chrysale, s'il jouait enfin son rôle de père et de chef de famille, pourrait redresser la situation. Clitandre et Henriette n'ont qu'un faible espoir...

Le stratagème d'oncle Ariste... (acte V)

Henriette essaie en vain de persuader Trissotin que leur mariage serait une erreur. Lorsque le notaire arrive, Philaminte impose à Chrysale son consentement, en proposant en guise de consolation pour Clitandre, un mariage avec Armande... L'oncle Ariste annonce alors la faillite de la famille : Henriette n'est plus une riche héritière. Trissotin réfléchit, puis renonce au mariage. Philaminte, enfin déçue par son écrivain, ne s'oppose alors plus au bonheur de Clitandre et d'Henriette.

Des personnages en opposition

Le mariage compromis de Clitandre et d'Henriette constitue le nœud de l'intrigue. Ils sont les seuls à communiquer réellement, leur échange étant marqué par la stricte correspondance de la parole et du sentiment.

En revanche, ils sont la cause d'affrontements d'un bout à l'autre de la pièce. Ces affrontements (auxquels ils participent parfois l'un ou l'autre) s'avèrent être des affrontements par couples, ce qui donne à la pièce une architecture très solide.

Les couples en affrontement

Henriette-Armande

Ce sont en fait deux conceptions de l'éducation féminine qui s'opposent à travers elles. Henriette représente la femme traditionnelle, naturelle et intuitive, soumise à l'autorité masculine dès lors qu'elle n'est pas tyrannique, tandis qu'Armande évoque la femme rebelle à cette autorité, revendiquant un rôle équivalent à celui de l'homme.

Molière condamne moins son goût des lettres que son refus de l'amour et du mariage. Son intellectualisme paraît artificiel, et sous sa pruderie se cachent en fait orgueil et jalousie : elle entreprend de compromettre le bonheur d'Henriette (dénonciation de la « désobéissance » d'Henriette et dénigrement de Clitandre auprès

de Philaminte. IV, 2). Sa méchanceté n'est que le fruit de ses frustrations, malheureusement volontaires !

Chrysale-Philaminte

C'est un couple hors des normes. L'homme n'a aucune autorité, la femme y joue l'homme. L'ordre bourgeois est menacé. Philaminte est le personnage le plus négatif de la pièce : elle cause, par sa « manie », la déchéance d'une famille, qu'elle plonge dans les conflits.

Là encore, c'est moins l'intelligence qui est en cause que les nuisances qu'elle crée, lorsqu'elle n'est pas soumise à la mesure : régenter son monde par la grammaire, idolâtrer les plumitifs et s'ériger en arbitre des intelligences d'un pays relèvent de la psychiatrie.

Face à cette volonté en déséquilibre, un homme uniquement soucieux de son repos, fuyant les problèmes, lâche parfois.

Clitandre-Trissotin

Clitandre est l'« honnête homme » rêvé par Molière. Ses bonnes manières, son dégoût des excès (amour platonique préconisé par Armande, pédantisme de Trissotin), son bon sens (il passe d'une sœur à l'autre !) le désignent comme l'amant parfait, contrairement à l'hypocrite et vulgaire Trissotin (orgueilleux, intéressé, au physique peu attrayant).

Ariste-Bélise

Respectivement oncle et tante d'Henriette, ils sont la personnification de la raison et de la folie.

Bélise, quoique âgée, s'imagine que tous les jeunes gens (dont Clitandre) sont amoureux d'elle. Ariste correspond à un Clitandre vieilli, supérieur au jeune

premier par sa sagesse et sa présence d'esprit (ingéniosité du stratagème qui cause le renversement final).

Bélise complète le trio des « savantes » : en plus de la mère dénaturée, de la sœur prude et malfaisante, nous avons, avec elle, la tante « chimérique ». Elle préfigure ce que pourrait devenir Armande, si cette dernière persistait dans son refus du mariage.

Chrysale. Gravure d'après un dessin de E. Geffroy, pour une édition des œuvres de Molière en 1868. Bibliothèque nationale, Paris.

MOLIERE

Les Femmes savantes

Portrait de Molière,
gravure anonyme.
Bibliothèque nationale, Paris.

comédie
représentée pour la première fois
le 11 mars 1672

Personnages

Chrysale, bon bourgeois
Philaminte, femme de Chrysale
Armande, fille de Chrysale et Philaminte
Henriette, fille de Chrysale et Philaminte
Ariste, frère de Chrysale
Bélise, sœur de Chrysale
Clitandre, amant d'Henriette
Trissotin, bel esprit
Vadius, savant
Martine, servante de cuisine
Lépine, laauais
Julien, valet de Vadius
Le notaire

La scène est à Paris.

Acte premier

SCÈNE PREMIÈRE. ARMANDE, HENRIETTE.

ARMANDE

Quoi ! le beau nom de fille[1] est un titre, ma sœur,
Dont vous voulez quitter la charmante douceur,
Et de vous marier vous osez faire fête[2] ?
Ce vulgaire[3] dessein vous peut monter en tête ?

HENRIETTE

Oui, ma sœur.

ARMANDE

Ah ! ce oui se peut-il supporter ?
Et sans un mal de cœur[4] saurait-on l'écouter ?

HENRIETTE

Qu'a donc le mariage en soi qui vous oblige[5],
Ma sœur...

ARMANDE

Ah ! mon Dieu, fi !

HENRIETTE

Comment ?

ARMANDE

Ah ! fi ! vous dis-je,
Ne concevez-vous point ce que, dès qu'on l'entend,

1. Fille : jeune fille.
2. Faire fête : vous réjouir.
3. Vulgaire : commun, banal.
4. Mal de cœur : aversion, contrariété.
5. Oblige : cause une contrainte, un embarras.

Un tel mot à l'esprit offre de dégoûtant[1],
De quelle étrange image on est par lui blessée,
Sur quelle sale vue il traîne la pensée ?
N'en frissonnez-vous point ? et pouvez-vous, ma sœur,
Aux suites[2] de ce mot résoudre[3] votre cœur ?

HENRIETTE

Les suites de ce mot, quand je les envisage,
Me font voir un mari, des enfants, un ménage ;
Et je ne vois rien là, si j'en puis raisonner,
Qui blesse la pensée et fasse frissonner.

ARMANDE

De tels attachements, ô ciel ! sont pour vous plaire !

HENRIETTE

Et qu'est-ce qu'à mon âge on a de mieux à faire,
Que d'attacher à soi, par le titre d'époux,
Un homme qui vous aime et soit aimé de vous,
Et de cette union, de tendresse suivie,
Se faire les douceurs d'une innocente vie ?
Ce nœud bien assorti[4] n'a-t-il pas des appas[5] ?

ARMANDE

Mon Dieu, que votre esprit est d'un étage bas !
Que vous jouez au monde un petit personnage,
De vous claquemurer aux[6] choses du ménage,
Et de n'entrevoir point de plaisirs plus touchants
Qu'un idole[7] d'époux et des marmots[8] d'enfants !

1. Dégoûtant : déplaisant, ne relevant pas du bon goût.
2. Aux suites : conséquences.
3. Résoudre (quelqu'un, quelque chose à) : pousser à, faire accepter.
4. Ce nœud bien assorti : cette union composée d'être qui s'accordent.
5. Appas : attrait, charme.
6. Vous claquemurer aux : vous enfermer dans, vous en tenir à.
7. Idole : le genre des mots est encore incertain au xvn[e] siècle.
8. Marmot : figure grotesque, singe.

Henriette (Dominique Constanza).
Mise en scène de Jean-Paul Roussillon.
Comédie-Française, 1978.

Laissez aux gens grossiers, aux personnes vulgaires,
Les bas amusements[1] de ces sortes d'affaires.
A de plus hauts objets[2] élevez vos désirs,
Songez à prendre un goût[3] des plus nobles plaisirs,
Et, traitant de mépris[4] les sens et la matière,
À l'esprit, comme nous, donnez-vous tout entière :
Vous avez notre mère en exemple à vos yeux,
Que du nom de savante on honore en tous lieux ;
Tâchez, ainsi que moi, de vous montrer sa fille,

1. Amusement : occupation sans idée de distraction (qui ferait même perdre son temps...).
2. Objet : spectacle, image (donc considérations).
3. Prendre un goût de : nous dirions, aujourd'hui, prendre goût à.
4. De mépris : avec mépris, par le mépris.

Aspirez aux clartés[1] qui sont dans la famille,
Et vous rendez[2] sensible aux charmantes douceurs
Que l'amour de l'étude épanche dans les cœurs.
Loin d'être aux lois d'un homme en esclave asservie,
Mariez-vous, ma sœur, à la philosophie,
Qui nous monte[3] au-dessus de tout le genre humain
Et donne à la raison l'empire[4] souverain,
Soumettant à ses lois la partie animale,
Dont l'appétit grossier aux bêtes nous ravale[5].
Ce sont là les beaux feux[6], les doux attachements,
Qui doivent de la vie occuper les moments ;
Et les soins où[7] je vois tant de femmes sensibles
Me paraissent aux yeux[8] des pauvretés horribles.

HENRIETTE

Le Ciel, dont nous voyons que l'ordre est tout-puissant,
Pour différents emplois nous fabrique en naissant[9],
Et tout esprit n'est pas composé d'une étoffe
Qui se trouve taillée à faire un philosophe.
Si le vôtre est né propre aux élévations[10]
Où montent des savants les spéculations,
Le mien est fait, ma sœur, pour aller terre à terre,
Et dans les petits soins son faible se resserre[11].

1. Clarté : connaissances (lumières intellectuelles).
2. Et vous rendez : et rendez-vous...
3. Monte : place.
4. Empire : pouvoir.
5. Ravale : faire descendre (au rang de).
6. Feux : ardeurs enthousiastes.
7. Les soins où : les soucis auxquels.
8. Me paraissent aux yeux : paraissent à mes yeux, sont selon moi.
9. En naissant : lorsque nous naissons.
10. Élévations : idées nobles ou élevées.
11. ff dans... resserre : sa faiblesse est de se limiter aux occupations de peu d'importance.

Ne troublons point du ciel les justes règlements
Et de nos deux instincts suivons les mouvements.
Habitez, par l'essor d'un grand et beau génie[1],
Les hautes régions de la philosophie,
Tandis que mon esprit, se tenant ici-bas,
Goûtera de l'hymen[2] les terrestres appas.
Ainsi, dans nos desseins l'une à l'autre contraire,
Nous saurons toutes deux imiter notre mère :
Vous, du côté de l'âme et des nobles désirs,
Moi, du côté des sens et des grossiers plaisirs ;
Vous, aux productions[3] d'esprit et de lumière,
Moi, dans celles, ma sœur, qui sont de la matière.

ARMANDE

Quand sur une personne on prétend se régler[4],
C'est par les beaux côtés qu'il lui faut ressembler,
Et ce n'est point du tout la prendre pour modèle,
Ma sœur, que de tousser et de cracher comme elle.

HENRIETTE

Mais vous ne seriez pas ce dont vous vous vantez
Si ma mère n'eût eu que de ces beaux côtés ;
Et bien vous prend, ma sœur, que son noble génie[5]
N'ait pas vaqué[6] toujours à la philosophie.
De grâce, souffrez-moi[7], par un peu de bonté,
Des bassesses à qui vous devez la clarté[8],

1. Génie : aptitude naturelle, talent.
2. Hymen : mariage.
3. Aux productions : dans les productions.
4. Se régler : imiter.
5. Et bien vous prend, ma sœur, que son noble génie : vous bénéficiez de ce que son noble génie...
6. N'aie pas vaqué : ne se soit consacré.
7. Souffrez-moi : permettez-moi.
8. Clarté : le jour.

Et ne supprimez point, voulant qu'on vous seconde[1],
Quelque petit savant qui veut venir au monde.

ARMANDE

Je vois que votre esprit ne peut être guéri
Du fol entêtement de vous faire[2] un mari ;
Mais sachons, s'il vous plaît, qui vous songez à prendre,
Votre visée[3] au moins n'est pas mise à Clitandre ?

HENRIETTE

Et par quelle raison n'y serait-elle pas ?
Manque-t-il de mérite ? est-ce un choix qui soit bas ?

ARMANDE

Non ; mais c'est un dessein qui serait malhonnête[4]
Que de vouloir d'une autre enlever la conquête :
Et ce n'est pas un fait dans le monde ignoré
Que Clitandre ait pour moi hautement[5] soupiré.

HENRIETTE

Oui ; mais tous ces soupirs chez vous[6] sont choses [vaines,
Et vous ne tombez pas aux bassesses humaines :
Votre esprit à l'hymen renonce pour toujours,
Et la philosophie a toutes vos amours.
Ainsi, n'ayant au cœur nul dessein pour Clitandre,
Que vous importe-t-il qu'on y[7] puisse prétendre ?

ARMANDE

Cet empire que tient la raison sur les sens

1. Seconde : imite.
2. Faire : trouver.
3. Visée : mettre sa visée à quelqu'un, porter son choix sur.
4. Malhonnête : sans distinction, sans noblesse.
5. Hautement : clairement, publiquement.
6. Chez vous : selon votre point de vue.
7. Y: à lui.

Ne fait pas renoncer aux douceurs des encens[1] ;
Et l'on peut pour époux refuser un mérite[2]
Que pour adorateur on veut bien à sa suite[3].

HENRIETTE

Je n'ai pas empêché qu'à vos perfections
Il n'ait continué ses adorations,
Et je n'ai fait que prendre, au refus de votre âme[4]
Ce qu'est venu m'offrir l'hommage[5] de sa flamme[6].

ARMANDE

Mais à l'offre des vœux[7] d'un amant dépité
Trouvez-vous, je vous prie, entière sûreté ?
Croyez-vous pour vos yeux sa passion bien forte,
Et qu'en son cœur pour moi toute flamme soit morte ?

HENRIETTE

Il me le dit, ma sœur, et, pour moi, je le croi[8].

ARMANDE

Ne soyez pas, ma sœur, d'une si bonne foi[9],
Et croyez, quand il dit qu'il me quitte et vous aime,
Qu'il n'y songe pas bien et se trompe lui-même.

HENRIETTE

Je ne sais ; mais enfin, si c'est votre plaisir,
Il nous est bien aisé de nous en éclaircir.
Je l'aperçois qui vient, et sur cette matière
Il pourra nous donner une pleine lumière.

1. Encens : compliments, galanteries.
2. Mérite : un homme qui a du mérite.
3. À sa suite : parmi ceux qui font leur cour.
4. Au refus de votre âme : après que votre âme l'eut refusé.
5. Hommage : témoignage de courtoisie, de respect.
6. Flamme: amour (vif comme une flamme).
7. Vœux : désirs amoureux.
8. Croi : liberté orthographique pour rimer visuellement avec foi.
9. Bonne foi : crédulité naïve.

Acte I scène 1

L'EXPOSITION : NE VOUS MARIEZ PAS MA SŒUR

1. Deux sœurs sont en scène : quel est l'objet de leur conversation ?
2. En quoi les vers 87-88 modifient-ils le débat ?
3. Grâce à cette première scène, de quels personnages le spectateur-lecteur connaît-il l'existence ? Si l'on parlait en termes de « camp », où rangeriez-vous les personnages évoqués par les deux sœurs ? dans le camp d'Henriette ? dans celui d'Armande ?
4. Au terme de cette première scène, devine-t-on ce que pourrait être le sujet de la pièce ?

PSYCHOLOGIE ET DISCOURS

5. Comment définissez-vous le caractère de cette Armande qui ne songe qu'aux choses de l'esprit, rejette le mariage et a « rebuté » le jeune Clitandre ?
6. Par opposition, quel est le caractère d'Henriette ?
7. Relevez les termes dépréciatifs utilisés par Armande pour désigner le mariage et la vie matrimoniale. Classez-les dans un tableau à quatre colonnes (7 : ce qui est bas ; 2 : l'étroitesse, l'enfermement, la servilité ; 3 : la laideur, la grossièreté ; 4 : l'animalité, les instincts).
8. Quels termes utilise-t-elle pour désigner l'activité intellectuelle ?
9. Montrez qu'Henriette reprend l'opposition de vocabulaire mariage-intellectualité très ironiquement.
10. Les spectateurs du xvii e siècle jugèrent le personnage d'Henriette trop « naturel » à cause des vers 66, 70, 77-80, 83-84. Quelle règle dramaturgique pouvaient-ils enfreindre ? Qu'en pensez-vous ?
11. Relisez les vers 101-104 et définissez la conception d'Armande à propos des liens amoureux.
12. Armande se montre-t-elle sévère avec sa sœur uniquement parce qu'elle lui reproche un manque d'intelligence et de raffinement ?

SCÈNE 2. CLITANDRE, ARMANDE, HENRIETTE.

HENRIETTE

Pour me tirer d'un doute où me jette ma sœur,
Entre elle et moi, Clitandre, expliquez[1] votre cœur,
Découvrez-en le fond, et nous daignez[2] apprendre
Qui de nous à vos vœux est en droit de prétendre.

ARMANDE

Non, non, je ne veux point à votre passion
Imposer la rigueur d'une explication :
Je ménage les gens et sais comme[3] embarrasse
Le contraignant effort de ces aveux en face.

CLITANDRE, à Armande.

Non madame[4], mon cœur, qui dissimule peu,
Ne sent nulle contrainte à faire un libre aveu ;
Dans aucun embarras un tel pas[5] ne me jette,
Et j'avouerai tout haut, d'une âme franche et nette,
Que les tendres liens où[6] je suis arrêté[7],
(Montrant Henriette.)
Mon amour et mes vœux[8], sont tout de ce côté.
Qu'à nulle émotion[9] cet aveu ne vous porte :
Vous avez bien voulu les choses de la sorte.

1. Expliquez : manifestez, exprimez (ce que votre cœur ressent).
2. Nous daignez : daignez nous.
3. Comme : combien.
4. Madame : expression également destinée aux femmes non mariées de la bonne société, au xvn[e] siècle.
5. Pas : situation.
6. Où : dans lesquels.
7. Arrêté : retenu.
8. Mon amour et mes vœux : ces deux mots se distinguent car l'un est spontané tandis que l'autre implique une réflexion.
9. Émotion : mouvement d'humeur.

Vos attraits m'avaient pris[1], et mes tendres soupirs[2]
Vous ont assez prouvé l'ardeur de mes désirs ;
Mon cœur vous consacrait une flamme immortelle ;
Mais vos yeux n'ont pas cru leur conquête assez belle.
J'ai souffert sous leur joug[3] cent mépris différents :
Ils régnaient sur mon âme en superbes[4] tyrans ;
Et je me suis cherché, lassé de tant de peines,
Des vainqueurs plus humains et de moins rudes chaînes[5].

(Montrant Henriette.)

Je les ai rencontrés, madame, dans ces yeux,
Et leurs traits[6] à jamais me seront précieux ;
D'un regard pitoyable[7] ils ont séché mes larmes
Et n'ont pas dédaigné le rebut[8] de vos charmes.
De si rares bontés m'ont si bien su toucher
Qu'il n'est rien qui me puisse à mes fers arracher ;
Et j'ose maintenant vous conjurer[9], madame,
De ne vouloir tenter nul effort sur ma flamme,
De ne point essayer à[10] rappeler un cœur
Résolu de mourir dans cette douce ardeur.

ARMANDE

Hé ! qui vous dit, monsieur, que l'on[11] ait cette envie,

1. Pris : rendu amoureux.
2. Soupirs : soupir au sens propre, puis manifestation, aveu du sentiment amoureux.
3. Joug : domination.
4. Superbes : orgueilleux.
5. Chaînes : liens amoureux.
6. Traits : aspect ou flèches (dans la poésie amoureuse des xvi^e^ et xvii^e^ siècles, les yeux d'une belle lancent des flèches qui vont au cœur de l'amant).
7. Pitoyable : plein de pitié.
8. Rebut : ce que vos charmes ont rebuté, repoussé.
9. Conjurer : supplier.
10. Essayer à : nous dirions aujourd'hui « essayer de ».
11. On : je (nuance ironique).

Et que de vous enfin si fort on se soucie ?
Je vous trouve plaisant[1] de vous le figurer,
Et bien impertinent de me le déclarer.

HENRIETTE

Hé ! doucement, ma sœur. Où donc est la morale
Qui sait si bien régir la partie animale[2]
Et retenir la bride[3] aux efforts du courroux[4] ?

ARMANDE

Mais vous, qui m'en parlez, où la pratiquez-vous[5],
De répondre à l'amour que l'on vous fait paraître
Sans le congé[6] de ceux qui vous ont donné l'être ?
Sachez que le devoir vous soumet à leurs lois,
Qu'il ne vous est permis d'aimer que par leur choix,
Qu'ils ont sur votre cœur l'autorité suprême,
Et qu'il est criminel d'en disposer vous-même.

HENRIETTE

Je rends grâce aux bontés que vous me faites voir[7]
De m'enseigner si bien les choses du devoir.
Mon cœur sur vos leçons veut régler sa conduite ;
Et, pour vous faire voir, ma sœur, que j'en profite,
Clitandre, prenez soin d'appuyer votre amour[8]
De l'agrément de ceux dont j'ai reçu le jour ;

1. Plaisant : comique.
2. Régir la partie animale : dominer la partie animale de l'être humain (voir vers 47).
3. Retenir la bride : mettre un frein à, refréner.
4. Courroux : colère.
5. Où la pratiquez-vous : en quoi la pratiquez-vous.
6. Sans le congé : sans la permission.
7. Que vous me faites voir : que vous me témoignez.
8. Appuyer votre amour de : rendre votre amour plus fort par l'appui de.

Faites-vous sur mes vœux un pouvoir légitime[1]
Et me donnez[2] moyen de vous aimer sans crime.

CLITANDRE

J'y vais de tous mes soins travailler hautement[3],
Et j'attendais de vous ce doux consentement.

ARMANDE

Vous triomphez, ma sœur, et faites une mine
À vous imaginer[4] que cela me chagrine.

HENRIETTE

Moi, ma sœur ? point du tout. Je sais que sur vos sens
Les droits de la raison sont toujours tout-puissants,
Et que, par les leçons qu'on prend dans la sagesse,
Vous êtes au-dessus d'une telle faiblesse,
Loin de vous soupçonner d'aucun chagrin[5], je croi
Qu'ici vous daignerez vous employer pour moi,
Appuyer sa demande et de votre suffrage[6]
Presser l'heureux moment de notre mariage.
Je vous en sollicite[7], et, pour y travailler...

ARMANDE

Votre petit esprit se mêle de railler[8],
Et d'un cœur qu'on vous jette on vous voit toute fière.

HENRIETTE

Tout jeté qu'est ce cœur, il ne vous déplaît guère ;

1. Faites-vous sur mes vœux un pouvoir légitime : obtenez un pouvoir légitime sur mon amour (en en informant mes parents).
2. Me donnez : donnez-moi.
3. Hautement : résolument, fermement.
4. À vous imaginer : à faire croire que vous imaginez.
5. Chagrin : mauvaise humeur, irritation.
6. Suffrage : approbation, soutien.
7. Je vous en sollicite : je vous presse de l'accomplir.
8. Railler : plaisanter.

Et si vos yeux sur moi le pouvaient ramasser,
Ils prendraient aisément le soin de se baisser.

ARMANDE

À répondre à cela je ne daigne descendre,
Et ce sont sots discours qu'il ne faut pas entendre.

HENRIETTE

C'est fort bien fait à vous[1], et vous nous faites voir
Des modérations[2] qu'on ne peut concevoir.

1. C'est fort bien fait à vous : grand bien vous fasse, tant mieux pour vous.
2. Des modérations: des témoignages de modération. (Le pluriel donne un sens plus concret au mot ; voir vers 57.)

GUIDE D'EXPLICATION

Acte I scène 2

INTÉRÊT DRAMATIQUE DE LA SCÈNE :
CLITANDRE, EXPLIQUEZ-VOUS !

1. Quel est l'intérêt majeur de la confrontation Armande-Clitandre ?
2. Cette scène progresse-t-elle vraiment ? Pourquoi ?

LE LANGAGE : CÉRÉMONIALS ET MOTS D'AMOUR

3. Confrontez les passages suivants: vers 127-128 (Armande) et vers 131 -134 (Clitandre). De quelle attitude amoureuse chaque passage relève-t-il ? En quoi les verbes ménager (v. 127) et avouer (v. 132) peuvent-ils résumer cette attitude ?
4. Dans les vers 145-154, comment Clitandre dépeint-il la cour amoureuse qu'il a engagée à l'égard d'Henriette ? (Opposez-en le vocabulaire à celui du passage 135-144.)
5. En quoi les vers 149-150 sont-ils contradictoires? Que montrent-ils à propos du langage amoureux au théâtre, au XVII[e] siècle ?
6. Relevez les termes du lexique amoureux et rangez-les dans un tableau de ce type :

Siège du sentiment amoureux	Désignation du sentiment amoureux	Expression du sentiment amoureux	Indifférence au sentiment amoureux	Objet du désir amoureux	Emprise contraignante du désir amoureux

PSYCHOLOGIE

7. En vous appuyant sur les éléments suivants (v. 151-154 Clitandre; v. 192-194 Henriette), que pouvez-vous dire des sentiments profonds d'Armande ?
8. À quel argument Armande a-t-elle recours pour empêcher le mariage de Clitandre avec Henriette ?
9. Pensez-vous qu'Henriette mise réellement sur l'aide demandée à Armande (v. 185-189) ? Opposez cette demande à celle qu'elle fait auprès de Clitandre (v. 173-176).

SCÈNE 3. CLITANDRE, HENRIETTE.

HENRIETTE

Votre sincère aveu ne l'a pas peu surprise.

CLITANDRE

Elle mérite assez[1] une telle franchise,
Et toutes les hauteurs[2] de sa folle fierté
Sont dignes tout au moins[3] de ma sincérité.
Mais puisqu'il m'est permis, je vais à votre père,
Madame...

HENRIETTE

Le plus sûr est de gagner[4] ma mère :
Mon père est d'une humeur[5] à consentir à tout,
Mais il met peu de poids aux choses qu'il résout[6] ;
Il a reçu du ciel certaine[7] bonté d'âme
Qui le soumet d'abord[8] à ce que veut sa femme ;
C'est elle qui gouverne, et d'un ton absolu
Elle dicte pour loi[9] ce qu'elle a résolu.
Je voudrais bien vous voir pour elle et pour ma tante
Une âme, je l'avoue, un peu plus complaisante,
Un esprit qui, flattant les visions[10] du leur,
Vous pût de leur estime attirer la chaleur.

1. Assez : tout à fait.
2. Hauteurs : manifestations hautaines, méprisantes.
3. Tout au moins : pour le moins.
4. Gagner : gagner à notre cause, mettre de notre côté.
5. Humeur : tempérament, caractère.
6. Qu'il résout : qu'il décide.
7. Certaine bonté : une certaine bonté.
8. D'abord : immédiatement.
9. Pour loi : comme une loi.
10. Visions : idées extravagantes, chimériques.

CLITANDRE

Mon cœur n'a jamais pu, tant il est né sincère,
Même dans votre sœur[1] flatter leur caractère,
Et les femmes docteurs[2] ne sont point de mon goût.
Je consens qu'une femme ait des clartés de tout,
Mais je ne lui veux point la passion choquante
De se rendre savante afin d'être savante[3],
Et j'aime que souvent, aux questions qu'on fait,
Elle sache ignorer les choses qu'elle sait ;
De son étude enfin je veux qu'elle se cache,
Et qu'elle ait du savoir sans vouloir qu'on le sache,
Sans citer les auteurs, sans dire de grands mots
Et clouer de l'esprit[4] à ses moindres propos.
Je respecte beaucoup madame votre mère,
Mais je ne puis du tout approuver sa chimère
Et me rendre l'écho[5] des choses qu'elle dit,
Aux encens[6] qu'elle donne à son héros d'esprit.
Son monsieur Trissotin me chagrine[7], m'assomme,
Et j'enrage de voir qu'elle estime un tel homme,
Qu'elle nous mette au rang des grands et beaux esprits
Un benêt dont partout on siffle[8] les écrits,
Un pédant dont on voit la plume libérale[9]
D'officieux papiers fournir toute la halle[10].

1. Dans votre sœur : chez votre sœur.
2. Docteur : grade le plus élevé du cycle universitaire.
3. Se rendre ... savante : apprendre uniquement pour briller en société.
4. Clouer de l'esprit : « étaler » sa science.
5. Se rendre l'écho de : se faire l'écho de, être d'accord.
6. Aux encens : aux compliments.
7. Me chagrine : m'agace, me met de mauvaise humeur.
8. Siffle : se moque de.
9. Libéral : généreux (ici, plume qui écrit trop...).
10. D'officieux... halle: papiers qui servent à envelopper les marchandises au marché.

HENRIETTE

Ses écrits, ses discours, tout m'en semble ennuyeux,
Et je me trouve assez votre goût et vos yeux[1] ;
Mais, comme sur ma mère il a grande puissance,
Vous devez vous forcer à quelque complaisance.
Un amant fait sa cour où s'attache son cœur[2] ;
Il veut de tout le monde y gagner la faveur[3],
Et, pour n'avoir personne à sa flamme contraire[4],
Jusqu'au chien du logis il s'efforce de plaire.

CLITANDRE

Oui, vous avez raison ; mais monsieur Trissotin
M'inspire au fond de l'âme un dominant chagrin[5].
Je ne puis consentir, pour gagner ses suffrages,
À me déshonorer en prisant[6] ses ouvrages ;
C'est par eux qu'à mes yeux il a d'abord paru,
Et je le connaissais avant que[7] l'avoir vu.
Je vis, dans le fatras des écrits qu'il nous donne,
Ce qu'étale en tous lieux sa pédante personne,
La constante hauteur de sa présomption[8],
Cette intrépidité de bonne opinion[9],
Cet indolent[10] état de confiance extrême

1. Et... yeux : j'ai les mêmes goûts, la même vision des choses que vous.
2. Où s'attache son cœur : là où habite la personne que son cœur aime.
3. Faveur : bienveillance.
4. À sa flamme contraire : contre son amour.
5. Dominant chagrin : irritation qui domine tout autre sentiment.
6. Prisant : estimant.
7. Avant que : avant de.
8. La ... présomption : l'importance de son orgueil.
9. Intrépidité de bonne opinion : assurance dans la bonne opinion de soi-même.
10. Indolent : sans inquiétude, sans doutes.

Qui le rend en tout temps si content de soi-même,
Qui fait qu'à son mérite incessamment il rit[1],
Qu'il se sait si bon gré de[2] tout ce qu'il écrit,
Et qu'il ne voudrait pas changer sa renommée
Contre tous les honneurs d'un général d'armée.

HENRIETTE

C'est avoir de bons yeux que de voir tout cela.

CLITANDRE

Jusques à sa figure encor[3] la chose alla[4],
Et je vis, par les vers qu'à la tête il nous jette,
De quel air il fallait que fût fait le poète ;
Et j'en avais si bien deviné tous les traits
Que, rencontrant un homme un jour dans le Palais[5],
Je gageai que c'était Trissotin en personne,
Et je vis qu'en effet la gageure[6] était bonne.

HENRIETTE

Quel conte !

CLITANDRE

Non : je dis la chose comme elle est.
Mais je vois votre tante. Agréez, s'il vous plaît,
Que mon cœur lui déclare ici notre mystère
Et gagne sa faveur auprès de votre mère.

1. Rit : se réjouit.
2. Se sait si bon gré de : se félicite de.
3. Encor : orthographe prosodique.
4. Jusques ... alla : j'en devinai jusqu'à sa figure (par la seule lecture de ses ouvrages).
5. Palais : le Palais de Justice comportait des galeries commerçantes où l'on trouvait des libraires, fréquentés par les écrivains et les gens du monde.
6. Gageure : pari.

Acte I scène 3

INTÉRÊT DRAMATIQUE DE LA SCÈNE...

1. Le simple dialogue de la scène 3 fait surgir les silhouettes des autres personnages de la pièce. Quels sont les personnages inconnus évoqués dans cette scène ? Quels sont ceux qui seraient susceptibles de « débloquer » la situation ?

2. Pourquoi cette scène peut-elle apparaître comme une complication de la précédente ?

LES ABSENTS

3. Le père. Pourquoi le père d'Henriette ne correspond-il pas aux personnages paternels de la comédie traditionnelle ? (Aspects positifs ? Aspects négatifs ?). En quel sens la remarque d'Henriette (v. 204) modifie-t-elle le schéma de la demande en mariage ?

4. La mère. Pourquoi la mère d'Henriette ne correspond-elle pas aux personnages maternels de la comédie traditionnelle ? Quels sont les éléments marquant la modification du rapport homme-femme ou père-mère ?

Quelle est la nature des griefs de Clitandre à l'égard de la mère d'Henriette ? La tirade de Clitandre répond-elle au titre de la pièce ?

Justifiez votre réponse par des citations précises. Le savoir féminin est-il entièrement remis en cause ?

5. Monsieur Trissotin. À quel moment Henriette montre-t-elle que le résultat de la demande en mariage dépend en partie de monsieur Trissotin ? De quelle nature paraît être le pouvoir exercé par Trissotin sur la mère d'Henriette ?

6. Bélise. Qui est le personnage de Bélise ? Que conseille Henriette à Clitandre à son propos ?

GUIDE D'EXPLICATION

LE PÉDANTISME DE MONSIEUR TRISSOTIN...

7. Monsieur Trissotin est qualifié de « pédant » par Clitandre (v. 235). Relevez les éléments du portrait qui le prouvent.

8. Quel est le titre ironique donné à la mère d'Henriette par Clitandre ?

9. Pourquoi les remarques de Clitandre sont-elles comiques (v. 250/v. 262-264) ? Quel effet ont-elles sur le spectateur-lecteur ?

NATURE DE LA RIVALITÉ CLITANDRE-TRISSOTIN

10. Combien de vers prononcés par Clitandre dans cette scène concernent-ils monsieur Trissotin ? Qu'en pensez-vous ?

11. Le portrait-charge de Trissotin est-il seulement comique ? Quelle peur cette véritable obsession à propos de Trissotin cache-t-elle chez Clitandre ?

12. Quel est l'effet de l'interruption d'Henriette (v. 269) ? Que souligne-t-elle ?

SCÈNE 4. CLITANDRE, BÉLISE.

CLITANDRE

Souffrez, pour vous parler, madame, qu'un amant[1]
Prenne l'occasion de cet heureux moment
Et se découvre à vous de[2] la sincère flamme...

BÉLISE

Ah ! tout beau[3] ! Gardez-vous de m'ouvrir trop votre âme.
Si je vous ai su mettre au rang de mes amants,
Contentez-vous des yeux pour vos seuls truchements[4],
Et ne m'expliquez point par un autre langage
Des désirs qui chez moi[5] passent pour un outrage.
Aimez-moi, soupirez, brûlez pour mes appas[6] ;
Mais qu'il me soit permis de ne le savoir pas.
Je puis fermer les yeux sur vos flammes[7] secrètes,
Tant que vous vous tiendrez aux muets interprètes[8] ;
Mais, si la bouche vient à s'en vouloir mêler,
Pour jamais[9] de ma vue il vous faut exiler.

CLITANDRE

Des projets de mon cœur ne prenez point d'alarme.
Henriette, madame, est l'objet[10] qui me charme,

1. Amant : amoureux.
2. Se découvre à vous de : vous révèle.
3. Tout beau ! : doucement, s'il vous plaît !
4. Truchements : interprètes. (Contentez-vous de me dire votre amour seulement avec les yeux.)
5. Chez moi : selon moi.
6. Brûlez pour mes appas : ressentez de l'amour pour mes charmes.
7. Flammes : désirs.
8. Muets interprètes : manifestations muettes (d'amour).
9. Pour jamais : à tout jamais.
10. Objet : personne aimée.

Et je viens ardemment conjurer vos bontés
De seconder l'amour que j'ai pour ses beautés.

BÉLISE

Ah ! certes, le détour est d'esprit, je l'avoue.
Ce subtil faux-fuyant mérite qu'on le loue ;
Et, dans tous les romans[1] où j'ai jeté les yeux,
Je n'ai rien rencontré de plus ingénieux.

CLITANDRE

Ceci n'est point du tout un trait d'esprit, madame,
Et c'est un pur aveu de ce que j'ai dans l'âme.
Les cieux, par les liens d'une immuable ardeur,
Aux beautés d'Henriette ont attaché mon cœur ;
Henriette me tient sous son aimable empire[2],
Et l'hymen d'Henriette[3] est le bien où j'aspire.
Vous y pouvez beaucoup, et tout ce que je veux,
C'est que vous y[4] daigniez favoriser mes vœux.

BÉLISE

Je vois où doucement veut aller la demande,
Et je sais sous ce nom ce qu'il faut que j'entende[5].
La figure[6] est adroite et, pour n'en point sortir,
Aux choses[7] que mon cœur m'offre à vous repartir[8],
Je dirai qu'Henriette à l'hymen est rebelle,
Et que sans rien prétendre il faut brûler pour elle.

1. Romans : les romans sentimentaux et « précieux », en vogue lors de la jeunesse de Bélise, et même avant (l'Astrée, d'Honoré d'Urfé (1607-1610) ; le Grand Cyrus (1649-1653) et Clélie (1654-1660), de Mlle de Scudéry).
2. Sous son empire : en son pouvoir.
3. Hymen d'Henriette : mariage avec Henriette.
4. Y : en cela, à propos de ce mariage.
5. J'entende : je comprenne.
6. La figure : l'image.
7. Aux choses : parmi les choses.
8. Repartir : répliquer.

CLITANDRE

Eh ! madame, à quoi bon un pareil embarras[1] ?
Et pourquoi voulez-vous penser ce qui n'est pas ?

BÉLISE

Mon Dieu, point de façons : cessez de vous défendre
De ce que vos regards m'ont souvent fait entendre.
Il suffit que l'on est[2] contente du détour
Dont s'est adroitement avisé votre amour,
Et que, sous la figure où le respect l'engage,
On veut bien se résoudre à souffrir son hommage[3],
Pourvu que ses transports[4], par l'honneur éclairés[5],
N'offrent à mes autels[6] que des vœux épurés.

CLITANDRE

Mais...

BÉLISE

Adieu. Pour ce coup[7], ceci doit vous suffire,
Et je vous ai plus dit que je ne voulais dire.

CLITANDRE

Mais votre erreur...

BÉLISE

Laissez. Je rougis maintenant
Et ma pudeur s'est fait[8] un effort surprenant.

1. Embarras : complication.
2. L'on est : je sois.
3. Hommage : témoignage.
4. Transports : ici, expressions.
5. Éclairés : animés, conduits.
6. Autels : à ma personne (considérée comme une divinité, à qui on célèbre un culte amoureux).
7. Pour ce coup : pour cette fois.
8. S'est fait : fait sur elle-même.

CLITANDRE

Je veux être pendu si je vous aime, et sage...

BÉLISE

Non non, je ne veux rien entendre davantage.
(Elle sort.)

CLITANDRE

Diantre[1] soit de la folle avec ses visions[2] !
A-ton rien vu d'égal à ses préventions[3] ?
Mans commettre un autre au soin[4] que l'on me donne,
Et prenons le secours d'une sage personne.

1 Diantre: signifie «diable», qu'on n'osait prononcer par peur du sacrilège, et qu'on déformait en « diantre ».
2 Visions : idées extravagantes, chimères.

(de l'aide).

Acte 1 scène 4

INTÉRÊT DRAMATIQUE DE LA SCÈNE

1. Quel est le but de Clitandre quand il aborde Bélise, la tante d'Henriette ? Parvient-il à mener à bonne fin ce qu'il avait projeté ?
2. La scène est-elle importante pour la résolution de la complication survenue à la scène précédente ? Quel est le ton de cette scène ?
3. Dans quel dessein dramatique Molière a-t-il créé cette scène, selon vous ?

LE QUIPROQUO

4. Soulignez l'ambiguïté des vers 273-275 et comparez-en le vocabulaire à celui employé par Clitandre lors de l'évocation de ses deux cours successives, à la scène 2.
5. Quelles sont les raisons qui devraient incliner Bélise à penser que la « flamme » de Clitandre ne brûle guère pour elle ?
6. Aux vers 297-300, Clitandre semble marteler son discours du prénom d'Henriette. Pourquoi ? Quelle est la réaction de Bélise ? Qu'en concluez-vous à propos de la psychologie de Bélise ?

L'AMOUR PRÉCIEUX

7. En quoi la conception des liens amoureux par Bélise rejoint-elle celle d'Armande ? (voir v. 101-104 sc. 1, et v. 125-128, 140-142 sc. 2). D'où Bélise tire-t-elle sa «science» des liens amoureux ? Qu'en pensez-vous ?
8. En vous appuyant sur les vers 291-292, 303-305, 313-315, dites comment s'exprime le sentiment amoureux en langage précieux.
9. En comparant l'attitude que Bélise souhaite voir adopter à Clitandre (v. 311-312) et celle qu'elle tient à adopter elle-même (v. 321-322 et 324), définissez le rôle de l'homme et de la femme dans le code précieux de l'amour.

10. Relevez le vocabulaire utilisé par Bélise dans la leçon de préciosité qu'elle donne à Clitandre et rangez-le dans un tableau de ce type :

Mutisme et conservation du secret	Expression discrète du sentiment (euphémisme)	Expression détournée du sentiment (allusion, stratagème)	Dévotion du soupirant	Élévation de l'amante	Intellectualisation du sentiment

11. Quelle est l'attitude de Clitandre face à ce code et à son utilisation par Bélise ? Comment Clitandre juge-t-il Bélise ?

Questions sur l'ensemble de l'acte I

1. Quel est l'enjeu de ce premier acte ?
2. Quel moyen les personnages concernés par cet enjeu ont-ils utilisé et auprès de qui ?
3. Quels sont les personnages qui semblent essentiels à l'action et qui ne sont pas encore entrés en scène ?
4. Dans quel but, selon vous, Molière a-t-il choisi de différer leur entrée en scène ? Comment sa maîtrise du théâtre se manifeste-t-elle ici ?
5. Quelle est (ou quelles sont) la (les) scène(s) relevant de la comédie pure ?
6. Définissez les termes suivants et voyez en quoi ils peuvent s'appliquer à tout ou partie de chaque scène représentée : comique de caractère, comique de situation, satire, drame bourgeois.
7. Les personnages déjà apparus sur scène ou ceux qui ont simplement été évoqués sont susceptibles d'être rangés en opposants/assistants à l'enjeu du premier acte.
Répartissez-les dans un tableau, après avoir précisé l'enjeu.

Acte II

SCÈNE PREMIÈRE. ARISTE.

ARISTE

Oui, je vous porterai la réponse au plus tôt.
J'appuierai, presserai, ferai tout ce qu'il faut.
Qu'un amant, pour un mot, a de choses à dire,
Et qu'impatiemment il veut ce qu'il désire !
Jamais...

SCÈNE 2. CHRYSALE, ARISTE.

ARISTE

Ah ! Dieu vous gard'[1], mon frère.

CHRYSALE

Et vous aussi, Mon frère.

ARISTE

Savez-vous ce qui m'amène ici ?

CHRYSALE

Non ; mais si vous voulez, je suis prêt à l'apprendre.

ARISTE

Depuis assez longtemps vous connaissez Clitandre ?

CHRYSALE

Sans doute, et je le vois qui fréquente chez nous[2].

1. Dieu vous gard'(e) : formule de salut.
2. Qui fréquente chez nous : qui y va habituellement.

ARISTE

En quelle estime[1] est-il, mon frère, auprès de vous ?

CHRYSALE

D'homme d'honneur, d'esprit, de cœur, et de conduite[2] ;
Et je vois peu de gens qui soient de son mérite.

ARISTE

Certain désir qu'il a conduit ici mes pas,
Et je me réjouis que vous en fassiez cas.

CHRYSALE

Je connus feu son père en mon voyage à Rome.

ARISTE

Fort bien.

CHRYSALE

C'était, mon frère, un fort bon gentilhomme.

ARISTE

On le dit.

CHRYSALE

Nous n'avions alors que vingt-huit ans,
Et nous étions, ma foi, tous deux de verts galants[3].

ARISTE

Je le crois.

CHRYSALE

Nous donnions chez[4] les dames romaines.
Et tout le monde là parlait de nos fredaines ;
Nous faisions des jaloux.

1. Estime : opinion (bonne ou mauvaise) que l'on a de quelqu'un.
2. D'homme ... conduite : il a pour moi la réputation d'homme d'honneur, d'esprit, de cœur et une manière d'agir raisonnée.
3. Vert galant : jeune homme ardent.
4. Donnions chez : nous nous passionnions pour.

ARISTE

Voilà qui va des mieux[1].
Mais venons au sujet qui m'amène en ces lieux.

SCÈNE 3. BÉLISE, entrant doucement et écoutant CHRYSALE, ARISTE.

ARISTE

Clitandre auprès de vous me fait son interprète,
Et son cœur est épris des grâces d'Henriette.

CHRYSALE

Quoi ! de ma fille ?

ARISTE

Oui ; Clitandre en est charmé,
Et je ne vis jamais amant plus enflammé.

BÉLISE, à Ariste.

Non, non, je vous entends. Vous ignorez l'histoire,
Et l'affaire n'est pas ce que vous pouvez croire.

ARISTE

Comment, ma sœur ?

BÉLISE

Clitandre abuse vos esprits,
Et c'est d'un autre objet que son cœur est épris.

ARISTE

Vous raillez. Ce n'est pas Henriette qu'il aime ?

BÉLISE

Non, j'en suis assurée.

ARISTE .

Il me l'a dit lui-même.

1. Qui va des mieux : qui est au mieux (voilà qui est au mieux).

BÉLISE

Eh ! oui.

ARISTE

Vous me voyez., ma sœur, chargé par lui
D'en faire la demande à son père aujourd'hui.

BÉLISE

Fort bien.

ARISTE

Et son amour même m'a fait instance[1]
De presser les moments d'une telle alliance.

BÉLISE

Encor mieux. On ne peut tromper plus galamment.
Henriette, entre nous, est un amusement,
Un voile ingénieux, un prétexte, mon frère,
À couvrir d'autres feux dont je sais le mystère,
Et je veux bien tous deux vous mettre hors d'erreur.

ARISTE

Mais puisque vous savez tant de choses, ma sœur,
Dites-nous, s'il vous plaît, cet autre objet qu'il aime.

BÉLISE

Vous le voulez savoir ?

ARISTE

Oui. Quoi ?

BÉLISE

Moi.

ARISTE

Vous ?

BÉLISE

Moi-même.

1. M'a fait instance de : solliciter de manière urgente.

ARISTE

Hai[1], ma sœur !

BÉLISE

Qu'est-ce donc que veut dire ce hai ?
Et qu'a de surprenant le discours que je fais ?
On[2] est faite d'un air[3], je pense, à pouvoir.dire
Qu'on n'a pas pour un cœur[4] soumis à son empire ;
Et Dorante, Damis, Cléonte et Lycidas[5]
Peuvent bien faire voir qu'on a quelques appas.

ARISTE

Ces gens vous aiment ?

BÉLISE

Oui, de toute leur puissance.

ARISTE

Ils vous l'ont dit ?

BÉLISE

Aucun n'a pris cette licence[6] :
Ils m'ont su révérer si fort jusqu'à ce jour
Qu'ils ne m'ont jamais dit un mot de leur amour.
Mais, pour m'offrir leur cœur et vouer leur service,
Les muets truchements[7] ont tous fait leur office.

ARISTE

On ne voit presque point céans[8] venir Damis.

1. Hai : exclamation amusée (même sens que hé).
2. On : je.
3. Air : apparence, manière d'être.
4. Pour un cœur: seulement un cœur (je n'ai pas. qu'un seul amoureux !).
5. Et Dorante ... Lycidas : prénoms à l'antique, désignant souvent des jeunes premiers de comédie.
6. Licence : liberté, hardiesse.
7. Truchements : interprètes, témoignages.
8. Céans : ici, dans cette maison.

BÉLISE

C'est pour me faire voir un respect plus soumis.

ARISTE

De mots piquants[1] partout Dorante vous outrage[2].

BÉLISE

Ce sont emportements d'une jalouse rage.

ARISTE

Cléonte et Lycidas ont pris femme tous deux.

BÉLISE

C'est par un désespoir où j'ai réduit leurs feux.

ARISTE

Ma foi, ma chère sœur, vision toute claire[3].

CHRYSALE, à Bélise.

De ces chimères-là vous devez[4] vous défaire.

BÉLISE

Ah ! chimères ? Ce sont des chimères, dit-on ?
Chimères, moi ? Vraiment, chimères est fort bon !
Je me réjouis fort de chimères[5], mes frères,
Et je ne savais pas que j'eusse des chimères.

1. Piquant : blessant.
2. Outrage : offense, atteint votre réputation.
3. Vision toute claire : illusion pure et simple.
4. Vous devez : vous devriez (valeur de conditionnel de l'indicatif présent).
5. Je me réjouis fort de chimères : l'emploi que vous faites de « chimères » m'amuse.

Acte II scènes 1, 2 et 3

« J'APPUIERAI, PRESSERAI... »

1. Ariste apparaît, scène 1, parlant à quelqu'un qui est resté dans la coulisse. À qui s'adresse-t-il ? Quand la majeure partie de l'entretien s'est-elle déroulée ? Pourquoi Molière use-t-il de ce procédé, selon vous ? Sait-on sur quoi l'entretien a porté ?
2. Cette scène comme la scène finale de l'acte I, permettent-elles d'imaginer facilement la psychologie d'Ariste ? Que ressent-on à ce moment de la pièce ? Pourquoi ?

MON FRÈRE, SI JE VOUS DIS CLITANDRE...

3. Ariste a été chargé par Clitandre d'exposer ses vœux à Chrysale, scène 2. Comment aborde-t-il habilement le sujet avec son interlocuteur ? Quel vers évoque assez bien les intentions de Clitandre ? Comment réagit Chrysale ? Quels aspects de son caractère manifeste sa réaction ? En quoi le début du v. 353 précise-t-il encore son caractère ?
4. À quelle situation présente (évoquée par Henriette v. 205-210) la digression nostalgique des vers 343-349 s'oppose-t-elle ? Qu'est-ce que la digression apporte à son auteur, selon vous ?
5. Rapprochez les vers 334 et 350. Qu'en concluez-vous sur l'importance de la scène pour l'action ?

«AH ! CHIMÈRES ?»

6. Ariste fait-il bien part de la nature des sentiments de Clitandre à l'égard d'Henriette ? Justifiez votre réponse.
7. La brusque intervention de leur sœur (se. 3) étonne-t-elle les deux frères au même point ?
8. Quels sont les arguments opposés par Ariste à sa sœur pour lui faire comprendre qu'il connaît les sentiments de Clitandre ? Quel est l'argument apparemment décisif fourni par Bélise ?
9. Qu'est-ce qui fait la différence des deux témoignages ? Montrez, en effectuant un rapprochement avec la scène 4 de l'acte I, que Bélise applique aveuglément la théorie précieuse de l'amour à tous ses contacts avec les hommes. Quel est le jugement porté par les deux frères sur leur sœur ? Quelle est la réaction de Bélise ? Que marque la répétition du mot « chimère » ?
10. La scène 3 fait-elle évoluer l'action ? Par quels moyens (ton, informations sur la situation, les personnages...) ?

SCÈNE 4. CHRYSALE, ARISTE.

CHRYSALE

Notre sœur est folle, oui.

ARISTE

Cela croît tous les jours.
Mais encore une fois, reprenons le discours[1].
Clitandre vous demande Henriette pour femme :
Voyez quelle réponse on doit faire à sa flamme.

CHRYSALE

Faut-il le demander ? J'y consens de bon cœur,
Et tiens son alliance à singulier honneur[2].

ARISTE

Vous savez que de bien il n'a pas l'abondance,
Que...

CHRYSALE

C'est un intérêt[3] qui n'est pas d'importance :
Il est riche en vertu, cela vaut des trésors ;
Et puis son père et moi n'étions qu'un en deux corps.

ARISTE

Parlons à votre femme, et voyons à la rendre
Favorable...

CHRYSALE

Il suffit, je l'accepte pour gendre.

ARISTE

Oui ; mais, pour appuyer votre consentement,
Mon frère, il n'est pas mal d'avoir son agrément.
Allons...

1. Discours : le fil de la conversation.
2. À singulier honneur : comme un honneur tout particulier.
3. Intérêt : problème.

CHRYSALE

Vous moquez-vous ? Il n'est pas nécessaire.
Je réponds de ma femme, et prends sur moi l'affaire.

ARISTE

Mais...

CHRYSALE

Laissez faire, dis-je, et n'appréhendez pas.
Je la vais disposer aux choses[1] de ce pas.

ARISTE

Soit. Je vais là-dessus sonder votre Henriette,
Et reviendrai savoir...

CHRYSALE

C'est une affaire faite.
Et je vais à ma femme en parler sans délai.

SCÈNE 5. MARTINE, CHRYSALE.

MARTINE

Me voilà bien chanceuse[2] ! hélas ! l'on dit bien vrai :
Qui veut -noyer son chien l'accuse de la rage,
Et service d'autrui n'est pas un héritage[3].

CHRYSALE

Qu'est-ce donc ? Qu'avez-vous, Martine ?

MARTINE

Ce que j'ai ?

1. Aux choses :à ce que nous avons décidé.
2. Me voilà bien chanceuse ! : voilà bien ma chance !
3. Service d'autrui n'est pas un héritage : être au service de quelqu'un n'est pas un plaisir.

CHRYSALE

Oui.

MARTINE

J'ai que l'on me donne aujourd'hui mon congé, Monsieur.

CHRYSALE

Votre congé ?

MARTINE

Oui. Madame me chasse.

CHRYSALE

Je n'entends pas cela. Comment ?

MARTINE

On me menace,
Si je ne sors d'ici, de me bailler[1] cent coups.

CHRYSALE

Non, vous demeurerez ; je suis content de vous.
Ma femme bien souvent a la tête un peu chaude :
Et je ne veux pas, moi...

1. Bailler : donner.

Acte II scènes 4 et 5

« JE RÉPONDS DE MA FEMME »

1. Après l'interruption bouffonne due à Bélise, Ariste et Chrysale reprennent leur entretien, scène 4. Quelle est la réponse de Chrysale à la demande de la main d'Henriette faite par procuration ? Que pouvez-vous dire de Chrysale par rapport aux pères de la comédie traditionnelle, en vous appuyant sur les vers 404-405 ?

2. Pourquoi Ariste évoque-t-il le recours à « l'agrément » de la femme de Chrysale ?

3. S'attendait-on à la réaction de Chrysale ? Cette réaction ne s'explique-t-elle pas par un sentiment de Chrysale à l'égard de son frère ?

« QU'AVEZ-VOUS, MARTINE ? »

4. Ariste est parti, laissant Chrysale plein de fermes résolutions. C'est le moment ou jamais de les mettre en pratique... Quelle attitude la scène 5 permet-elle à Chrysale de conserver ?

5. Qu'est-ce que le renvoi d'une domestique sans prendre l'avis du maître de maison laisse penser de la femme de Chrysale ?

6. Quel est l'effet produit par la coupure du vers 428 ? Étudiez-en la teneur (redondance du pronom personnel, verbe de volonté ; verbe de volonté dénué de complément, verbe de volonté nié...).

SCÈNE 6. PHILAMINTE, BÉLISE, CHRYSALE, MARTINE.

PHILAMINTE, apercevant Martine.

Quoi ! je vous vois, maraude[1] !
Vite, sortez, friponne ; allons, quittez ces lieux,
Et ne vous présentez jamais devant mes yeux.

CHRYSAEE

Tout doux !

PHILAMINTE

Non, c'en est fait.

CHRYSALE

Eh!

PHILAMINTE

Je veux qu'elle sorte.

CHRYSALE

Mais qu'a-t-elle commis, pour vouloir[2] de la sorte...

PHILAMINTE

Quoi ! vous la soutenez ?

CHRYSALE

En aucune façon.

PHILAMINTE

Prenez-vous son parti contre moi ?

CHRYSALE

Mon Dieu, non,
Je ne fais seulement que demander son crime.

1. Maraude : canaille, grossier personnage.
2. Pour vouloir : pour que vous vouliez.

PHILAMINTE

Suis-je pour[1] la chasser sans cause légitime ?

CHRYSALE

Je ne dis pas cela ; mais il faut de nos gens...

PHILAMINTE

Non, elle sortira, vous dis-je, de céans[2].

CHRYSALE

Hé bien, oui. Vous dit-on quelque chose là-contre[3] ?

PHILAMINTE

Je ne veux point d'obstacle aux désirs que je montre.

CHRYSALE

D'accord.

PHILAMINTE

Et vous devez, en raisonnable époux,
Être pour moi contre elle et prendre mon courroux".

CHRYSALE

Aussi fais-je[5].
(Se tournant vers Martine.)
Oui, ma femme avec raison vous chasse,
Coquine[6], et votre crime est indigne de grâce.

MARTINE

Qu'est-ce donc que j'ai fait ?

1. Suis-je pour : suis-je capable de.
2. De céans : d'ici, de cette maison.
3. Là-contre : contre cela.
4. Prendre mon courroux : partager ma colère.
5. Aussi fais-je : aussi est-ce ce que je fais.
6. Coquin(e) : personne malhonnête (sens fort).

Philaminte, jouée par Nicole Ferrand et Nathalie Bécu dans le rôle de Martine. Mise en scène de Catherine Hiégel, théâtre de la Porte-Saint-Martin, 1987.

CHRYSALE, bas.

Ma foi, je ne sais pas.

PHILAMINTE

Elle est d'humeur[1] encore à n'en faire aucun cas.

CHRYSALE

A-t-elle, pour donner matière à[2] votre haine,
Cassé quelque miroir ou quelque porcelaine[3] ?

PHILAMINTE

Voudrais-je la chasser, et vous figurez-vous
Que pour si peu de chose on[4] se mette en courroux ?

CHRYSALE

(À Martine.)
Qu'est-ce à dire ?

(À Philaminte.)
L'affaire est donc considérable ?

PHILAMINTE

Sans doute. Me voit-on[5] femme déraisonnable ?

CHRYSALE

Est-ce qu'elle a laissé, d'un esprit négligent,
Dérober quelque aiguière[6] ou quelque plat d'argent ?

PHILAMINTE

Cela ne serait rien.

1. Humeur : caractère, tempérament.
2. Donner matière à : causer.
3. Quelque miroir ou quelque porcelaine : objets de grand prix souvent importés de Venise et de Chine.
4. On : je (me mets en colère).
5. Me voit-on : est-ce que je suis considérée comme...
6. Aiguière : vase muni d'une anse (destiné à verser de l'eau pour se laver les mains).

CHRYSALE, à Martine.

Oh ! oh ! Peste, la belle !

(À Philaminte.)

Quoi ! l'avez-vous surprise à n'être pas fidèle[1] ?

PHILAMINTE

C'est pis que tout cela.

CHRYSALE

Pis que tout cela ?

PHILAMINTE

Pis.

CHRYSALE

Comment, diantre, friponne ! Euh ! a-t-elle commis...

PHILAMINTE

Elle a, d'une insolence à nulle autre pareille,
Après trente leçons, insulté[2] mon oreille
Par l'impropriété d'un mot sauvage[3] et bas
Qu'en termes décisifs condamne Vaugelas[4].

CHRYSALE

Est-ce là...

PHILAMINTE

Quoi ! toujours, malgré nos remontrances,
Heurter le fondement de toutes les sciences,
La grammaire, qui sait régenter jusqu'aux rois[5]

1. Fidèle : honnête.
2. Insulté : attaqué (ici « écorché »).
3. Sauvage : d'une grossièreté de barbare.
4. Vaugelas : grammairien français (1585-1650) qui prétendit réformer le langage. Auteur de Remarques sur la langue française (1647).
5. Régenter jusqu'aux rois : Vaugelas écrivait : « Il n'est permis à qui que ce soit de faire des mots nouveaux, pas même aux souverains. »

Et les fait la main haute[1] obéir à ses lois[2] !

CHRYSALE

Du plus grand des forfaits je la croyais coupable.

PHILAMINTE

Quoi ! vous ne trouvez pas ce crime impardonnable ?

CHRYSALE

Si fait.

PHILAMINTE

Je voudrais bien que vous l'excusassiez[3] !

CHRYSALE

Je n'ai garde[4] !

BÉLISE

Il est vrai que ce sont des pitiés[5] :
Toute construction est par elle détruite,
Et des lois du langage on l'a cent fois instruite.

MARTINE

Tout ce que vous prêchez est, je crois, bel et bon ;
Mais je ne saurais, moi, parler votre jargon.

PHILAMINTE

L'impudente ! Appeler un jargon le langage
Fondé sur la raison et sur le bel usage !

MARTINE

Quand on se fait entendre on parle toujours bien,
Et tous vos biaux[6] dictons[7] ne servent pas de rien.

1. La main haute : sans effort.
2. Lois : règles.
3. Excusassiez : concordance des temps et des modes absolument normale (sans effet comique).
4. Je n'ai garde : je n'en ai pas l'intention.
5. Pitiés : le pluriel donne une valeur concrète au mot.
6. Biaux : beaux (déformation paysanne).
7. Dictons : propos, discours.

PHILAMINTE

Hé bien, ne voilà pas encore de son style !
« Ne servent pas de rien[1] ! »

BÉLISE

Ô cervelle indocile !
Faut-il qu'avec les soins qu'on prend incessamment[2]
On ne te puisse apprendre à parler congrûment[3] !
De pas mis avec rien tu fais la récidive[4],
Et c'est, comme on t'a dit, trop d'une négative[5].

MARTINE

Mon Dieu ! je n'avons pas étugué[6] comme vous,
Et je parlons[7] tout droit comme on parle cheux nous.

PHILAMINTE

Ah ! peut-on y tenir[8] ?

BÉLISE

Quel solécisme[9] horrible !

PHILAMINTE

En voilà pour tuer une oreille sensible !

1. Rien : Martine utilise « rien » dans son sens étymologique signifiant « chose » (ne servent pas à grand chose).
2. Incessamment : continuellement.
3. Congrûment : correctement.
4. Récidive : répétition (avec « rien » tu ne fais que répéter « pas »).
5. Négative : négation, particule négative (tu mets une négation en trop.)
6. N'avons étugué : n'ai étudié. Déformation paysanne.
7. Je parlons : je parle. Déformation paysanne ou populaire.
8. Y tenir : supporter cela.
9. Solécisme : faute de grammaire.

BÉLISE

Ton esprit, je l'avoue, est bien matériel[1].
Je n'est qu'un singulier, avons est pluriel.
Veux-tu toute ta vie offenser la grammaire ?

MARTINE

Qui parle d'offenser grand'mère[2] ni grand-père ?

PHILAMINTE

Ô ciel !

BÉLISE

Grammaire est prise[3] à contresens par toi,
Et je t'ai déjà dit d'où vient ce mot.

MARTINE

Ma foi,
Qu'il vienne de Chaillot, d'Auteuil ou de Pontoise,
Cela ne me fait rien.

BÉLISE

Quelle âme villageoise !
La grammaire, du verbe et du nominatif[4],
Comme de l'adjectif avec le substantif,
Nous enseigne les lois.

MARTINE

J'ai, madame, à vous dire
Que je ne connais point ces gens-là.

1. Matériel : bas, aussi peu intelligent que la matière.
2. Grand mère : la confusion de Martine s'explique : on prononçait grammaire « granmaire ».
3. Prise : on dirait « pris » aujourd'hui, en sous-entendant « le mot » (le mot grammaire est pris...).
4. Nominatif : dans les langues qui possèdent une déclinaison, désigne la fonction sujet.

PHILAMINTE

Quel martyre !

BÉLISE

Ce sont les noms des mots, et l'on doit regarder
En quoi c'est qu'il les faut faire ensemble accorder.

MARTINE

Qu'ils s'accordent entre eux, ou segourment[1], qu'importe ?

PHILAMINTE, à sa belle-sœur.

Eh ! mon Dieu, finissez un discours de la sorte.
(À son mari).
Vous ne voulez pas, vous, me la faire sortir ?

CHRYSALE

(À fart.)
Si fait. À son caprice, il me faut consentir.
Va, ne l'irrite point ; retire-toi, Martine.

PHILAMINTE

Comment ! vous avez peur d'offenser la coquine ?
Vous lui parlez d'un ton tout à fait obligeant[2] !

CHRYSALE -

(Haut.)
Moi ? point. Allons, sortez.
(Bas.)
Va-t'en, ma pauvre enfant.

1. Se gourment : se battent à coups de poing.
2. Obligeant : courtois, aimable.

Acte II scène 6

« VOUS NE VOULEZ PAS, VOUS,
ME LA FAIRE SORTIR ?»

1. Quel personnage essentiel à l'action découvrons-nous ? Quels aspects de son caractère, développés dans cette scène connaissons-nous déjà ? Par qui ces aspects nous avaient-ils été révélés (I, 1 et 3 ; II, 4 et 5) ?

2. Chrysale se fait-il donner le motif du renvoi de Martine avant de soutenir la décision de sa femme aux vers 443-444 ?

3. Étudiez l'amenuisement de ses demandes d'élucidation du « crime » (v. 432, 435, 437). Avant de se prononcer en faveur de sa femme, combien de fois Chrysale a-t-il manifesté son approbation à ses propos ?

4. Étudiez la progression de la présomption de culpabilité conçue par Chrysale à l'égard de Martine. Quel côté du personnage révèle-t-elle ? Quels sont les effets de l'évocation du délit par Philaminte après la précédente progression ?

5. Quelles sont les critiques volontaires proférées par Martine à propos du langage des savantes Philaminte et Bélise ? Quelles sont les quatre critiques involontaires adressées par Martine au langage des savantes, et fondées sur un décalage sens propre/ sens figuré ? Quel en est l'effet ?

6. Dressez la liste du vocabulaire relatif à la grammaire ou à la littérature prouvant que le langage des savantes est « spécialisé » et forme un jargon au sens moderne du terme ; puis la liste des éléments dialectaux ou populaires émaillant le langage de Martine.

SCÈNE 7. PHILAMINTE, CHRYSALE, BÉLISE.

CHRYSALE

Vous êtes satisfaite, et la voilà partie ;
Mais je n'approuve point une telle sortie[1] :
C'est une fille propre aux choses qu'elle fait,
Et vous me la chassez pour un maigre sujet.

PHILAMINTE

Vous voulez que toujours je l'aie à mon service,
Pour mettre[2] incessamment[3] mon oreille au supplice,
Pour rompre toute loi d'usage et de raison
Par un barbare amas de vices d'oraison[4],
De mots estropiés, cousus par intervalles,
De proverbes traînés dans les ruisseaux des halles[5] ?

BÉLISE

Il est vrai que l'on sue à souffrir ses discours.
Elle y met Vaugelas en pièces[6] tous les jours ;
Et les moindres défauts de ce grossier génie[7]
Sont ou le pléonasme[8] ou la cacophonie[9].

CHRYSALE

Qu'importe qu'elle manque aux lois de Vaugelas,
Pourvu qu'à la cuisine elle ne manque pas ?

1. Sortie : façon de la faire sortir.
2. Pour mettre : pour qu'elle mette.
3. Incessamment : continuellement.
4. Vices d'vraison : fautes de langage.
5. Halles : marchés couverts.
6. Elle met Vaugelas en pièces : elle détruit les règles établies par le grammairien Vaugelas.
7. Génie : esprit.
8. Pléonasme : fait d'utiliser ensemble des mots ayant le même sens.
9. Cacophonie : succession de mots au son désagréable.

J'aime bien mieux, pour moi, qu'en épluchant ses [herbes[1]
Elle accommode mal les noms avec les verbes,
Et redise cent fois un bas ou méchant[2] mot
Que de brûler ma viande ou saler trop mon pot[3].
Je vis de bonne soupe et non de beau langage.
Vaugelas n'apprend point à bien faire un potage ;
Et Malherbe et Balzac[4] ; si savants en beaux mots,
En cuisine, peut-être, auraient été des sots.

PHILAMINTE

Que ce discours grossier terriblement assomme !
Et quelle indignité, pour ce qui s'appelle homme[5],
D'être baissé sans cesse aux soins[6] matériels,
Au lieu de se hausser vers les spirituels !
Le corps, cette guenille, est-il d'une importance,
D'un prix à mériter seulement qu'on y pense ?
Et ne devons-nous pas laisser cela bien loin ?

CHRYSALE

Oui, mon corps est moi-même, et j'en veux prendre [soin.
Guenille, si l'on veut, ma guenille m'est chère.

BÉLISE

Le corps avec l'esprit fait figure[7], mon frère ;

1. Herbes : légumes.
2. Méchant : mauvais, condamnable.
3. Pot : contenu de la marmite.
4. Malherbe: poète français (1555-1628) qui modifia la langue poétique dans le sens de la sobriété. Guez de Balzac : écrivain français (1597-1654) qui créa un style raffiné apprécié dans les salons.
5. Homme : être humain en général.
6. Soins : occupations.
7. Fait figure : forme un ensemble.

Bélise (Zanie Campan) et Philaminte
jouée par Georges Wilson, selon la tradition de Molière,
qui donnait les rôles de vieille femme à un homme.
Mise en scène de Jean Vilar, T.N.P., I960.

Mais, si vous en croyez tout le monde savant,
L'esprit doit sur le corps prendre le pas devant[1],
Et notre plus grand soin[2], notre première instance[3],
Doit être à le nourrir du suc de la science.

CHRYSALE

Ma foi, si vous songez à nourrir votre esprit,
C'est de viande bien creuse[4], à ce que chacun dit ;
Et vous n'avez nul soin, nulle sollicitude[5],
Pour...

PHILAMINTE

Ah ! sollicitude à mon oreille est rude ;
Il pue étrangement son ancienneté[6].

BÉLISE

Il est vrai que le mot est bien collet monté[7].

CHRYSALE

Voulez-vous que je dise ? Il faut qu'enfin j'éclate,
Que je lève le masque et décharge ma rate[8].
De folles on vous traite, et j'ai fort sur le cœur...

PHILAMINTE

Comment donc ?

1. Prendre le pas devant : prendre le pas sur, l'emporter.
2. Soin : préoccupation.
3. Instance : souci.
4. Viande creuse : nourriture qui laisse le ventre creux, aliment vide de substance.
5. Sollicitude: inquiétude (sens approchant de soin : souci).
6. Ancienneté : le terme « sollicitude » avait été banni du langage précieux car issu d'un français ancien.
7. Collet monté : col haut, raidi avec du coton et du fil de fer, démodé au temps de Bélise.
8. Rate : au xvn[e] siècle, organe censé contenir un liquide causant colère et « mauvaise humeur ».

CHRYSALE, à Bélise.

C'est à vous que je parle, ma sœur.
Le moindre solécisme en parlant[1] vous irrite ;
Mais vous en faites, vous[2], d'étranges en conduite[3].
Vos livres éternels ne me contentent pas ;
Et, hors un gros Plutarque[4] à mettre mes rabats[5],
Vous devriez brûler tout ce meuble[6] inutile
Et laisser la science aux docteurs de la ville ;
M'ôter, pour faire bien, du grenier de céans
Cette longue lunette à faire peur aux gens,
Et cent brimborions[7] dont l'aspect importune ;
Ne point aller chercher ce qu'on fait dans la lune,
Et vous mêler un peu de ce qu'on fait chez vous,
Où nous voyons aller tout sens dessus dessous.
Il n'est pas bien honnête[8], et pour beaucoup de causes,
Qu'une femme étudie et sache tant de choses :
Former aux bonnes mœurs l'esprit de ses enfants,
Faire aller son ménage, avoir l'œil sur ses gens[9],
Et régler la dépense avec économie,
Doit être son étude et sa philosophie.
Nos pères, sur ce point, étaient gens bien sensés,
Qui disaient qu'une femme en sait toujours assez
Quand la capacité de son esprit se hausse

1. En parlant : quand on parle.
2. Vous : ce « vous » s'adresse en fait aux deux femmes comme l'indique l'accord au vers 611.
3. D'étranges en conduite : d'étranges écarts de conduite.
4. Un gros Plutarque : un livre de Plutarque (écrivain grec, v. 50-v. 125 apr. J.-C).
5. Rabats : col que l'on applatissait bien sous de gros livres...
6. Meuble : objets divers et encombrants.
7. Brimborions : objets inutiles.
8. Honnête : convenable.
9. Gens : les domestiques.

À connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse[1].
Les leurs ne lisaient point, mais elles vivaient bien ;
Leurs ménages étaient tout leur docte entretien,
Et leurs livres, un dé, du fil et des aiguilles,
Dont elles travaillaient au trousseau de leurs filles.
Les femmes d'à présent sont bien loin de ces mœurs :
Elles veulent écrire et devenir auteurs ;
Nulle science n'est pour elles trop profonde,
Et céans beaucoup plus qu'en aucun lieu du monde
Les secrets les plus hauts s'y laissent concevoir,
Et l'on sait tout chez moi, hors[2] ce qu'il faut savoir.
On y sait comme vont lune, étoile polaire,
Vénus, Saturne et Mars, dont je n'ai point affaire ;
Et, dans[3] ce vain savoir, qu'on va chercher si loin,
On ne sait comme va mon pot, dont j'ai besoin.
Mes gens à la science aspirent pour vous plaire,
Et tous ne font rien moins que ce qu'ils ont à faire[4],
Raisonner est l'emploi de toute ma maison,
Et le raisonnement en bannit la raison[5].
L'un me brûle mon rôt[6] en lisant quelque histoire,
L'autre rêve à des vers quand je demande à boire ;
Enfin je vois par eux votre exemple suivi,
Et j'ai des serviteurs et ne suis point servi.
Une pauvre servante au moins m'était restée,
Qui de ce mauvais air[7] n'était point infectée,
Et voilà qu'on la chasse avec un grand fracas

1. Haut-de-chausse : culotte descendant jusqu'aux genoux.
2. Hors : hormis.
3. Dans : au milieu de, perdu dans.
4. Ne font... faire : font tout, sauf ce qu'ils ont à faire.
5. Raison : signifie ici « bon sens » par rapport à « raisonnement » (pensée compliquée et inutile).
6. Rôt : rôti.
7. Air : ambiance, atmosphère.

À cause qu'elle manque à parler Vaugelas[1].
Je vous le dis, ma sœur, tout ce train[2] là me blesse,
Car c'est, comme j'ai dit, à vous que je m'adresse.
Je n'aime point céans tous vos gens à latin[3],
Et principalement ce monsieur Trissotin.
C'est lui qui dans des vers vous a tympanisées[4],
Tous les propos qu'il tient sont des billevesées[5] :
On cherche ce qu'il dit après qu'il a parlé ;
Et je lui crois, pour moi, le timbre[6] un peu fêlé.

PHILAMINTE

Quelle bassesse, ô ciel, et d'âme et de langage !

BÉLISE

Est-il de petits corps[7] un plus lourd assemblage,
Un esprit composé d'atomes plus bourgeois[8] ?
Et de ce même sang se peut-il que je sois ?
Je me veux mal de mort[9] d'être de votre race[10],
Et de confusion j'abandonne la place.

1. Parler Vaugelas : parler comme le recommande le grammairien Vaugelas.
2. Train : façon de faire, de se comporter.
3. Gens à latin : gens qui sont fiers de parler latin.
4. Tympanisées : rendues célèbres en vous faisant connaître partout, comme en frappant sur un tambour.
5. Billevesées : sottises.
6. Timbre : cerveau.
7. Petits corps : atomes. Bélise s'inspire du philosophe grec Épicure (341-270 av. J.-C.) selon lequel la nature n'est qu'un assemblage d'atomes.
8. Bourgeois : c'est-à-dire peu intelligent, peu raffiné, par opposition à un homme de cour.
9. Je me veux mal de mort : je m'en veux à en mourir.
10. Race : famille.

Acte II scène 7

« C'EST À VOUS QUE JE PARLE, MA SŒUR »

1. Le spectateur pouvait-il s'attendre à cette forme d'intervention de la part de Chrysale. Comment cet accès de sincérité s'explique-t-il chez lui ? Son éclat est-il courageux ? (Appuyez-vous sur les vers 558, 607-608 et opposez-les aux vers 557 ou 611 en tenant compte de l'accord de ces derniers.)
2. La levée du masque chez Chrysale est due à une réutilisation du discours spécialisé de la part des deux savantes, ainsi qu'à leur manie de corriger les propos de leur interlocuteur. Montrez-le en faisant un rapprochement avec la scène 6.
3. Quels peuvent être les motifs réels de la colère de Chrysale ? Justifiez votre réponse.
4. Une fois lancé, Chrysale ne s'arrête plus. Comment peut-on justifier, théâtralement et psychologiquement, ce flot de paroles ?
5. La nature des arguments de Chrysale (dans sa défense de Martine, puis dans sa tirade). Essayez de retrouver les éléments fournis ci-dessous dans le cours de la scène :
— opposition du sens propre et du sens figuré et identification de l'abstrait au domaine matériel,
— détournement grotesque ou rejet d'objets « culturels »,
— opposition spatiale (proximité-éloignement),
— modification, concurrence des rapports homme-femme,
— recours à la sagesse populaire,
— opposition savoir pratique-savoir intellectuel et emploi-contre-emploi des personnes,
— opposition ordre-désordre et raison-folie,
— jeux de mots.
6. Selon Chrysale, qui est responsable de l'attitude de Philaminte et de Bélise ?
7. Comment les savantes réagissent-elles ? Le « procès » que leur a fait Chrysale a-t-il porté ?
8. Par rapport à l'intrigue essentielle, a-t-on progressé dans les scènes 6 et 7 ?

SCENES 8. PH1LAM1NTE, CHRYSALE..

PHILAMINTE

Avez-vous à lâcher encore quelque trait[1] ?

CHRYSALE

Moi ? Non. Ne parlons plus de querelle ; c'est fait ;
Discourons d'autre affaire. À votre fille aînée
On voit quelque dégoût pour les nœuds d'hyménée ;
C'est une philosophe enfin, je n'en dis rien ;
Elle est bien gouvernée, et vous faites fort bien.

Chrysale (Paul Deiber) et Philaminte (Nelly Borgeaud).
Mise en scène de Françoise Seigner.
Théâtre de Boulogne-Billancourt, 1986.

1. Lâcher quelque trait : lancer quelque médisance.

Mais de tout autre humeur se trouve sa cadette,
Et je crois qu'il est bon de pourvoir Henriette[1],
De choisir un mari...

PHILAMINTE

C'est à quoi j'ai songé,
Et je veux vous ouvrir[2] l'intention que j'ai.
Ce monsieur Trissotin dont on nous fait un crime,
Et qui n'a pas l'honneur d'être dans votre estime,
Est celui que je prends pour l'époux qu'il lui faut,
Et je sais mieux que vous juger de ce qu'il vaut.
La contestation est ici superflue,
Et de tout point chez moi[3] l'affaire est résolue.
Au moins ne dites mot du choix de cet époux :
Je veux à votre fille en parler avant vous.
J'ai des raisons à faire[4] approuver ma conduite,
Et je connaîtrai bien si vous l'aurez instruite.

SCÈNE 9. ARISTE, CHRYSALE.

ARISTE

Hé bien ? La[5] femme sort, mon frère, et je vois bien
Que vous venez d'avoir ensemble un entretien.

CHRYSALE

Oui.

1. Pourvoir Henriette : donner un mari à Henriette.
2. Ouvrir : faire part de.
3. Chez moi : pour moi, en ce qui me concerne.
4. À faire : pour faire.
5. La femme : votre femme (langage familier).

ARISTE

Quel est le succès[1] ? Aurons-nous Henriette ?
A-telle consenti ? L'affaire est-elle faite ?

CHRYSALE

Pas tout à fait encor.

ARISTE

Refuse-t-elle ?

CHRYSALE

Non.

ARISTE

Est-ce qu'elle balance[2] ?

CHRYSALE

En aucune façon.

ARISTE

Quoi donc ?

CHRYSALE

C'est que pour gendre elle m'offre un autre homme.

ARISTE

Un autre homme pour gendre ?

CHRYSALE

Un autre.

ARISTE

Qui se nomme ?

CHRYSALE

Monsieur Trissotin.

ARISTE

Quoi ! ce monsieur Trissotin...

1. Succès: résultat (bon ou mauvais).
2. Balance : hésite.

CHRYSALE

Oui, qui parle toujours de vers et de latin.

ARISTE

Vous l'avez accepté ?

CHRYSALE

Moi ? Point, à Dieu ne plaise[1].

ARISTE

Qu'avez-vous répondu ?

CHRYSALE

Rien ; et je suis bien aise
De n'avoir point parlé, pour ne m'engager pas.

ARISTE

La raison est fort belle, et c'est faire un grand pas.
Avez-vous su du moins lui proposer Clitandre ?

CHRYSALE

Non : car, comme j'ai vu qu'on parlait d'autre gendre,
J'ai cru qu'il était mieux de ne m'avancer point.

ARISTE

Certes, votre prudence est rare au dernier point !
N'avez-vous point de honte avec votre mollesse ?
Et se peut-il qu'un homme ait assez de faiblesse
Pour laisser à sa femme un pouvoir absolu
Et n'oser attaquer ce qu'elle a résolu ?

CHRYSALE

Mon Dieu, vous en parlez, mon frère, bien à l'aise ;
Et vous ne savez pas comme[2] le bruit[3] me pèse.
J'aime fort le repos, la paix et la douceur,

1. À Dieu ne plaise: (pourvu que ça ne plaise pas à Dieu !) rejet catégorique d'une idée. On dirait : « jamais de la vie ! »
2. Comme : combien.
3. Bruit : querelle (sens figuré).

Et ma femme est terrible avecque[1] son humeur.
Du nom de philosophe elle fait grand mystère[2],
Mais elle n'en est pas pour cela moins colère ;
Et sa morale, faite à[3] mépriser le bien[4],
Sur l'aigreur de sa bile opère comme rien[5].
Pour peu que l'on s'oppose à ce que veut sa tête,
On en a pour huit jours d'effroyable tempête.
Elle me fait trembler dès qu'elle prend son ton[6] ;
Je ne sais où me mettre, et c'est un vrai dragon.
Et cependant, avec toute sa diablerie[7],
Il faut que je l'appelle et mon cœur et ma mie.

ARISTE

Allez, c'est se moquer. Votre femme, entre nous,
Est, par vos lâchetés, souveraine sur vous.
Son pouvoir n'est fondé que sur votre faiblesse ;
C'est de vous qu'elle prend le titre de maîtresse ;
Vous-même à ses hauteurs[8] vous vous abandonnez,
Et vous faites mener, en bête[9], par le nez.
Quoi ! vous ne pouvez pas, voyant comme on vous [nomme[11]
Vous résoudre une fois à vouloir être un homme,
À faire condescendre[11] une femme à vos vœux[12]

1. Avecque : orthographe ancienne, permise en prosodie.
2. Fait grand mystère : en fait étalage, en parle comme d'une chose importante.
3. Faite à : faite pour.
4. Bien : les choses matérielles, la richesse.
5. Comme rien : pas du tout.
6. Prend son ton : fait entendre sa voix.
7. Diablerie: mauvais caractère (digne de celui du diable.).
8. Hauteurs : airs de supériorité, velléité de domination.
9. En bête : animalement, comme une personne sans intelligence.
10. Comme on vous nomme : comment l'on vous traite.
11. Faire condescendre : l'amener à faire accepter.
12. Vœux : ce que vous souhaitez.

Et prendre assez de cœur[1] pour dire un : Je le veux ?
Vous laisserez sans honte immoler[2] votre fille
Aux folles visions qui tiennent la famille,
Et de tout votre bien revêtir[3] un nigaud
Pour six mots de latin qu'il leur fait sonner haut,
Un pédant qu'à tout coup votre femme apostrophe[4]
Du nom de bel esprit et de grand philosophe,
D'homme qu'en vers galants jamais on n'égala,
Et qui n'est, comme on sait, rien moins que tout[5] cela ?
Allez, encore un coup, c'est une moquerie,
Et votre lâcheté mérite qu'on en rie.

CHRYSALE

Oui, vous avez raison, et je vois que j'ai tort.
Allons, il faut enfin montrer un cœur plus fort,
Mon frère.

ARISTE

C'est bien dit.

CHRYSALE

C'est une chose infâme
Que d'être si soumis au pouvoir d'une femme.

ARISTE

Fort bien.

CHRYSALE

De ma douceur elle a trop profité.

ARISTE

Il est vrai.

1. Cœur : courage.
2. Immoler : sacrifier.
3. Revêtir: enrichir.
4. Apostrophe : interpelle avec ostentation.
5. Rien moins que tout : tout sauf...

CHRYSALE

Trop joui de ma facilité[1].

ARISTE

Sans doute.

CHRYSALE

Et je lui veux faire aujourd'hui connaître
Que ma fille est ma fille, et que j'en suis le maître,
Pour lui prendre un mari qui soit selon mes vœux.

ARISTE

Vous voilà raisonnable et comme je vous veux.

CHRYSALE

Vous êtes pour Clitandre, et savez sa demeure :
Faites-le-moi venir, mon frère, tout à l'heure[2].

ARISTE

J'y cours tout de ce pas.

CHRYSALE

C'est souffrir trop longtemps[3],
Et je m'en vais être homme à la barbe des gens[4].

1. Facilité : bon caractère.
2. Tout à l'heure : sur l'heure, tout de suite.
3. Souffrir trop longtemps : attendre trop longtemps.
4. À la barbe des gens : publiquement, en affrontant le regard des gens.

Acte II scènes 8 et 9

« LA CONTESTATION EST ICI SUPERFLUE»

1. Le mari et sa terrible femme se retrouvent face à face. Qui va gagner ? Quel trait de caractère la proposition de cesser la « querelle » (sc. 8) manifeste-t-elle chez Chrysale ?
2. Chrysale fait une distinction entre sa fille aînée et sa fille cadette : de quelle nature est-elle ? Quel est le jugement porté par Chrysale sur l'éducation fournie à Armande par Philaminte ?
3. Étudiez les nuances des verbes employés par Chrysale et Philaminte quand ils évoquent le mariage d'Henriette. Qu'en pensez-vous ?
4. Dans quelle situation Chrysale se trouve-t-il à la fin de cette scène ?

«JE M'EN VAIS ÊTRE HOMME À LA BARBE DES GENS »

5. Ayant baissé pavillon devant sa femme, Chrysale est pris en « flagrant délit » par son frère... Montrez la subtilité manifestée par Chrysale pour rendre compte de l'avis de Philaminte ? sous forme d'atténuation ou d'omission.
6. Comment la scène évolue-t-elle depuis le début ? (Appuyez-vous sur les vers 643 et 703-704.) Quel est le plan de la scène ?
7. A-t-on déjà vu pareil accès d'énergie et d'autorité chez Chrysale ?

Questions sur l'ensemble de l'acte II

INTÉRÊT DRAMATIQUE DE L'ACTE

1. L'enjeu de l'acte I (le projet matrimonial Henriette-Clitandre) a-t-il évolué au cours de l'acte II ?
2. Comment ? Pourquoi ? Qui est le personnage clef ?

RÉPARTITION DES PERSONNAGES EN CAMPS
À PROPOS DU PROJET MATRIMONIAL

3. Par rapport au tableau de synthèse de l'acte I, faisant état des assistants ou opposants au mariage Henriette-Clitandre, où situeriez-vous le personnage clef ?
4. À quels moments de l'acte intervient-il ? Répondez dans un tableau récapitulatif où vous indiquerez par une croix s'il y a eu intervention et, si oui, quel est son motif ?
5. Que pouvez-vous dire du nombre d'apparitions de ce personnage sur la scène ?

À MARIAGE MARIAGE ET DEMI...

6. Par qui le personnage de Trissotin a-t-il été évoqué depuis le début de la pièce ? Construisez un tableau où vous noterez pour chaque acte et scène concernés le(s) nom(s) de l'évocateur et le(s) motif (s) de l'évocation. Quel est le motif le plus fréquent ?
7. Par l'intermédiaire de quel (s) personnage(s) le trait de caractère reproché à Monsieur Trissotin transparaît-il à l'acte II ? Pourquoi cela rend-il le personnage de Trissotin dangereux pour l'enjeu ?
8. Qu'est-ce que le spectateur attend impatiemment ?

Acte III

SCÈNE PREMIÈRE. PHILAMINTE, ARMANDE, BÉLISE, TRISSOTIN, LÉPINE.

PHILAMINTE

Ah ! mettons-nous ici pour écouter à l'aise
Ces vers que mot à mot il est besoin qu'on pèse[1].

ARMANDE

Je brûle[2] de les voir.

BÉLISE

Et l'on s'en meurt chez nous[3].

PHILAMINTE, à Trissotin.

Ce sont charmes[4] pour moi que ce qui part de vous.

ARMANDE

Ce m'est une douceur à nulle autre pareille.

BÉLISE

Ce sont repas friands qu'on donne à mon oreille.

PHILAMINTE

Ne faites point languir de si pressants désirs.

ARMANDE

Dépêchez[5].

BÉLISE

Faites tôt, et hâtez nos plaisirs.

1. Qu'on pèse : dont on apprécie la valeur (le « poids des mots »).
2. Brûle : suis impatiente de.
3. Et l'on s'en meurt chez nous : pour ma part, j'en meurs d'impatience.
4. Charmes : attraits magiques, irrésistibles.
5. Dépêchez : exécutez rapidement.

PHILAMINTE

À notre impatience offrez votre épigramme[1].

TRISSOTIN, à Philaminte.

Hélas[2] ! c'est un enfant tout nouveau-né, madame.
Son sort assurément a lieu de vous toucher,
Et c'est dans votre cour que j'en viens d'accoucher[3].

PHILAMINTE

Pour me le rendre cher, il suffit de son père.

TRISSOTIN

Votre approbation lui peut servir de mère.

BÉLISE

Qu'il a d'esprit !

SCÈNE 2. HENRIETTE, PHILAMINTE, ARMANDE, BÉLISE, TRISSOTIN, LÉPINE.

PHILAMINTE, à Henriette, qui veut se retirer.

Holà ! pourquoi donc fuyez-vous ?

HENRIETTE

C'est de peur de troubler un entretien si doux.

PHILAMINTE

Approchez, et venez de toutes vos oreilles
Prendre part au plaisir d'entendre des merveilles.

1. Épigramme : court poème fondé sur des jeux de mots et souvent moqueur à l'égard de quelqu'un.
2. Hélas : interjection marquant ici la fausse modestie.
3. Accoucher : (d'un écrit) l'écrire, le créer. Trissotin « file la métaphore » de l'enfant nouveau-né.

HENRIETTE

Je sais[1] peu les beautés de tout ce qu'on écrit,
Et ce n'est pas mon fait[2] que les choses d'esprit.

PHILAMINTE

Il n'importe. Aussi bien ai-je à vous dire ensuite
Un secret dont il faut que vous soyez instruite.

TRISSOTIN, à Henriette.

Les sciences[3] n'ont rien qui vous puisse enflammer,
Et vous ne vous piquez que de[4] savoir charmer.

HENRIETTE

Aussi peu l'un que l'autre ; et je n'ai nulle envie...

BÉLISE

Ah ! songeons à l'enfant nouveau-né, je vous prie.

PHILAMINTE, à Lépine.

Allons, petit garçon, vite de quoi s'asseoir.

(Le laquais tombe avec la chaise.)

Voyez l'impertinent[5] ! Est-ce que l'on doit choir,
Après avoir appris l'équilibre des choses ?

BÉLISE

De ta chute, ignorant, ne vois-tu pas les causes,
Et qu'elle vient d'avoir du point fixe écarté
Ce que nous appelons centre de gravité[6] ?

1. Je sais : je ressens, je suis sensible à.
2. Ce n'est pas mon fait que : je ne suis pas concernée par.
3. Sciences : les connaissances, le savoir.
4. Vous ne vous piquez... : vous ne vous glorifiez...
5. Impertinent : insolent.
6. Et qu'elle vient ... gravité ? : et qu'elle résulte de ce que tu n'as pas fait coïncider le point fixe et ce que nous appelons centre de gravité (gravité : pesanteur ; point fixe : point d'application de la résultante des actions de la pesanteur sur toutes les parties d'un objet...).

LÉPINE

Je m'en suis aperçu, madame, étant par terre.

PHILAMINTE, à Lépine qui sort.

Le lourdaud !

TRISSOTIN

Bien lui prend de n'être pas de verre.

ARMANDE

Ah ! de l'esprit partout !

BÉLISE

Cela ne tarit pas.

PHILAMINTE

Servez-nous promptement votre aimable repas[1].

TRISSOTIN

Pour cette grande faim qu'à mes yeux on expose
Un plat seul de huit vers me semble peu de chose,
Et je pense qu'ici je ne ferai pas mal
De joindre à l'épigramme, ou bien au madrigal[2],
Le ragoût[3] d'un sonnet qui chez une princesse
A passé pour avoir quelque délicatesse.
Il est de sel attique[4] assaisonné partout,
Et vous le trouverez, je crois, d'assez, bon goût.

ARMANDE

Ah ! je n'en doute point.

1. Repas : un poème de l'abbé Cotin, modèle de Trissotin, s'intitulant « Festin poétique ».
2. Madrigal : court poème amoureux.
3. Ragoût : sauce ou assaisonnement destiné à relever le goût d'un mets.
4. Sel attique : le « sel » de la conversation, c'est son caractère spirituel. L'Attique : région d'Athènes réputée pour ses écoles de rhétorique (l'art de bien s'exprimer).

PHILAMINTE

Donnons vite audience[1].

BÉLISE, à chaque fois qu'il veut lire, l'interrompt.

Je sens d'aise mon cœur tressaillir par avance.
J'aime la poésie avec entêtement[2],
Et surtout quand les vers sont tournés galamment[3].

PHILAMINTE

Si nous parlons toujours, il ne pourra rien dire.

TRISSOTIN

SO...

BÉLISE, à Henriette.

Silence, ma nièce...

ARMANDE

Ah ! laissez-le donc lire.

TRISSOTIN

SONNET À LA PRINCESSE URANIE[4]
SUR SA FIÈVRE

Votre prudence est endormie,
De traiter magnifiquement .
Et de loger superbement
Votre plus cruelle ennemie.

BÉLISE

Ah ! le joli début !

1. Donnons ... audience : prêtons vite l'oreille à.
2. Entêtement : passion pour quelque chose.
3. Galamment : avec élégance.
4. Sonnet à la Princesse Uranie : poème réellement écrit par l'abbé Cotin, dans ses Œuvres galantes, pour M^me^ de Longueville, duchesse de Nemours.

ARMANDE

Qu'il a le tour galant !

PHILAMINTE

Lui seul des vers aisés possède le talent !

ARMANDE

À « prudence endormie » il faut rendre les armes[1].

BÉLISE

« Loger son ennemie » est pour moi plein de charmes.

PHILAMINTE

J'aime « superbement[2] » et « magnifiquement » ;
Ces deux adverbes joints font admirablement.

BÉLISE

Prêtons l'oreille au reste.

TRISSOTIN

Votre prudence est endormie,
De traiter magnifiquement
Et de loger superbement
Votre plus cruelle ennemie.

ARMANDE

« Prudence endormie ! »

BÉLISE

« Loger son ennemie ! »

PHILAMINTE

« Superbement » et « magnifiquement ! »

1. Rendre les armes : avouer qu'on est ému.
2. Superbement : avec fierté.

TRISSOTIN

Faites-la sortir, quoi qu'on die[1],
De votre riche appartement,
Où cette ingrate insolemment
Attaque votre belle vie.

BÉLISE

Ah ! tout doux[2], laissez-moi, de grâce, respirer.

ARMANDE

Donnez-nous, s'il vous plaît, le loisir[3] d'admirer.

PHILAMINTE

On se sent[4], à ces vers, jusques au fond de l'âme
Couler je ne sais quoi qui fait que l'on se pâme[5].

ARMANDE

« Faites-la sortir, quoi qu'on die,
De votre riche appartement. »
Que « riche appartement » est là joliment dit !
Et que la métaphore est mise avec esprit !

PHILAMINTE

« Faites-la sortir, quoi qu'on die. »
Ah ! que ce « quoi qu'on die » est d'un goût admirable !
C'est, à mon sentiment, un endroit impayable[6].

ARMANDE

De « quoi qu'on die » aussi mon cœur est amoureux.

1. Quoi qu'on die : quoi qu'on dise (forme du subjonctif déjà vieillie du temps de Molière, mais utile à la rime).
2. Tout doux (tout doucement) : arrêtez.
3. Loisir : temps.
4. On se sent : on sent.
5. Se pâme : s'évanouit (de plaisir, ici).
6. Impayable : qui n'a pas de prix (parce que de très grande valeur).

BÉLISE

Je suis de votre avis, « quoi qu'on die » est heureux.

ARMANDE

Je voudrais l'avoir fait.

BÉLISE

Il vaut toute une pièce[1].

PHILAMINTE

Mais en comprend-on bien comme moi la finesse ?

ARMANDE ET BÉLISE

Oh ! oh !

PHILAMINTE

« Faites-la sortir, quoi qu'on die. »
Que de la fièvre on prenne ici les intérêts[2],
N'ayez aucun égard, moquez-vous des caquets[3],
« Faites-la sortir, quoi qu'on die,
Quoi qu'on die, quoi qu'on die ! »
Ce « quoi qu'on die » en dit beaucoup plus qu'il ne [semble.
Je ne sais pas, pour moi[4], si chacun me ressemble,
Mais j'entends là-dessous un million de mots.

BÉLISE

Il est vrai qu'il dit plus de choses qu'il n'est gros.

PHILAMINTE, à Trissotin.

Mais, quand vous avez fait ce charmant « quoi qu'on [die »,
Avez-vous compris, vous, toute son énergie ?

1. Pièce : poème (il fait un poème à lui tout seul...).
2. On prenne les intérêts (de) : on s'occupe de.
3. Caquets : propos médisants, ragots.
4. Pour moi : en ce qui me concerne.

Songiez-vous bien vous-même à tout ce qu'il nous dit,
Et pensiez-vous alors y mettre tant d'esprit ?

TRISSOTIN

Hai ! hai !

ARMANDE

J'ai fort aussi « l'ingrate » dans la tête[1],
Cette ingrate de fièvre, injuste, malhonnête,
Qui traite mal les gens qui la logent chez eux.

PHILAMINTE

Enfin les quatrains sont admirables tous deux.
Venons-en promptement aux tiercets[2], je vous prie.

ARMANDE

Ah ! s'il vous plaît, encore une fois « quoi qu'on die ».

TRISSOTIN

Faites-la sortir, quoi qu'on die...

PHILAMINTE, ARMANDE ET BÉLISE

« Quoi qu'on die ! »

TRISSOTIN

De votre riche appartement.

PHILAMINTE, ARMANDE ET BÉLISE

« Riche appartement ! »

TRISSOTIN

Où cette ingrate insolemment...

PHILAMINTE, ARMANDE ET BÉLISE

Cette « ingrate » de fièvre !

TRISSOTIN

Attaque votre belle vie.

1. J'apprécie au-delà de toute raison « l'ingrate ».
2. Tiercets : on dit aujourd'hui « tercet ».

PHILAMINTE

« Votre belle vie ! »

ARMANDE ET BÉLISE

Ah!

TRISSOTIN

Quoi ! sans respecter votre rang,
Elle se prend à votre sang[1]...

PHILAMINTE, ARMANDE ET BÉLISE

Ah !

TRISSOTIN

Et nuit et jour vous fait outrage !
Si vous la conduisez aux bains,
Sans la marchander[2] davantage,
Noyez-la de vos propres mains.

PHILAMINTE

On n'en peut plus.

BÉLISE

On pâme[3].

ARMANDE

On se meurt de plaisir.

PHILAMINTE

De mille doux frissons vous vous sentez saisir.

ARMANDE

« Si vous la conduisez aux bains... »

1. Sang : sang royal (au sens propre) puisque la duchesse de Nemours est de la famille de l'ancien roi Henri IV. Grandeur, noblesse (sens figuré).
2. Marchander : ménager, prendre soin de.
3. On pâme : on se pâme, on s'évanouit.

BÉLISE

« Sans la marchander davantage... »

PHILAMINTE

« Noyez-la de vos propres mains. »
De vos propres mains, là, noyez-la dans les bains.

ARMANDE

Chaque pas dans vos vers rencontre un trait charmant[1].

BÉLISE

Partout on s'y promène avec ravissement.

PHILAMINTE

On n'y saurait marcher que sur de belles choses.

ARMANDE

Ce sont petits chemins tout parsemés de roses.

TRISSOTIN

Le sonnet donc vous semble...

PHILAMINTE

Admirable, nouveau,
Et personne jamais n'a rien fait de si beau.

BÉLISE, à Henriette.

Quoi ! sans émotion pendant cette lecture !
Vous faites là, ma nièce, une étrange figure.

HENRIETTE

Chacun fait ici-bas la figure qu'il peut,
Ma tante, et bel esprit, il ne l'est pas qui veut[2]

TRISSOTIN

Peut-être que mes vers importunent madame.

1. Chaque pas ... charmant : à chaque pas que l'on fait dans vos vers, on rencontre une beauté qui charme.
2. Bel esprit, il ne l'est pas qui veut : n'est pas bel esprit qui veut.

HENRIETTE

Point : je n'écoute pas.

PHILAMINTE

Ah ! voyons l'épigramme.

TRISSOTIN

SUR UN CARROSSE DE COULEUR AMARANTE[1]
DONNÉ À UNE DAME DE SES AMIES[2]

PHILAMINTE

Ses titres ont toujours quelque chose de rare.

ARMANDE

À cent beaux traits d'esprit[3] leur nouveauté prépare.

TRISSOTIN

L'amour si chèrement m'a vendu son lien...

PHILAMINTE, ARMANDE ET BÉLISE

Ah!

TRISSOTIN

Qu'il m'en coûte déjà la moitié de mon bien ;
Et, quand tu vois ce beau carrosse,
Où tant d'or se relève en bosse[4]
Qu'il étonne tout le pays
Et fait pompeusement triompher ma Laïs[5],...

PHILAMINTE

Ah ! « ma Laïs ! » Voilà de l'érudition.

1. Amarante : fleur de couleur pourpre.
2. Donné à une dame de ses amies : l'abbé Cotin avait également écrit ce poème sous le titre « Sur un carrosse de couleur amarante acheté par une dame, madrigal ».
3. Trait d'esprit : mot d'esprit.
4. Bosse : ornement en relief.
5. Laïs : courtisane de la Grèce antique célèbre pour sa beauté.

BÉLISE

L'enveloppe[1] est jolie et vaut un million.

TRISSOTIN

Et, quand tu vois ce beau carrosse
Où tant d'or se relève en bosse
Qu'il étonne tout le pays
Et fait pompeusement triompher ma Laïs,
Ne dis plus qu'il est amarante,
Dis plutôt qu'il est de ma rente.

ARMANDE

Oh ! oh ! oh ! Celui-là ne s'attend[2] point du tout.

PHILAMINTE

On n'a que lui qui puisse écrire de ce goût[3].

BÉLISE

« Ne dis plus qu'il est amarante,
Dis plutôt qu'il est de ma rente. »
Voilà qui se décline[4] : « ma rente, de ma rente, à ma [rente. >

PHILAMINTE

Je ne sais, du moment que je vous ai connu,
Si sur votre sujet j'eus l'esprit prévenu[5],
Mais j'admire partout vos vers et votre prose.

1. Enveloppe: symbole, allusion (allusion à la femme aimée derrière la femme historique, Laïs).
2. Ne s'attend ... : n'est pas attendu, prévu.
3. De ce goût : avec ce goût.
4. Se décline : suit une déclinaison (pour les mots de certaines langues, cela signifie prendre des formes ou des terminaisons variées selon la fonction grammaticale).
5. Esprit prévenu (sur votre sujet) : esprit déjà tout acquis (à votre égard) : je vous aimais déjà.

TRISSOTIN, à Philaminte.

Si vous vouliez de vous nous montrer quelque chose,
À notre tour aussi nous pourrions admirer.

PHILAMINTE

Je n'ai rien fait en vers[1], mais j'ai lieu d'espérer
Que je pourrai bientôt vous montrer, en amie,
Huit chapitres du plan de notre académie[2].
Platon[3] s'est au projet simplement arrêté,
Quand de sa République il a fait le traité ;
Mais à l'effet[4] entier je veux pousser l'idée
Que j'ai sur le papier en prose accommodée[5] :
Car enfin je me sens un étrange dépit
Du tort que l'on nous fait du côté de l'esprit ;
Et je veux nous venger, toutes tant que nous sommes,
De cette indigne classe où nous rangent les hommes,
De borner[6] nos talents à des futilités
Et nous fermer la porte aux sublimes clartés[7].

ARMANDE

C'est faire à notre sexe une trop grande offense

1. Je n'ai rien fait en vers : sous-entendu depuis votre dernière visite, car Philaminte écrit des poèmes (v. 1156).
2. Académie: réunion de gens cultivés discutant de littérature (Philaminte écrit un ouvrage sur les buts qu'elle fixe aux réunions qui se déroulent chez elle).
3. Platon : philosophe grec (428-347 av. J.-C.) qui a écrit la République, ouvrage où il évoque une société idéale. Philaminte s'imagine enrichir l'ouvrage de celui-ci en établissant un programme d'émancipation de la femme.
4. Effet : réalisation.
5. Accommodée : mise en forme, rédigée.
6. Borner : limiter.
7. Clartés : connaissances (lumières intellectuelles).

De n'étendre l'effort de notre intelligence[1]
Qu'à juger d'une jupe et de l'air d'un manteau,
Ou des beautés d'un point[2], ou d'un brocart[3] nouveau.

BÉLISE

Il faut se relever de ce honteux partage,
Et mettre hautement notre esprit hors de page[4].

TRISSOTIN

Pour les dames on sait mon respect en tous lieux ;
Et, si je rends hommage aux brillants de leurs yeux,
De leur esprit aussi j'honore les lumières[5].

PHILAMINTE

Le sexe[6] aussi vous rend justice en ces matières ;
Mais nous voulons montrer à de certains esprits,
Dont l'orgueilleux savoir nous traite avec mépris,
Que de science aussi les femmes sont meublées[7] ;
Qu'on peut faire comme eux de doctes assemblées,
Conduites en cela par des ordres meilleurs[8] ;
Qu'on y veut réunir ce qu'on sépare ailleurs[9],
Mêler le beau langage et les hautes sciences,
Découvrir la nature en mille expériences,

1. De n'étendre ... intelligence : de supposer que notre intelligence ne consiste...
2. Point : de broderie.
3. Brocart : tissu de fils d'or, d'argent, de soie.
4. Mettre ... hors de page : faire cesser de servir comme un page (jeune homme au service d'un chevalier, au Moyen Âge).
5. Lumières : le savoir, les connaissances.
6. Le sexe : le beau sexe, les femmes.
7. Meublées : pourvues.
8. Conduites ... meilleurs : guidées ... par des principes meilleurs.
9. Ailleurs : Philaminte s'en prend à l'Académie française, créée en 1635 et interdite aux femmes.

Et, sur les questions qu'on pourra proposer,
Faire entrer chaque secte[1] et n'en point épouser[2].

TRISSOTIN

Je m'attache, pour l'ordre, au péripatétisme[3].

PHILAMINTE

Pour les abstractions j'aime le platonisme[4].

ARMANDE

Épicure[5] me plaît, et ses dogmes[6] sont forts.

BÉLISE

Je m'accommode assez, pour moi, des petits corps[7] ;
Mais le vide à souffrir[8] me semble difficile,
Et je goûte bien mieux la matière subtile.

TRISSOTIN

Descartes, pour l'aimant, donne fort dans mon sens.

ARMANDE

J'aime ses tourbillons.

1. Secte : groupe d'écrivains ou de philosophes partageant les mêmes idées.
2. Épouser : adhérer (à une « secte », ici).
6. Péripatétisme : le philosophe grec Aristote (384-322 av. J.-C.) enseignait, tout en marchant, une pensée fondée sur la logique (peripatein : se promener, en grec).
4. Platonisme : le philosophe Platon enseignait que les choses ne sont que le reflet d'idées planant dans un monde supérieur...
5. Épicure : philosophe grec (341-270 av. J.-C.) pour qui les choses ne sont qu'un ensemble d'atomes. Il s'opposait à Platon.
6. Dogme : idée, théorie.
7. Petit corps : atome.
8. Souffrir : supporter, accepter.

PHILAMINTE

Moi, ses mondes tombants[1].

ARMANDE

Il me tarde de voir notre assemblée ouverte
Et de nous signaler[2] par quelque découverte.

TRISSOTIN

On en attend beaucoup de vos vives clartés,
Et pour vous la nature a peu d'obscurités.

PHILAMINTE

Pour moi, sans me flatter, j'en ai déjà fait une,
Et j'ai vu clairement des nommes dans la lune[3].

BÉLISE

Je n'ai point encor vu d'hommes, comme je crois ;
Mais j'ai vu des clochers tout comme je vous vois.

ARMANDE

Nous approfondirons, ainsi que la physique,
Grammaire, histoire, vers, morale et politique.

PHILAMINTE

La morale a des traits dont mon cœur est épris,
Et c'était autrefois l'amour des grands esprits ;

1. Descartes ; matière subtile ; aimant ; tourbillons ; mondes tombants : le philosophe français Descartes (1596-1650) pensait qu'une matière subtile (matière fluide) remplit les vides entre les objets, qu'elle tourne en tourbillons dont le soleil est le centre, et que les étoiles filantes et comètes sont des mondes tombants. Toujours selon lui, la terre était composée d'aimants.
2. Et de nous signaler : et de nous faire connaître.
3. Des hommes dans la lune : idée à la mode au XVII[8] siècle.

Mais aux stoïciens[1] je donne l'avantage,
Et je ne trouve rien de si beau que leur sage.

ARMANDE

Pour la langue on verra dans peu nos règlements,
Et nous y prétendons faire des remuements[2].
Par une antipathie, ou juste ou naturelle[3],
Nous avons pris chacune une haine mortelle
Pour un nombre de mots, soit ou verbes ou noms,
Que mutuellement nous nous abandonnons[4] ;
Contre eux nous préparons de mortelles sentences,
Et nous devons ouvrir nos doctes conférences
Par les proscriptions[5] de tous ces mots divers
Dont nous voulons purger et la prose et les vers.

PHILAMINTE

Mais le plus beau projet de notre académie,
Une entreprise noble et dont je suis ravie,
Un dessein plein de gloire, et qui sera vanté
Chez tous les beaux esprits de la postérité,
C'est le retranchement de ces syllabes sales
Qui dans les plus beaux mots produisent des scandales,
Ces jouets éternels des sots de tous les temps,

1. Stoïciens : philosophes professant le stoïcisme, créé par Zenon de Citium (335-264 av. J.-C.) et consistant à aimer la vertu, et à mépriser le malheur, ou la douleur.
2. Remuements : bouleversements, réformes.
3. Ou juste ou naturelle : fondée sur la raison ou dictée par la nature.
4. Que mutuellement nous nous abandonnons : auxquels chacune nous acceptons de renoncer.
5. Proscriptions : rejets.

Ces fades lieux communs de nos méchants[1] plaisants,
Ces sources d'un amas d'équivoques[2] infâmes
Dont on vient faire insulte à la pudeur des femmes.

TRISSOTIN

Voilà certainement d'admirables projets !

BÉLISE

Vous verrez nos statuts[3] quand ils seront tous faits.

TRISSOTIN

Ils ne sauraient manquer d'être tous beaux et sages.

ARMANDE

Nous serons par nos lois les juges des ouvrages.
Par nos lois, prose et vers, tout nous sera soumis :
Nul n'aura de l'esprit, hors nous et nos amis.
Nous chercherons partout à trouver à redire,
Et ne verrons que nous qui sache[4] bien écrire.

1. Méchants : mauvais.
2. Équivoque .jeu de mot douteux (pour les pédants, relatif au corps).
3. Statuts : ensemble de règlements.
4. Et nous ne verrons que nous qui sache... : nous ne verrons personne d'autre que nous qui sache...

Acte III scènes 1 et 2

« QU'IL A D'ESPRIT ! »

1. Le motif de la présence de Trissotin, scène 1, correspond-il à ce qu'on sait de lui ?
2. Quelle est l'attitude des trois savantes à son égard ?
3. En quoi l'amitié intellectuelle de Philaminte et de Trissotin imite-t-elle les rapports familiaux ? (Relevez le vocabulaire qui en témoigne.)
4. Étudiez les développements de la métaphore amorcée par Trissotin au vers 720.
5. Qu'est-ce que la paraphrase ? Quand les savantes en font-elles usage (se. 2) ? Pourquoi ? Le pouvoir des mots de Trissotin sur les savantes : trouvez à quels moments les savantes réagissent : a) aux jeux de mots ; b) aux adverbes superlatifs de type précieux ; c) aux métaphores ; d) aux tournures grammaticales archaïques ; e) aux allusions historiques ou érudites.
6. Entre quels personnages s'établit-il un concours de plaisir poétique ? Qu'en pensez-vous ?
7. Relevez les métaphores utilisées par les savantes au cours de la scène 2 : qu'en concluez-vous ?

UNE ASSEMBLÉE LITTÉRAIRE MILITANTE...

8. Quels sont les arguments développés par les savantes contre le statut de l'homme dans la scène 2 ? Sur le plan familial ? Sur le plan socioculturel ? Quel type d'homme les savantes supportent-elles, et en quoi Trissotin répond-il à leur attente ?
9. Montrez le caractère érudit de ces savantes : relevez les noms d'auteurs, de disciplines, le vocabulaire scientifique. Quel(s) but(s) se fixent-elles à propos de la langue ? Les poèmes de Trissotin y répondent-ils par leur contenu comme par leur forme ?

LA FAUSSE NOTE...

10. Comment Henriette manifeste-t-elle sa désapprobation à l'égard de cette assemblée ?
11. Qu'est-ce que Philaminte doit révéler à Henriette ? Montrez l'importance de cette révélation différée pour l'arrière-plan de la scène : quelle nuance vient s'ajouter au comique des mots et des caractères ?

SCÈNE 3. LÉPINE, TRISSOTIN, PHILAMINTE BELISE, ARMANDE, HENRIETTE, VADIUS.

LÉPINE, à Trissotin.

Monsieur, un homme est là qui veut parler à vous[1].
Il est vêtu de noir et parle d'un ton doux.

TRISSOTIN

C'est cet ami savant qui m'a fait tant d'instance[2]
De lui donner l'honneur de votre connaissance.

PHILAMINTE

Pour le faire venir vous avez tout crédit[3].
(À Armande et à Bélise.)
Faisons bien les honneurs au moins de notre esprit.
(À Henriette qui s'en va.)
Holà ! je vous ai dit en paroles bien claires
Que j'ai besoin de vous.

HENRIETTE

Mais pour quelles affaires ?

PHILAMINTE

Venez, on va dans peu vous les faire savoir.

TRISSOTIN

Voici l'homme qui meurt du désir de vous voir.
En vous le produisant[4], je ne crains point le blâme
D'avoir admis chez vous un profane[5], madame :
Il peut tenir son coin[6] parmi les beaux esprits.

1. Parler à vous : tournure correcte au xvn[e] siècle.
2. Fait instance : sollicite de manière urgente.
3. Crédit : autorisation, possibilité.
4. Produisant : présentant.
5. Profane : personne non initiée aux règles d'un groupe.
6. Tenir son coin : tenir sa place (expression tirée du jeu de paume, ancêtre du tennis).

PHILAMINTE

La main qui le présente en dit assez le prix.

TRISSOTIN

Il a des vieux auteurs la pleine intelligence[1]
Et sait du grec, madame, autant qu'homme de France[2].

PHILAMINTE

Du grec ! ô ciel ! du grec ! Il sait du grec, ma sœur !

BÉLISE

Ah ! ma nièce, du grec !

ARMANDE

Du grec ! quelle douceur !

PHILAMINTE

Quoi ! monsieur sait du grec ! Ah ! permettez, de grâce,
Que, pour l'amour du grec, monsieur, on vous embrasse.
(Il les baise toutes, jusques à Henriette, qui le refuse.)

HENRIETTE

Excusez-moi, monsieur, je n'entends pas le grec.

PHILAMINTE

J'ai pour les livres grecs un merveilleux respect.

VADIUS

Je crains d'être fâcheux[3] par l'ardeur qui m'engage
À vous rendre aujourd'hui, madame, mon hommage[4],
Et j'aurai pu troubler quelque docte[5] entretien.

PHILAMINTE

Monsieur, avec du grec on ne peut gâter rien.

1. Intelligence : connaissance, compréhension.
2. Autant qu'homme de France : autant qu'un Français puisse en savoir.
3. Fâcheux : importun, désagréable.
4. Hommage : témoignage de respect.
5. Docte : savant.

TRISSOTIN

Au reste, il fait merveille en vers ainsi qu'en prose
Et pourrait, s'il voulait, vous montrer quelque chose.

VADIUS

Le défaut des auteurs dans leurs productions,
C'est d'en tyranniser[1] les conversations.
D'être au palais, au cours, aux ruelles[2], aux tables,
De leurs vers fatigants lecteurs infatigables.
Pour moi, je ne vois rien de plus sot, à mon sens,
Qu'un auteur qui partout va gueuser[3] des encens[4] ;
Qui, des premiers venus saisissant les oreilles,
En fait le plus souvent les martyrs de ses veilles.
On ne m'a jamais vu ce fol entêtement,
Et d'un Grec là-dessus je suis le sentiment,
Qui par un dogme exprès[5] défend à tous les sages
L'indigne empressement de lire leurs ouvrages.
Voici de petits vers pour de jeunes amants,
Sur quoi je voudrais bien avoir vos sentiments.

TRISSOTIN

Vos vers ont des beautés que n'ont point tous les [autres.

VADIUS

Les Grâces et Vénus régnent dans tous les vôtres.

TRISSOTIN

Vous avez le tour libre et le beau choix des mots.

1. Tyranniser : imposer comme un tyran (souverain cruel).
2. Palais, cours, ruelles : Palais de Justice et ses galeries marchandes. Cours-la-Reine : lieu de promenade à la mode. Ruelle : espace entre lit et mur, car les élégantes recevaient couchées.
3. Gueuser : mendier comme un gueux.
4. Encens : compliment.
5. Dogme exprès : règle formelle, absolue.

TRISSOTIN (Alain Pralon). Avez-vous vu certain petit sonnet sur la fièvre qui tient la princesse Uranie ?
Marcel Bozonnet dans le rôle de Vadius. Mise en scène de Catherine Hiégel, Comédie-Française, 1987.

VADIUS

On voit partout chez vous Yithos et le pathos[1].

TRISSOTIN

Nous avons vu de vous des églogues[2] d'un style
Qui passe en doux attraits Théocrite et Virgile[3].

VADIUS

Vos odes[4] ont un air noble, galant et doux,
Qui laisse de bien loin votre Horace[5] après vous.

TRISSOTIN

Est-il rien d'amoureux comme vos chansonnettes ?

VADIUS

Peut-on rien voir d'égal aux sonnets que vous faites ?

TRISSOTIN

Rien qui soit plus charmant que vos petits rondeaux[6]

VADIUS

Rien de si plein d'esprit que tous vos madrigaux ?

TRISSOTIN

Aux ballades[7] surtout vous êtes admirable.

1. Ithos ; pathos : mots tirés de l'ensemble des règles du bien écrire ou parler (rhétorique). Ithos .désigne la partie de la rhétorique traitant de la morale ; pathos : désigne celle qui traite des passions (donc, le contraire).
2. Églogue : petit poème pastoral (c'est-à-dire racontant des amours de bergers).
3. Théocrite et Virgile : Théocrite, poète grec (315-250 av. J.-C), a écrit les «Idylles» et Virgile, poète latin (70-19 av. J.-C), les « Bucoliques ».
4. Ode : à l'origine poème destiné à être chanté ; à partir du xvi^{e} siècle, poème en strophes traitant d'un sujet solennel ou familier.
5. Horace : poète latin (64-8 av. J.-C.) qui écrivit des odes.
6. Rondeaux : petits poèmes, dont certains voient leur(s) premier(s) vers se répéter à la fin.
7. Ballade: petit poème (de ballare, signifiant danser, en italien).

VADIUS

Et dans les bouts-rimés[1] je vous trouve adorable.

TRISSOTIN

Si la France pouvait connaître votre prix...

VADIUS

Si le siècle rendait justice aux beaux esprits...

TRISSOTIN

En carrosse doré vous iriez par les rues.

VADIUS

On verrait le public vous dresser des statues.
(À Trissotin.)
Hom ! C'est une ballade, et je veux que tout net
Vous m'en...

TRISSOTIN

Avez-vous vu certain petit sonnet
Sur la fièvre qui tient la princesse Uranie ?

VADIUS

Oui. Hier il me fut lu dans une compagnie.

TRISSOTIN

Vous en savez l'auteur ?

VADIUS

Non ; mais je sais fort bien
Qu'à ne le point flatter[2] son sonnet ne vaut rien.

TRISSOTIN

Beaucoup de gens pourtant le trouvent admirable.

VADIUS

Cela n'empêche pas qu'il ne soit misérable ;
Et, si vous l'avez vu, vous serez de mon goût.

1. *Bout-rimé :* poème improvisé à partir de rimes données.
2. *À ne le point flatter :* si on peut lui dire la vérité.

TRISSOTIN

Je sais que là-dessus je n'en suis point du tout,
Et que d'un tel sonnet peu de gens sont capables.

VADIUS

Me préserve le ciel[1] d'en faire de semblables !

TRISSOTIN

Je soutiens qu'on ne peut en faire de meilleur ;
Et ma grande raison, c'est que j'en suis l'auteur.

VADIUS

Vous ?

TRISSOTIN

Moi.

VADIUS

Je ne sais donc comment se fit l'affaire.

TRISSOTIN

C'est qu'on fut malheureux de ne pouvoir vous plaire.

VADIUS

Il faut qu'en écoutant j'aie eu l'esprit distrait,
Ou bien que le lecteur m'ait gâté le sonnet.
Mais laissons ce discours, et voyons ma ballade.

TRISSOTIN

La ballade, à mon goût, est une chose fade.
Ce n'en est plus la mode, elle sent son vieux temps[2].

VADIUS

La ballade pourtant charme beaucoup de gens.

TRISSOTIN

Cela n'empêche pas qu'elle ne me déplaise.

1. *Me préserve le ciel :* que le ciel me préserve...
2. *Elle sent son vieux temps :* elle rappelle trop le passé.

VADIUS

Elle n'en reste pas pour cela plus mauvaise.

TRISSOTIN

Elle a pour les pédants de merveilleux appas.

VADIUS

Cependant nous voyons qu'elle ne vous plaît pas.

TRISSOTIN

Vous donnez sottement vos qualités aux autres.

VADIUS

Fort impertinemment vous me jetez les vôtres.

TRISSOTIN

Allez, petit grimaud[1], barbouilleur de papier.

VADIUS

Allez, rimeur de balle[2], opprobre du métier.

TRISSOTIN

Allez, fripier[3] d'écrits, impudent plagiaire[4].

VADIUS

Allez, cuistre[5]...

PHILAMINTE

Eh ! messieurs, que prétendez-vous faire ?

TRISSOTIN

Va, va restituer tous les honteux larcins[6]

1. *Grimaud :* mauvais écolier, d'où écrivain sans talent, ignorant.
2. *Balle :* paquet-marchandise du colporteur, donc sans valeur.
3. *Fripier :* vendeur de vieux habits.
4. *Plagiaire :* copieur, contrefacteur. (Ménage, représenté par Vadius, plagiait quelque peu les auteurs grecs-latins.)
5. *Cuistre :* valet de collège qui se prendrait pour un professeur, pédant.
6. *Larcin :* vol.

Que réclament sur toi[1] les Grecs et les Latins.

VADIUS

Va, va-t'en faire amende honorable[2] au Parnasse[3]
D'avoir fait à tes vers estropier Horace.

TRISSOTIN

Souviens-toi de ton livre et de son peu de bruit.

VADIUS

Et toi, de ton libraire à l'hôpital[4] réduit.

TRISSOTIN

Ma gloire est établie, en vain tu la déchires.

VADIUS

Oui, oui, je te renvoie à l'auteur des *Satires*[5].

TRISSOTIN

Je t'y renvoie aussi.

VADIUS

J'ai le contentement
Qu'on voit qu'il m'a traité plus honorablement.
Il me donne en passant une atteinte légère[6],
Parmi plusieurs auteurs qu'au Palais on révère[7] ;

1. *Réclament sur toi :* dont se plaignent à ton propos.
2. *Amende honorable :* aveu public.
3. *Parnasse :* montagne de Grèce (en Phocide) où étaient censés séjourner Apollon, dieu de la Poésie, et les Muses, esprits féminins inspirateurs des artistes.
4. *Hôpital :* ici, hospice pour les pauvres.
5. *Auteur des Satires :* les *Satires* ici mentionnées sont celles du poète Nicolas Boileau (1636-1711), ami de Molière.
6. *Atteinte légère:* Boileau attaque Vadius-Ménage, dans ses *Satires* (IX, vers 86).
7. *Révère :* admire.

Mais jamais dans ses vers il ne te laisse en paix,
Et l'on t'y voit partout être en butte à ses traits[1].

TRISSOTIN

C'est par là que j'y tiens un rang plus honorable.
Il te met dans la foule ainsi qu'un misérable ;
Il croit que c'est assez d'un coup pour t'accabler,
Et ne t'a jamais fait l'honneur de redoubler ;
Mais il m'attaque à part comme un noble adversaire
Sur qui tout son effort lui semble nécessaire ;
Et ses coups, contre moi redoublés en tous lieux,
Montrent qu'il ne se croit jamais victorieux.

VADIUS

Ma plume t'apprendra quel homme je puis être.

TRISSOTIN

Et la mienne saura te faire voir ton maître.

VADIUS

Je te défie en vers, prose, grec et latin.

TRISSOTIN

Hé bien ! nous nous verrons seul à seul chez Barbin[2]

1. *Traits :* plaisanteries, moqueries. Boileau ridiculise en effet l'abbé Cotin en de multiples passages *(Satires* III, 60 ; VIII, 239 ; IX, 45, 82, 130, 198, 276, 291, etc.).
2. *Barbin :* libraire connu de la galerie marchande du Palais de Justice, éditeur de Boileau et de Molière.

Acte III scène 3

QUERELLE DES DOCTES...

1. Qui est Vadius ? Qui est censé assurer son entrée en scène, comme dans la compagnie littéraire ? Que vient-il faire ?

2. Pourquoi sa présence peut-elle agréer aux savantes ?

3. Quelles sont les qualités du nouvel arrivant vantées par Trissotin comme droit d'entrée dans la compagnie ?

4. Quel est le rôle d'Henriette dans la scène ?

5. Dans quel dessein Trissotin adresse-t-il les vers 969 et 988-989 à Vadius ?

6. Vadius a-t-il l'occasion de réciter sa ballade au cours de la scène ? Ses principes lui permettent-ils de la réciter ? Qu'en pensez-vous ?

7. Que pouvez-vous dire du jugement de Vadius en matière poétique par la comparaison des vers 991-992 et 1003-1004 ? Sur quoi se fonde-t-il ?

8. Les vers 1003-1004 sont-ils de nature à satisfaire Trissotin ? Pourquoi ?

9. Trissotin a-t-il introduit Vadius de son plein gré dans la compagnie ? Qu'est-ce qui le détermine à envenimer le dialogue ?

10. Mettez en relief le caractère superficiel de l'échange de louanges, puis le caractère plus réaliste de la dispute entre Trissotin et Vadius :

	Trissotin	Vadius
Expressions laudatives		
Expressions dépréciatives		

11. La production des deux poètes est-elle originale ? Qu'en pensez-vous ?

12. Que révèle la citation précise des *Satires* de Boileau ?

13. Quelle est la nature du défi que se lancent les deux hommes ? De quoi est-ce une parodie ?

SCÈNE 4. TRISSOTIN, PHILAMINTE, ARMANDE, BÉLISE, HENRIETTE.

TRISSOTIN

À mon emportement ne donnez aucun blâme :
C'est votre jugement que je défends, madame,
Dans le sonnet qu'il a l'audace d'attaquer.

PHILAMINTE

À vous remettre bien je me veux appliquer.
Mais parlons d'autre affaire. Approchez, Henriette.
Depuis assez longtemps mon âme s'inquiète
De ce qu'aucun esprit[1] en vous ne se fait voir ;
Mais je trouve un moyen de vous en faire avoir.

HENRIETTE

C'est prendre un soin pour moi qui n'est pas nécessaire.
Les doctes entretiens ne sont point mon affaire.
J'aime à vivre aisément[2], et dans tout ce qu'on dit
Il faut se trop peiner pour avoir de l'esprit.
C'est une ambition que je n'ai point en tête.
Je me trouve fort bien, ma mère, d'être bête.
Et j'aime mieux n'avoir que de communs propos
Que de me tourmenter pour dire de beaux mots.

PHILAMINTE

Oui ; mais j'y[3] suis blessée, et ce n'est pas mon compte[4]
De souffrir dans mon sang une pareille honte.
La beauté du visage est un frêle ornement,
Une fleur passagère, un éclat d'un moment,

1. *Esprit :* curiosité, activité intellectuelle.
2. *Aisément :* sans contrainte.
3. *Y :* en cela.
4. *Ce n'est pas mon compte :* ce n'est pas à mon avantage.

Et qui s'est attaché qu'à la simple épiderme[1] ;
Mais celle de l'esprit est inhérente[2] et ferme.
J'ai donc cherché longtemps un biais de vous donner
La beauté que les ans ne peuvent moissonner,
De faire entrer chez vous le désir des sciences,
De vous insinuer les belles connaissances ;
Et la pensée enfin où[3] mes vœux ont souscrit,
C'est d'attacher à vous un homme plein d'esprit,
Et cet homme est monsieur, que je vous détermine[4]
À voir comme l'époux que mon choix vous destine.

HENRIETTE

Moi, ma mère ?

PHILAMINTE

Oui, vous. Faites la sotte un peu.

BÉLISE, *à Trissotin.*

Je vous entends. Vos yeux demandent mon aveu
Pour engager ailleurs un cœur que je possède.
Allez, je le veux bien. À ce nœud je vous cède[5] :
C'est un hymen qui fait votre établissement.

TRISSOTIN, *à Henriette.*

Je ne sais que vous dire en mon ravissement,
Madame, et cet hymen dont je vois qu'on m'honore
Me met...

HENRIETTE

Tout beau, monsieur ! il n'est pas fait encore ;
Ne vous pressez pas tant.

1. *Épiderme :* parfois féminin au xvn[e] siècle.
2. *Inhérente :* attachée fermement à la personne.
3. *Où :* à laquelle.
4. *Détermine :* oblige.
5. *À ce nœud je vous cède :* je vous libère pour ce mariage.

PHILAMINTE

Comme vous répondez !
Savez-vous bien que si... ? Suffit, vous m'entendez.
(À Trissotin.)
Elle se rendra sage. Allons, laissons-la faire.

SCÈNE 5. HENRIETTE, ARMANDE.

ARMANDE

On voit briller pour vous les soins de notre mère ;
Et son choix ne pouvait d'un plus illustre époux...

HENRIETTE

Si le choix est si beau, que ne le prenez-vous ?

ARMANDE

C'est à vous, non à moi, que sa main est donnée.

HENRIETTE

Je vous le cède tout[1], comme à ma sœur aînée.

ARMANDE

Si l'hymen, comme à vous, me paraissait charmant,
J'accepterais votre offre avec ravissement.

HENRIETTE

Si j'avais, comme vous, les pédants dans la tête[2],
Je pourrais le trouver un parti fort honnête[3].

ARMANDE

Cependant, bien qu'ici nos goûts soient différents,
Nous devons obéir, ma sœur, à nos parents ;
Une mère a sur nous une entière puissance,
Et vous croyez en vain par votre résistance...

1. *Je vous ... tout :* je vous le concède entièrement, sans hésitation.
2. *Les pédants dans la tête :* une passion pour les pédants.
3. *Honnête :* convenable.

SCÈNE 6. CHRYSALE, ARISTE, CLITANDRE, HENRIETTE, ARMANDE.

CHYRSALE, *à Henriette, en lui présentant Clitandre.*

Allons, ma fille, il faut approuver mon dessein.
Ôtez ce gant[1]. Touchez à monsieur dans la main[2],
Et le considérez[3] désormais dans votre âme
En homme dont je veux que vous soyez la femme.

ARMANDE

De ce côté, ma sœur, vos penchants sont fort grands.

HENRIETTE

Il nous faut obéir, ma sœur, à nos parents ;
Un père a sur nos vœux une entière puissance.

ARMANDE

Une mère a sa part à notre obéissance.

CHRYSALE

Qu'est-ce à dire ?

ARMANDE

Je dis que j'appréhende fort
Qu'ici ma mère et vous ne soyez pas d'accord,
Et c'est un autre époux...

CHRYSALE

Taisez-vous, péronnelle[4].
Allez philosopher tout le soûl[5] avec elle,

1. *Gant:* les femmes de la bonne société portent des gants quand elles reçoivent.
2. *Touchez ... main :* donnez-lui la main en signe d'accord.
3. *Et le considérez :* et considérez-le.
4. *Péronnelle :* femme sotte et bavarde.
5. *Tout le soûl :* à satiété, à plaisir.

Et de mes actions ne vous mêlez en rien.
Dites-lui ma pensée et l'avertissez[1] bien
Qu'elle ne vienne pas m'échauffer les oreilles.
Allons, vite.

ARISTE

Fort bien : vous faites des merveilles.

CLITANDRE

Quel transport ! quelle joie ! Ah ! que mon sort est [doux

CHRYSALE, *à Clitandre.*

Allons, prenez sa main et passez devant nous,
(À Ariste.)
Menez-la dans sa chambre. Ah ! les douces caresses[2] !
Tenez, mon cœur s'émeut à toutes ces tendresses ;
Cela regaillardit[3] tout à fait mes vieux jours,
Et je me ressouviens de mes jeunes amours.

1. *Et l'avertissez :* et avertissez-le.
2. *Caresse :* manifestations d'amour et de tendresse mutuelles.
3. *Regaillardit :* nous dirions aujourd'hui « ragaillardit ».

Acte III scènes 4, 5 et 6

MA FILLE, VOICI VOTRE FUTUR...

1. Il s'agit maintenant de parler affaire, et plus précisément mariage. Quels reproches Philaminte adresse-t-elle à Henriette (sc. 4) ? Quelle solution propose-t-elle ?

2. Montrez que la réaction de Philaminte à l'attitude d'Henriette (v. 1061 -1062) ressemble à la réaction de Bélise face à l'attitude de Chrysale (v. 618-620).

3. Pourquoi Henriette s'exprime-t-elle ouvertement à propos de l'intellectualité excessive des « savantes » ? Que devine-t-elle ?

4. Comment Bélise confirme-t-elle dans cette scène ce que l'on sait d'elle ? (Faites le rapprochement nécessaire avec l'acte I, sc. 4, et l'acte II, sc. 3).

5. Comment Trissotin prend-il la proposition de Philaminte ? Quelle est son attitude à l'égard d'Henriette ? (Faites un rapprochement avec les vers 733-734 qu'il lui adresse acte III, sc. 2).

JE N'EN FERAI RIEN, MA SŒUR...

6. Ni Henriette, ni Armande ne semblent désirer Trissotin comme mari... Pourtant l'une comme l'autre s'invitent à le prendre pour époux : relevez leurs arguments respectifs (sc. 5).

7. Dans quelle mesure les deux sœurs pourraient-elles s'imiter l'une l'autre ? Imaginez la gestuelle, ainsi que le jeu des tons.

8. Quelle est la morale développée par Armande (déjà vue à l'acte II, sc. 2) sur la légitimité du mariage ? Pourquoi ?

« TAISEZ-VOUS, PÉRONNELLE ! »

9. Quel « camp », par rapport au projet matrimonial Henriette-Clitandre, voyons-nous réuni scène 6 ? Comparez la façon dont la proposition est faite à Henriette par rapport à celle de la scène 4, v. 1071 -1074. Relevez le nombre de verbes de volonté. Faites la différence entre les verbes de pensée et les verbes d'action, puis entre les verbes marquant la tranquillité/la précipitation. Qu'en concluez-vous ?

10. Comment les vers 1118-1120 prononcés par Chrysale peuvent-ils être rapprochés de ceux qu'il proférait (II, sc. 2) ? Sont-ils de bon augure pour la suite des événements ?

11. À quoi attribuez-vous la violence de la répartie de Chrysale à Armande (v. 1109-1113) ?

Questions sur l'ensemble de l'acte III

1. Les trois premières scènes de l'acte III apportent-elles une réponse, quelle qu'elle soit, sur l'avenir d'Henriette ?

2. Quelle est la valeur de ces scènes ? Comment illustrent-elles le titre de la pièce ?

3. Quelles sont les prétentions socioculturelles de Philaminte et de sa fille ? Qu'est-ce que le féminisme ? La notion s'applique-t-elle à l'attitude de Philaminte et d'Armande ? Qu'est-ce qu'une utopie ? Le terme s'applique-t-il à la vision de la société par Philaminte et par Armande ?

4. Quelle est la fonction du bloc dramatique constitué par les sc. 4, 5, 6 par rapport à celui des sc. 1, 2, 3 ?

5. Dans quelle mesure l'affrontement Trissotin-Vadius peut-il être profitable, selon vous, à l'enjeu de la pièce ?

6. Les deux propositions faites à Henriette s'annulent-elles ou y en a-t-il une qui prévale sur l'autre ? Pourquoi ? Y a-t-il déjà eu un affrontement entre Chrysale et Philaminte concernant le mariage ? (Rappelez-vous la sc. 8 de l'acte II.)

7. Armande exprime-t-elle des arguments nouveaux à la sc. 5 ? En fait, qui représente-t-elle à la sc. 6 ? Quel affrontement attendu par le spectateur est-elle chargée de préfigurer ?

8. Le spectateur est-il entièrement rassuré par le fait que Chrysale ait le dernier mot de l'acte ?

Acte IV

SCÈNE PREMIÈRE. ARMANDE, PHILAMINTE.

ARMANDE

Oui, rien n'a retenu son esprit en balance[1].
Elle a fait vanité de son obéissance[2].
Son cœur, pour se livrer, à peine devant moi
S'est-il donné le temps d'en recevoir la loi,
Et semblait suivre moins les volontés d'un père
Qu'affecter de braver les ordres d'une mère.

PHILAMINTE

Je lui montrerai bien aux lois de qui des deux
Les droits de la raison soumettent tous ses vœux,
Et qui doit gouverner, ou sa mère ou son père,
Ou l'esprit ou le corps, la forme ou la matière[3].

ARMANDE

.On vous en[4] devait bien au moins un compliment,
Et ce petit monsieur en use étrangement
De vouloir malgré vous devenir votre gendre.

PHILAMINTE

Il n'en est pas encore où son cœur peut prétendre.
Je le trouvais bien fait, et j'aimais vos amours ;

1. *N'a retenu son esprit en balance :* ne l'a fait hésiter.
2. *Fait vanité de son obéissance :* tire orgueil (d'obéir à son père).
3. *Forme ... matière :* selon le philosophe Aristote, la forme organise et anime la matière.
4. *En :* en cette circonstance.

Mais, dans ses procédés, il m'a déplu toujours.
Il sait que, Dieu merci, je me mêle d'écrire,
Et jamais il ne m'a prié[1] de lui rien lire.

SCÈNE 2. CLITANDRE, *entrant doucement et évitant de se montrer ;* ARMANDE, PHILAMINTE.

ARMANDE

Je ne souffrirais point, si j'étais que de vous,
Que jamais d'Henriette il pût être l'époux.
On me ferait grand tort d'avoir quelque pensée[2]
Que là-dessus je parle en fille intéressée,
Et que le lâche tour que l'on voit qu'il me fait
Jette au fond de mon cœur quelque dépit secret.
Contre de pareils coups l'âme se fortifie
Du solide secours de la philosophie,
Et par elle on se peut mettre au-dessus de tout ;
Mais vous traiter ainsi, c'est vous pousser à bout.
Il est de votre honneur d'être à ses vœux contraire,
Et c'est un homme enfin qui ne doit point vous plaire.
Jamais je n'ai connu, discourant[3] entre nous,
Qu'il eût au fond du cœur de l'estime pour vous.

PHILAMINTE

Petit sot !

ARMANDE

Quelque bruit que votre gloire fasse,
Toujours à[4] vous louer il a paru de glace.

1. *Prié :* au lieu de priée (la règle d'accord du participe passé n'est pas encore fixée).
2. *D'avoir quelque pensée :* si l'on pouvait penser...
3. *Discourant entre nous :* quand nous discourions ensemble.
4. *À :* pour.

PHILAMINTE

Le brutal[1] !

ARMANDE

Et vingt fois, comme ouvrages nouveaux,
J'ai lu des vers de vous qu'il n'a point trouvés beaux.

PHILAMINTE

L'impertinent[2] !

ARMANDE

Souvent nous en[3] étions aux prises ;
Et vous ne croiriez point de combien de sottises...

CLITANDRE

Eh ! doucement, de grâce. Un peu de charité,
Madame, ou tout au moins un peu d'honnêteté[4].
Quel mal vous ai-je fait ? et quelle est mon offense
Pour armer contre moi toute votre éloquence ?
Pour vouloir me détruire[5] et prendre tant de soin
De me rendre odieux aux gens dont j'ai besoin ?
Parlez, dites, d'où vient ce courroux effroyable ?
Je veux bien que madame en soit juge équitable.

ARMANDE

Si j'avais le courroux dont on veut m'accuser,
Je trouverais assez de quoi l'autoriser[6].
Vous en seriez trop digne, et les premières flammes
S'établissent des droits si sacrés sur les âmes
Qu'il faut perdre fortune[7] et renoncer au jour

1. *Brutal :* grossier, impoli.
2. *Impertinent :* insolent.
3. *En :* à ce propos, à cause de cela.
4. *Honnêteté :* noblesse d'âme, de sentiment.
5. *Détruire :* ruiner la réputation de quelqu'un.
6. *Autoriser :* justifier.
7. *Perdre fortune :* perdre son rang, sacrifier sa situation.

Plutôt que de brûler des feux d'un autre amour.
Au changement de vœux[1] nulle horreur ne s'égale,
Et tout cœur infidèle est un monstre en morale.

CLITANDRE

Appelez-vous, madame, une infidélité
Ce que m'a de votre âme ordonné la fierté[2] ?
Je ne fais qu'obéir aux lois qu'elle m'impose,
Et, si je vous offense, elle seule en est cause.
Vos charmes ont d'abord possédé tout mon cœur.
Il a brûlé deux ans d'une constante ardeur ;
Il n'est soins empressés, devoirs, respects, services,
Dont il ne vous ait fait d'amoureux sacrifices.
Tous mes feux, tous mes soins, ne peuvent[3] rien sur [vous ;
Je vous trouve contraire à mes vœux les plus doux :
Ce que vous refusez, je l'offre au choix d'une autre[4].
Voyez : est-ce, madame, ou ma faute ou la vôtre ?
Mon cœur court-il au change ou si vous l'y poussez[5] ?
Est-ce moi qui vous quitte, ou vous qui me chassez ?

ARMANDE

Appelez-vous, monsieur, être à vos vœux contraire
Que de leur arracher ce qu'ils ont de vulgaire
Et vouloir les réduire à cette pureté
Où du parfait amour consiste la beauté ?
Vous ne sauriez pour moi tenir votre pensée
Du commerce des sens[6] nette et débarrassée ?

1. *Changement de vœux :* passage d'un cœur à un autre.
2. *Fierté :* cruauté.
3. *Peuvent :* présent de narration à valeur de passé.
4. *Je l'offre... autre :* je le soumets à la décision d'une autre.
5. *Mon cœur... poussez :* mon cœur est-il inconstant ou est-ce vous qui le poussez à l'être ?
6. *Du commerce des sens :* des relations charnelles.

Et vous ne goûtez point dans ses plus doux appas
Cette union des cœurs où les corps n'entrent pas ?
Vous ne pouvez aimer que d'une amour grossière[1] ;
Qu'avec tout l'attirail des nœuds[2], de la matière ;
Et, pour nourrir les feux que chez vous on produit,
Il faut un mariage, et tout ce.qui s'ensuit.
Ah ! quel étrange amour ! et que les belles âmes
Sont bien loin de brûler de-ces terrestres flammes !
Les sens n'ont point de part à toutes leurs ardeurs[3],
Et ce beau feu ne veut marier que les cœurs ;
Comme une chose indigne il laisse là le reste.
C'est un feu pur et net comme le feu céleste ;
On ne pousse avec lui que d'honnêtes soupirs,
Et l'on ne penche point vers les sales désirs.
Rien d'impur ne se mêle au but qu'on se propose.
On aime pour aimer, et non pour autre chose:
Ce n'est qu'à l'esprit seul que vont tous les transports,
Et l'on ne s'aperçoit jamais qu'on ait un corps.

CLITANDRE

Pour moi, par un malheur, je m'aperçois, madame,
Que j'ai, ne vous déplaise, un corps tout comme une [âme ;
Je sens qu'il y tient trop[4] pour le laisser à part ;
De ces détachements je ne connais point l'art ;
Le ciel m'a dénié[5] cette philosophie,
Et mon âme et mon corps marchent de compagnie.

1. *Amour grossière :* amour sans élégance, peu civilisée ; amour est d'un genre indécis au xvii^e s.
2. *Nœuds :* attachements, liens.
3. *Ardeurs :* désirs.
4. *Je sens qu'il y tient trop :* je sens qu'il (le corps) est trop lié avec elle (l'âme).
5. *Dénié :* refusé.

Il n'est rien de plus beau, comme vous avez dit,
Que ces vœux épurés qui ne vont qu'à l'esprit,
Ces unions de cœurs, et ces tendres pensées
Du commerce des sens si bien débarrassées ;
Mais ces amours pour moi sont trop subtilisés[1] :
Je suis un peu grossier, comme vous m'accusez ;
J'aime avec tout moi-même[2], et l'amour qu'on me donne
En veut, je le confesse, à toute la personne.
Ce n'est pas là matière à de grands châtiments ;
Et, sans faire de tort à vos beaux sentiments,
Je vois que dans le monde on suit fort ma méthode,
Et que le mariage est assez à la mode,
Passe pour un lien assez honnête et doux,
Pour avoir désiré[3] de me voir votre époux,
Sans que la liberté d'une telle pensée
Ait dû vous donner lieu d'en paraître offensée.

ARMANDE

Hé bien, monsieur, hé bien, puisque, sans m'écouter,
Vos sentiments brutaux[4] veulent se contenter ;
Puisque, pour vous réduire à des ardeurs fidèles,
Il faut des nœuds de chair, des chaînes corporelles,
Si ma mère le veut, je résous mon esprit[5]
À consentir pour vous à ce dont il s'agit.

CLITANDRE

Il n'est plus temps, madame : une autre a pris la place ;
Et par un tel retour[6] j'aurais mauvaise grâce

1. *Subtilisés :* raffinés, presque immatériels.
2. *Avec tout moi-même :* corps et âme.
3. *Pour avoir désiré :* pour que j'aie désiré.
4. *Brutal :* grossier, impoli.
5. *Je résous mon esprit :* j'impose à mon esprit.
6. *Retour :* revirement.

De maltraiter l'asile et blesser les bontés
Où je me suis sauvé de toutes vos fiertés[1].

PHILAMINTE

Mais enfin comptez-vous, monsieur, sur mon suffrage,
Quand vous vous promettez cet autre mariage ?
Et, dans vos visions[2], savez-vous, s'il vous plaît,
Que j'ai pour Henriette un autre époux tout prêt ?

CLITANDRE

Eh ! madame, voyez votre choix, je vous prie ;
Exposez-moi, de grâce, à moins d'ignominie[3]
Et ne me rangez pas à l'indigne destin
De me voir le rival de monsieur Trissotin.
L'amour des beaux esprits, qui chez vous[4] m'est contraire,
Ne pouvait m'opposer un moins noble adversaire.
Il en est, et plusieurs, que, pour le bel esprit,
Le mauvais goût du siècle a su mettre en crédit[5] ;
Mais monsieur Trissotin n'a pu duper personne
Et chacun rend justice aux écrits qu'il nous donne.
Hors céans[6], on le prise[7] en tous lieux ce qu'il vaut ;
Et ce qui m'a vingt fois fait tomber de mon haut[8],
C'est de vous voir au ciel élever des sornettes
Que vous désavoueriez si vous les aviez faites.

PHILAMINTE

Si vous jugez de lui tout autrement que nous,
C'est que nous le' voyons par d'autres yeux que vous.

1. *Fiertés :* cruautés.
2. *Visions :* idées extravagantes et chimériques.
3. *Ignominie :* déshonneur.
4. *Chez vous :* en vous.
5. *En crédit :* à l'honneur, en bonne réputation.
6. *Hors céans :* ailleurs qu'en cette maison.
7. *Prise :* estime.
8. *Fait tomber de mon haut :* stupéfait, abasourdi.

Acte IV scène 1 et 2

FILLE MODÈLE ET RAPPORTEUSE...

1. Armande rapporte « fidèlement » à sa mère l'attitude de sa sœur. Sur quels registres joue-t-elle auprès de Philaminte ?

2. Armande en profite également pour perdre Clitandre dans l'esprit de Philaminte. Comment et pourquoi ? De quelle nature vous paraît l'opinion de Philaminte à propos de Clitandre ?

UN ABSENT QUI ESSAIE DE NE PAS AVOIR TORT...

3. Quel personnage intervient dans la scène 2 ? Qu'apporte cette intervention par rapport à la scène 1 ?

4. Comment Armande se disculpe-t-elle de sentiments méprisables aux yeux de sa mère ? Quel argument propre à convaincre Philaminte emploie-t-elle ? De quelle manière nuit-elle à Clitandre tout en faisant l'éloge discret de Trissotin ? Expliquez le revirement d'Armande aux v. 1236-1240. Que révèle-t-il ?

5. Montrez que l'emploi du mot « courroux » par Clitandre pour désigner la tentative de dénigrement de sa personne, empêche Armande de rester dans les faux-semblants.

6. Les reproches d'insensibilité adressés à Armande par Clitandre sont-ils bien différents de ceux qu'il lui adressait, v. 135-154 (I, 2) ? Qu'est-ce que la présence de Philaminte apporte ici ?

7. Qu'est-ce que l'amour « platonique » ? (Cherchez la définition du mot.) Le terme peut-il s'appliquer à la tirade d'Armande ? En quoi celle-ci flatte-t-elle les goûts de Philaminte ?

8. Dans la tirade d'Armande, relevez les expressions de sens matériel, de sens spirituel ou abstrait, du pur et de l'abject. Quels sont les termes équivalents à ceux du tableau suggéré p. 32, question 7 ?

9. Comment se présente la défense de Clitandre (v. 1213-1234) ? Rapprochez ses arguments de ceux évoqués par Chrysale (II, 7, v. 531 et 542-543). À qui cette tirade s'adresse-t-elle réellement ?

10. Quel est l'effet psychologique de l'attaque de Clitandre contre Trissotin ? Quelle est sa justification théâtrale ?

SCÈNE 3. TRISSOTIN, ARMANDE, PHILAMINTE, CLITANDRE.

TRISSOTIN

Je viens vous annoncer une grande nouvelle.
Nous l'avons, en dormant, madame, échappé belle :
Un monde[1] près de nous a passé tout du long,
Est chu tout au travers de notre tourbillon ;
Et, s'il eût en chemin rencontré notre terre,
Elle eût été brisée en morceaux comme verre.

PHILAMINTE

Remettons ce discours pour une autre saison,
Monsieur n'y trouverait ni rime ni raison[2] ;
Il fait profession de[3] chérir l'ignorance,
Et de haïr surtout l'esprit et la science.

CLITANDRE

Cette vérité veut quelque adoucissement.
Je m'explique, madame ; et je hais seulement
La science et l'esprit qui gâtent les personnes.
Ce sont choses de soi[4] qui sont belles et bonnes ;
Mais j'aimerais mieux être au rang des ignorants
Que de me voir savant comme certaines gens.

TRISSOTIN

Pour moi, je ne tiens pas, quelque effet qu'on suppose,
Que[5] la science soit pour gâter quelque chose.

1. *Un monde :* un astre. (Cotin avait écrit des « Galanteries » sur la comète apparue en décembre 1664 et janvier 1665.)
2. *Ni rime, ni raison :* aucune logique, que de l'absurdité.
3. *Il fait profession de :* il se vante de.
4. *De soi :* par elles-mêmes.
5. *Je ne tiens pas... que :* je ne suis pas d'avis que.

CLITANDRE

Et c'est mon sentiment qu'en faits comme en propos
La science est sujette à faire de grands sots.

TRISSOTIN

Le paradoxe est fort.

CLITANDRE

Sans être fort habile,
La preuve m'en serait, je pense, assez facile.
Si les raisons manquaient, je suis sûr qu'en tout cas
Les exemples fameux[1] ne me manqueraient pas.

TRISSOTIN

Vous en pourriez citer qui ne concluraient guère.

CLITANDRE

Je n'irais pas bien loin pour trouver mon affaire.

TRISSOTIN

Pour moi, je ne vois pas ces exemples fameux.

CLITANDRE

Moi, je les vois si bien qu'ils me crèvent les yeux.

TRISSOTIN

J'ai cru jusques ici que c'était l'ignorance
Qui faisait les grands sots, et non pas la science.

CLITANDRE

Vous avez cru fort mal, et je vous suis garant
Qu'un sot savant est sot plus qu'un sot ignorant.

TRISSOTIN

Le sentiment commun[2] est contre vos maximes[3],
Puisque ignorant et sot sont termes synonymes.

1. *Fameux :* connus, réputés.
2. *Sentiment commun :* le bon sens.
3. *Maximes :* principes.

CLITANDRE

Si vous le voulez prendre aux[1] usages du mot,
L'alliance est plus grande entre pédant et sot.

TRISSOTIN

La sottise dans l'un se fait voir toute pure.

CLITANDRE

Et l'étude dans l'autre ajoute à la nature.

TRISSOTIN

Le savoir garde en soi son mérite éminent.

CLITANDRE

Le savoir dans un fat[2] devient impertinent[3].

TRISSOTIN

Il faut que l'ignorance ait pour vous de grands charmes,
Puisque pour elle ainsi vous prenez tant les armes.

CLITANDRE

Si pour moi l'ignorance a des charmes bien grands,
C'est depuis qu'à mes yeux s'offrent certains savants.

TRISSOTIN

Ces certains savants-là peuvent, à les connaître[4],
Valoir certaines gens que nous voyons paraître[5].

CLITANDRE

Oui, si l'on s'en rapporte à ces certains savants ;
Mais on n'en convient pas chez ces certaines gens.

1. *Si vous le voulez prendre aux... :* si vous voulez argumenter sur..
2. *Fat :* sot qui fait l'important.
3. *Impertinent :* déplacé, inconvenant, incongru.
4. *À les connaître :* quand on les connaît.
5. *Paraître :* se montrer, se faire remarquer.

PHILAMINTE, *à Clitandre.*

Il me semble, monsieur...

CLITANDRE

Eh ! madame, de grâce,
Monsieur est assez fort sans qu'à son aide on passe :
Je n'ai déjà que trop d'un si rude assaillant ;
Et si je me défends, ce n'est qu'en reculant.

ARMANDE

Mais l'offensante aigreur de chaque repartie
Dont vous...

CLITANDRE

Autre second[1], je quitte la partie.

PHILAMINTE

On souffre aux entretiens[2] ces sortes de combats,
Pourvu qu'à la personne on ne s'attaque pas.

CLITANDRE

Eh ! mon Dieu, tout cela n'a rien dont il s'offense ;
Il entend raillerie[3] autant qu'homme de France,
Et de bien d'autres traits[4] il s'est senti piquer
Sans que jamais sa gloire[5] ait fait que s'en moquer.

TRISSOTIN

Je ne m'étonne pas, au combat que j'essuie,
De voir prendre à monsieur la thèse qu'il appuie.
Il est fort enfoncé dans la cour[6], c'est tout dit :
La cour, comme l'on sait, ne tient pas pour[7] l'esprit,

1. *Second :* assistant d'un combattant dans un duel.
2. *Aux entretiens :* dans les entretiens.
3. *Entend raillerie :* comprend la plaisanterie.
4. *Traits :* critiques.
5. *Gloire :* réputation.
6. *// est fort enfoncé dans la cour :* c'est un habitué de la cour.
7. *Ne tient pas pour :* n'accorde guère d'importance à.

Elle a quelque intérêt d'appuyer l'ignorance,
Et c'est en courtisan qu'il en prend la défense.

CLITANDRE

Vous en voulez beaucoup à cette pauvre cour,
Et son malheur est grand de voir que chaque jour
Vous autres, beaux esprits, vous déclamiez contre elle,
Que de tous vos chagrins[1] vous lui fassiez querelle,
Et, sur son méchant goût lui faisant son procès,
N'accusiez que lui seul de vos méchants succès.
Permettez-moi, monsieur Trissotin, de vous dire,
Avec tout le respect que votre nom m'inspire,
Que vous feriez fort bien, vos confrères et vous,
De parler de la cour d'un ton un peu plus doux ;
Qu'à le bien prendre, au fond, elle n'est pas si bête
Que vous autres, messieurs, vous vous mettez en tête ;
Qu'elle a du sens commun[2] pour se connaître à tout[3],
Que chez elle on se peut former quelque bon goût,
Et que l'esprit du monde y vaut, sans flatterie,
Tout le savoir obscur de la pédanterie.

TRISSOTIN

De son bon goût, monsieur, nous voyons des effets.

CLITANDRE

Où voyez-vous, monsieur, qu'elle l'ait si mauvais ?

TRISSOTIN

Ce que je vois, monsieur, c'est que pour la science
Rasius et Baldus[4] font honneur à la France,

1. *Chagrins :* accès de mauvaise humeur.
2. *Sens commun :* bon sens.
3. Se *connaître à tout :* avoir des connaissances sur tous les sujets.
4. *Rasius et Baldus :* savants imaginaires qui, suivant la mode du temps, auraient latinisé leur nom.

Et que tout leur mérite, exposé fort au jour,
N'attire point les yeux et les dons de la cour[1].

CLITANDRE

Je vois votre chagrin, et que par modestie
Vous ne vous mettez point, monsieur, de la partie ;
Et, pour ne vous point mettre aussi dans le propos,
Que font-ils pour l'État, vos habiles héros ?
Qu'est-ce que leurs écrits lui rendent de service[2],
Pour accuser la cour d'une horrible injustice
Et se plaindre en tous lieux que sur leurs doctes noms
Elle manque à verser la faveur de ses dons ?
Leur savoir à la France est beaucoup nécessaire !
Et des livres qu'ils font la cour a bien affaire !
Il semble à trois gredins[3], dans leur petit cerveau,
Que, pour être imprimés[4] et reliés en veau,
Les voilà dans l'État d'importantes personnes ;
Qu'avec leur plume ils font les destins des couronnes ;
Qu'au moindre petit bruit de leurs productions
Ils doivent voir chez eux voler les pensions ;
Que sur eux l'univers a la vue attachée ;
Que partout de leur nom la gloire est épanchée,
Et qu'en science ils sont des prodiges fameux[5],
Pour savoir ce qu'ont dit les autres avant eux,
Pour avoir eu trente ans des yeux et des oreilles,
Pour avoir employé neuf ou dix mille veilles
À se bien barbouiller de grec et de latin,

1. *Dons :* allusion aux pensions que Colbert, sur l'ordre de Louis XIV, allouait aux savants, écrivains, artistes.
2. *De service :* comme service.
3. *Gredins :* gueux, misérables.
4. *Pour être imprimés :* parce qu'ils sont imprimés.
5. *Prodiges fameux :* génies réputés.

Et se charger l'esprit d'un ténébreux butin[1]
De tous les vieux fatras qui traînent dans les livres
Gens qui de leur savoir paraissent toujours ivres ;
Riches, pour tout mérite, en babil[2] importun,
Inhabiles à tout, vides de sens commun,
Et pleins d'un ridicule et d'une impertinence[3]
A décrier[4] partout l'esprit et la science.

PHILAMINTE

Votre chaleur est grande, et cet emportement
De la nature en vous marque le mouvement ;
C'est le nom de rival qui dans votre âme excite...

1. *Ténébreux butin :* savoir emprunté, obscur, compliqué.
2. *Babil :* bavardage.
3. *Impertinence :* sottise, inconvenance.
4. *À décrier :* de nature à déshonorer, déconsidérer.

Acte IV scène 3

RIVAUX EN AMOUR, RIVAUX EN ESPRIT ?

1. Justement, Trissotin arrive, la bouche en cœur, en représentation de bel esprit. Qu'est-il censé révéler à Philaminte ? Quelle science fait-il intervenir ? (Faites les rapprochements avec les vers 565-566, 591 -592 et 889-890.) Montrez comment Trissotin sait se faire valoir par la mise en scène de son propos.

2. Quel accueil Philaminte fait-elle à l'information fournie par Trissotin ? Pourquoi ?

3. En pratique, Philaminte provoque l'affrontement verbal des deux prétendants d'Henriette. Distinguez, en les situant précisément, les différentes étapes de la confrontation. Montrez que la joute de. Clitandre et de Trissotin est d'abord une joute verbale (jeux de mots, ironie, allusions, doubles sens, etc.). Que signifie le fait que Trissotin abandonne la subtilité au profit de l'attaque directe ? Justifiez votre réponse.

4. Pourquoi les « savantes », et notamment Philaminte (v. 1319-1320), veulent-elles limiter la querelle à un débat purement littéraire ou de salon ?

5. Rapprochez les arguments contenus dans les réponses de Clitandre (v. 1331-1346, 1353-1382) à propos de la vanité de Trissotin, de ceux qu'il avançait acte I sc. 4 (vers 245-260 et 262-268). Étudiez le passage du particulier au général. Pourquoi le particulier est-il abandonné ?

6. Quel genre de culture et de comportement social Molière oppose-t-il en Trissotin et Clitandre ? Quel écrivain pouvez-vous voir derrière le type du pédant, et qui Clitandre pourrait-il représenter ? (Voir Première approche.)

SCÈNE 4. JULIEN, TRISSOTIN, PHILAMINTE, CLITANDRE, ARMANDE.

JULIEN

Le savant qui tantôt vous a rendu visite,
Et de qui j'ai l'honneur de me voir le valet,
Madame, vous exhorte à lire ce billet.

PHILAMINTE

Quelque important que soit ce qu'on veut que je lise,
Apprenez, mon ami, que c'est une sottise
De se venir jeter au travers d'un discours,
Et qu'aux gens d'un logis il faut avoir recours,
Afin de s'introduire en valet qui sait vivre.

JULIEN

Je noterai cela, madame, dans mon livre.

PHILAMINTE *lit.*

« Trissotin s'est vanté, madame, qu'il épouserait votre fille. Je vous donne avis que sa philosophie n'en veut qu'à vos richesses, et que vous ferez bien de ne point conclure ce mariage que vous n'ayez vu le poème que je compose contre lui. En attendant cette peinture, où je prétends vous le dépeindre de toutes ses couleurs, je vous envoie Horace, Virgile, Térence et Catulle[1], où vous verrez notés en marge tous les endroits qu'il a pillés. »

PHILAMINTE *poursuit.*

Voilà, sur cet hymen que je me suis promis,
Un mérite attaqué de beaucoup d'ennemis ;
Et ce déchaînement aujourd'hui me convie
À faire une action qui confonde l'envie[2]

1. Térence (190-159 av. J.-C), Catulle (87-54 av. J.-C.) : poètes latins.
2. *Confond l'envie :* humilie les envieux.

Qui lui fasse sentir que l'effort qu'elle fait
De ce qu'elle veut rompre aura pressé l'effet[1].
(À Julien.)
Reportez tout cela sur l'heure à votre maître,
Et lui dites[2] qu'afin de lui faire connaître
Quel grand état je fais[3] de ses nobles avis,
Et comme je les crois dignes d'être suivis,
(Montrant Trissotin.)
Dès ce soir à monsieur je marierai ma fille.
(À Clitandre.)
Vous, monsieur, comme ami de toute la famille,
À signer leur contrat vous pourrez assister,
Et je vous y veux bien de ma part inviter.
Armande, prenez soin d'envoyer au notaire[4]
Et d'aller avertir votre sœur de l'affaire.

ARMANDE

Pour avertir ma sœur, il n'en est pas besoin,
Et monsieur que voilà saura prendre le soin
De courir lui porter bientôt cette nouvelle
Et disposer son cœur à vous être rebelle.

PHILAMINTE

Nous verrons qui sur elle aura plus de pouvoir,
Et si je la saurai réduire à son devoir.
(Elle s'en va.)

ARMANDE

J'ai grand regret, monsieur, de voir qu'à vos visées[5]
Les choses ne soient pas tout à fait disposées.

1. *L'effet :* l'accomplissement, la réalisation.
2. *Lui dites :* dites-lui.
3. *Quel grand état je fais... :* quel grand cas je fais...
4. *Envoyer au notaire :* envoyer quelqu'un chercher le notaire.
5. *Visées :* projets.

CLITANDRE

Je m'en vais travailler, madame, avec ardeur,
A ne vous point laisser ce grand regret au cœur.

ARMANDE

J'ai peur que votre effort n'ait pas trop bonne issue.

CLITANDRE

Peut-être verrez-vous votre crainte déçue.

ARMANDE

Je le souhaite ainsi.

CLITANDRE

J'en suis persuadé
Et que de votre appui je serai secondé[1].

ARMANDE

Oui, je vais vous servir de toute ma puissance.

CLITANDRE

Et ce service est sûr de ma reconnaissance.

SCÈNE 5. CHRYSALE, ARISTE, HENRIETTE, CLITANDRE.

CLITANDRE

Sans votre appui, monsieur, je serai malheureux :
Madame votre femme a rejeté mes vœux,
Et son cœur prévenu veut Trissotin pour gendre.

CHRYSALE

Mais quelle fantaisie a-t-elle donc pu prendre ?
Pourquoi diantre vouloir ce monsieur Trissotin ?

1. *Secondé :* aidé.

ARISTE

C'est par l'honneur qu'il a de rimer à[1] latin
Qu'il a sur son rival emporté l'avantage.

CLITANDRE

Elle veut dès ce soir faire ce mariage.

CHRYSALE

Dès ce soir ?

CLITANDRE

Dès ce soir.

CHRYSALE

Et dès ce soir je veux,
Pour la contrecarrer, vous marier tous deux.

CLITANDRE

Pour dresser le contrat, elle envoie au notaire.

CHRYSALE

Et je vais le quérir pour celui qu'il doit faire.

CLITANDRE, *montrant Henriette.*

Et madame doit être instruite par sa sœur
De l'hymen où l'on veut qu'elle apprête son cœur.

CHRYSALE

Et-moi je lui commande, avec pleine puissance,
De préparer sa main à cette autre alliance.
Ah ! je leur ferai voir si, pour donner la loi,
Il est dans ma maison d'autre maître que moi.
(À Henriette.)
Nous allons revenir, songez à nous attendre.
Allons, suivez mes pas, mon frère, et vous, mon gendre.

HENRIETTE, *à Ariste.*

Hélas ! dans cette humeur conservez-le toujours.

1. *A :* en.

ARISTE

J'emploierai toute chose à servir vos amours.

CLITANDRE

Quelque secours puissant qu'on promette à ma flamme,
Mon plus solide espoir, c'est votre cœur, madame.

HENRIETTE

Pour mon cœur, vous pouvez vous assurer[1] de lui.

CLITANDRE

Je ne puis qu'être heureux quand j'aurai[2] son appui.

HENRIETTE

Vous voyez à quels nœuds on prétend le contraindre.

CLITANDRE

Tant qu'il sera pour moi, je ne vois rien à craindre.

HENRIETTE

Je vais tout essayer pour nos vœux les plus doux ;
Et, si tous mes efforts ne me donnent à vous,
Il est une retraite où notre âme se donne[3],
Qui m'empêchera d'être à toute autre personne.

CLITANDRE

Veuille le juste ciel me garder en ce jour
De recevoir de vous cette preuve d'amour.

1. *Vous assurer :* être sûr.
2. *Quand j'aurai :* tant que j'aurai, aussi longtemps que j'aurai.
3. *Une retraite où notre âme se donne :* le couvent.

Acte IV scènes 4 et 5

L'AIR DE LA CALOMNIE...

1. Quel est le nouvel intervenant dans la scène 4> Quelle nouvelle ressource scénique Molière met-il en jeu ?
2. Dans quelle mesure le billet lu par Philaminte poursuit-il la querelle des doctes de l'acte III ? Se situe-t-il à un plan uniquement littéraire ?
3. Qu'est-ce que Vadius propose à Philaminte ? Quel goût flatte-t-il chez elle ? Pourquoi, selon vous ? Quel est l'effet des manœuvres de Vadius ?

D'UN CAMP A L'AUTRE...

4. Montrez que les décisions de Chrysale sont symétriques aux informations fournies par Clitandre. Qu'est-ce que cela prouve de la part de Chrysale ?
5. Face aux doubles dispositions de mariage, commentez les réactions des personnages présents : Chrysale, Clitandre (1449-1450, 1454), Henriette (1455-1458) et Ariste (1448).
6. Commentez le dialogue amoureux d'Henriette et de Clitandre : quel effet produit-il ?

Questions sur l'ensemble de l'acte IV

1. L'acte III laissait présager une confrontation d'importance. L'affrontement en question résout-il le problème du double mariage ? Quel problème évoque-t-il plutôt ? Comment approfondit-il le débat littéraire de l'acte III ? Est-il aussi comique que celui-ci ?
2. En fait, la situation s'est dégradée et s'accélère. Montrez-en les diverses étapes. Quelles sont les causes de cette dégradation et de cette accélération ?
3. En quoi l'intervention d'Armande (sc. 1) et de Clitandre (sc. 5) sont-elles importantes au plan de l'action ?
4. La résolution prise par Chrysale (sc. 5), nous rassure-t-elle ?
5. Résumez le rapport des forces en présence à la fin de l'acte.

Acte V

SCÈNE PREMIÈRE. HENRIETTE, TRISSOTIN.

HENRIETTE

C'est sur le mariage où[1] ma mère s'apprête
Que j'ai voulu, monsieur, vous parler tête à tête,
Et j'ai cru, dans le trouble où je vois la maison,
Que je pourrais vous faire écouter la raison.
Je sais qu'avec mes vœux vous me jugez capable
De vous porter en dot un bien considérable ;
Mais l'argent, dont on voit tant de gens faire cas,
Pour un vrai philosophe a d'indignes appas
Et le mépris du bien et des grandeurs frivoles
Ne doit point *éclater*[2] dans vos seules paroles.

TRISSOTIN

Aussi n'est-ce point là ce qui me charme en vous ;
Et vos brillants attraits, vos yeux perçants et doux,
Votre grâce et votre air sont les biens, les richesses,
Qui vous ont attiré mes vœux et mes tendresses ;
C'est de ces seuls trésors que je suis amoureux.

HENRIETTE

Je suis fort redevable à vos feux généreux[3].
Cet obligeant[4] amour a de quoi me confondre,
Et j'ai regret, monsieur, de n'y pouvoir répondre.

1. *Où :* auquel.
2. *Éclater :* se faire remarquer, se manifester.
3. *Généreux :* noble.
4. *Obligeant :* courtois.

Claire Bretécher, les Frustrés IV, copyright Bretécher, 1979.

Annexes

Les sources
des Femmes savantes, p. 192

La querelle Molière-Cotin, p. 194

L'image féminine
après Molière, p. 199

Les Femmes savantes
et la critique, p. 208

Avant ou après la lecture, p. 215

Bibliographie, discographie, p. 217

Les sources des *Femmes savantes*

Dès 1659, Molière avait pris pour cibles deux provinciales victimes de leur snobisme, avec *les Précieuses ridicules,* son premier grand succès. Il a pu, pour certains personnages et certaines scènes des *Femmes savantes,* s'inspirer notamment de Desmarets de Saint-Sorlin *(les Visionnaires),* de Saint-Évremond *(la Comédie des Académistes)* ou de Chappuzeau *(l'Académie des femmes).*

• Alcidon a trois filles : l'une, Sestiane, a la passion du théâtre et transpose tout événement en scène littéraire (préfiguration d'Armande) ; une autre, Hespérie, se croit aimée de tous *(cf.* Bélise, Il, 3). À l'acte I, scène 6, Hespérie explique à Filidan qu'elle est d'une beauté à couper le souffle, et qu'elle ravit les amants de ses pauvres sœurs !

En sortant du logis, je ne puis faire un pas
Que mes yeux aussitôt ne causent un trépas [...]
On compterait plutôt les feuilles des forêts [...]
Que le nombre d'amants que j'ai mis au tombeau [...]
Mon père [...] craint tous ces amours.
Dans la maison sans cesse sur moi on a les yeux,
Lui plein d'étonnement, mes sœurs pleines d'envie,
Les autres pleins d'amour ; belle, mais triste vie !

***les Visionnaires,* 1637.**

• Godeau, évêque de Grasse, a écrit une pièce de poésie intitulée « le Bénédicité », et son ami Colletet l'en flatte, jusqu'au moment où il fait porter la conversation sur un sien ouvrage dont il aimerait que les beautés fussent vantées *(cf.* la scène Trissotin/Vadius, III, 3).

GODEAU
Avez-vous vu mes vers ?

COLLETET
Vos vers ! je les adore :
Je les ai lus cent fois et je les lis encore. [...]
Qui n'en sera content aura ma foi grand tort.
Mais sans parler de moi trop à mon avantage,
Suis-je pas, Monseigneur, assez grand personnage ? [...]
Il est certain que j'ai le style magnifique.

GODEAU
Voulez-vous me contraindre à louer votre ouvrage ?

COLLETET
J'ai tant loué le vôtre !

GODEAU
Il le méritait bien.

COLLETET
Je le trouve fort plat pour ne vous celer rien. [...]
Si j'en ai dit du bien, c'était pour vous complaire. [...]
Nous sommes tous égaux, étant fils d'Apollon.

GODEAU
Vous, enfant d'Apollon, vous n'êtes qu'une bête.

***les Académistes,* 1650.**

• Emilie renvoie valets et servantes, puis son mari la quitte. Cette intellectuelle mène une vie impossible à tout son monde. Un érudit qui la croit veuve, Hortense, veut l'épouser. Pourtant, tout érudit qu'il soit, l'intellectualité de sa future lui pèse *(cf.* Chrysale : Il, 7).

Une bonne quenouille en la main d'une femme
Lui sied bien et la met à couvert de tout blâme [...]
Lorsque ce sexe croit en savoir plus que nous
De notre autorité d'abord, il est jaloux.

***l'Académie** des **Femmes,* 1661.**

La querelle Molière-Cotin

En 1662, après la représentation de *l'École des femmes*, l'abbé Cotin aurait attaqué la pièce, la qualifiant d'immorale et d'irréligieuse. L'immoralité résiderait dans le fait que Molière incite à « cocufier » les barbons, et donc à désorganiser la société, fondée il est vrai, à cette époque, sur les mariages d'intérêt plus que d'inclination...

Quatre ans plus tard, Cotin, dans *la Critique désintéressée sur les satires du temps*, attaque les gens de théâtre (il vise tout particulièrement Molière) et réclame la sévérité de l'Église et du roi pour ces « gens déclarés infâmes ». Il s'en prend aussi à Boileau, ami de Molière, en 1668. Or, c'est justement cette année-là que Molière annonce qu'il met en chantier une grande pièce.

La réponse de Molière : *les Femmes savantes*

La riposte de Molière à Cotin (et à tous ceux qui nuisent à la liberté d'écrire) vient en 1672, avec *les Femmes savantes*. Elle est sévère pour l'abbé. Deux des poèmes de ses *Œuvres galantes* sont récités sur scène avec les outrances que l'on suppose, et leur réception par le trio des « savantes » n'est qu'un ridicule concert de superlatifs accentuant la pauvreté des vers.

Subtilité de la réponse : Trissotin-Cotin contre Vadius-Menage

Flattant le trio féminin tout autant qu'il en est flatté, Trissotin se voit disputer le terrain par un autre docte, le sieur Vadius. Pourquoi Molière porte-t-il à la scène une querelle de doctes ? N'est-ce pas rendre plus faible sa charge de l'abbé trois fois

sot, que lui donner un concurrent et laisser supposer qu'il n'est pas le seul à entrer dans la manie de Philaminte ? Outre le comique de l'algarade des « sages » (rappelant les invectives des maîtres du *Bourgeois gentilhomme)*, la querelle Trissotin-Vadius évoque pour les lettrés parisiens celle bien connue de Cotin et Ménage (auteur érudit, très sourcilleux sur ses mérites en matière de lettres classiques et de grammaire).

Dans son *Histoire de l'Académie*, d'Olivet raconte que Cotin avait lu son *Sonnet à la princesse Uranie* à Mademoiselle, qui, voyant alors entrer Ménage, le lui fit lire, sans nommer l'auteur. Ménage jugea les vers détestables : « Là-dessus, nos deux poètes se dirent à peu près l'un à l'autre les douceurs que Molière a si agréablement rimées. » Ménage ne s'estimant pas touché, la honte de Cotin dut redoubler.

Boileau à la rescousse

La querelle des doctes mentionne Boileau et ses *Satires* (1660-1667), au vers 1026. Pourquoi Molière nomme-t-il son ami ? Boileau avait été blessé que Cotin s'en prît si bassement à Molière, aussi l'avait-il défendu (« Satire Il ») avant de s'en prendre à l'abbé (« Satire III »).

L'idée de rappeler, sur scène, que Cotin, décidemment, invectivait tout le monde (Boileau, Ménage ainsi que lui-même) confère au reproche adressé par Clitandre à Trissotin (IV, 3) un poids de réalité. Cotin est bel et bien de ces...

« Gens qui de leur savoir paraissent toujours ivres ; [...]
Et pleins d'un ridicule et d'une impertinence
À décrier partout l'esprit et la science. »

Pourquoi attaquer les femmes ?

Molière n'a rien, a priori, contre le savoir féminin. Il règle son compte à Cotin... Mais il se trouve que ce dernier est adulé par des femmes de l'aristocratie, qui tiennent salon, et de ce fait le protègent : non pas qu'il reçoive d'elles des

subsides (il est fort riche), mais bien plutôt une caution d'ordre moral et social.

Parce qu'il a été aumônier de Louis XIII et qu'il a connu un grand succès par ses sermons, Cotin se pique d'être **une** très grande figure littéraire et ne supporte pas que Molière soit applaudi par Louis XIV. Il jalouse son « crédit », ainsi que sa pension. Il est quand même le « Père de l'énigme française » et amuse les salons en rimant des petits riens, des énigmes, dont certaines ont été proposées au couple royal... La tête tourne à cet abbé, que son âge et son habit devraient inciter à plus de gravité.

Molière, protégé du roi, s'en prend donc au protégé de ces dames et flatte le souverain en satirisant, au travers du poète de boudoir, les grands salons aristocratiques qui frondent intellectuellement, si ce n'est politiquement, la monarchie absolue et son étiquette impérative.

L'ambiguïté de la riposte : statuts différents de la bourgeoise et de l'aristocrate

La critique des femmes intellectuelles de Paris n'est pour Molière qu'un moyen d'atteindre l'abbé, ou de servir habilement le roi. Que reprocher, en effet, aux grandes dames, libres de leur temps et soucieuses de cultiver leur esprit, si ce n'est leur manque de goût ? La duchesse de Guise honore Cotin de son amitié, et c'est la fièvre de la duchesse de Nemours qui a motivé la rédaction du *Sonnet à Uranie*...

De plus, le trio de savantes que nous présente la pièce n'est pas représentatif des femmes de l'aristocratie. Ce sont de grandes bourgeoises, certes, mais seulement des bourgeoises. Mademoiselle de Montpensier, mesdames de Guise et de Nemours ne se reconnaissent pas en elles... Une aristocrate, même pédante, est incomparablement plus tolérable, par le raffinement de ses manières et de son langage que l'une des « pecques » outrées. Une simplification abusive de la pièce conduirait à un contresens. Molière ne brocarde en rien les beaux esprits féminins de l'aristocratie.

Philaminte, la « Bourgeoise gentedame »...

Molière, bourgeois dans l'âme, par souci de l'harmonie domestique, fustige la bourgeoise qui ne *remplit pas les devoirs* de sa condition : superviser le train de sa maison (gestion et surveillance de la domesticité), assurer l'éducation et le bonheur des enfants (notamment : choisir un époux d'âge et de caractère correspondant à ceux de la fille à marier). L'éducation des filles vise à la pérennisation de la cellule familiale, à la reproduction dans la génération suivante du schéma socioculturel préétabli : la mère doit donc prendre en charge ses filles.

Une femme, telle Philaminte, qui souhaiterait faire éclater ce cadre, par interversion de rôles (commander à la place du père) ou par imitation des membres d'une autre classe (tenir salon comme les aristocrates) serait une « asociale ». Philaminte, « bourgeoise gentedame » qui singe les pratiques intellectuelles de la noblesse (comme M. Jourdain), plonge sa famille dans le désordre.

... qui ne sait pas tenir sa maison

Philaminte est le personnage le plus négatif des *Femmes savantes*, dans la mesure où elle transgresse tous ses devoirs.

Le mariage : si elle ne « cocufie » pas Chrysale physiquement, du moins le fait-elle symboliquement ; elle humilie son époux, elle prétend trouver dans le commerce du poétaillon Trissotin des joies sans pareilles.

L'éducation : elle est mauvaise mère, puisqu'elle enseigne à ses filles (mais Henriette se soustrait à son influence) la haine du corps qui a pour conséquence le platonisme amoureux d'Armande et son refus du mariage. Elle contrevient donc à son rôle d'incitatrice à la reproduction de la cellule familiale.

La gestion du bien familial et sa préservation : à la scène 6 de l'acte II, elle semble peu se soucier du bien familial, regardant comme sans importance le bris d'un miroir ou d'une porcelaine, le vol éventuel d'une aiguière ou d'un plat d'argent, ou même la malhonnêteté d'un domestique. Elle met également en péril

la dot d'Henriette en ne considérant pas de plus près la moralité du sieur Trissotin.

Molière, un peu Chrysale ?

Le bourgeois Molière ne s'en prendrait-il pas, par le biais de la fiction, non seulement à toute bourgeoise faisant fi de ses devoirs, mais également à sa jeune et capricieuse épouse, Armande Béjart, qui par son statut d'actrice, était une femme assez libre de secouer le joug marital ? Ses contemporains ne se privaient pas de se moquer de sa situation. Ils le comparaient au barbon de *l'École des femmes* qui voulait garder prisonnière une jeune personne.

*L'*image féminine après Molière

Les Femmes savantes ridiculisent le savoir féminin quand il met en cause les structures d'une classe sociale (la bourgeoise ne doit pas imiter la noble) et s'il devient une monomanie (comme chez Philaminte). Libéral pour la noble, Molière apparaît donc conservateur pour la bourgeoise : la charmante Henriette a les idées un peu courtes ! L'on peut dire que Molière n'est pas féministe, mais qu'il exprime les idées de son temps en les caricaturant.

La question féminine au temps des Lumières : de la mort de Louis XIV à 1789

Le XVIIIe siècle héritant des structures politiques et sociales du xvii e ne fait pas progresser le statut féminin, pour deux raisons principales. L'une est objective : dans une monarchie théocratique, le mâle a la primauté ; l'autre, subjective : le mythe de l'infériorité de la femme ne disparaît pas. Même si celle-ci, dans les hautes sphères sociales, anime un salon, est auteur, grande courtisane, favorite, elle ne fait que se plier aux usages d'un monde masculin...

En fait, le siècle des philosophes ne se signale pas par des idées avancées : les seuls accents féministes de la littérature du XVIIIe siècle s'expriment dans le théâtre.

La Nouvelle Colonie (1729) de Marivaux présente un groupe d'hommes et de femmes abordant sur une île et désireux d'y établir une communauté. Les femmes (une noble, Arthénice, et deux bourgeoises, Mme Sorbin et sa fille) décident de faire de l'égalité des sexes une réalité...

Madame Sorbin :
Nous disons que le monde est une ferme, les dieux là-haut en sont les seigneurs, et vous autres hommes, depuis que la vie dure en avez toujours été les fermiers tout seuls, et cela n'est pas juste, rendez-nous notre part de la ferme [...] Je vous annonce et vous signifie en ce cas, que votre femme qui vous aime, que vous devez aimer, qui est votre compagne, votre bonne amie et non pas votre petite servante, à moins que vous ne soyez son petit serviteur, je vous signifie que vous ne l'avez plus, qu'elle vous quitte, qu'elle rompt ménage et vous remet la clef du logis.

Dans *le Mariage de Figaro* (1784), de Beaumarchais, c'est le personnage de Marceline qui récrimine contre sa condition de femme (111,16), mais il est vrai que, dans l'intrigue, cette revendication est tout à fait secondaire.

J'étais née, moi, pour être sage, et je le suis devenue sitôt qu'on m'a permis d'user de ma raison. Mais dans l'âge des illusions, de l'inexpérience et des besoins, où les séducteurs nous assiègent, pendant que la misère nous poignarde, que peut opposer une femme à tant d'ennemis rassemblés ? [...] Hommes plus qu'ingrats qui flétrissez par le mépris les jouets de vos passions, vos victimes ! C'est vous qu'il faut punir des erreurs de notre jeunesse ; vous et vos magistrats, si vains du droit de nous juger, et qui nous laissent enlever par leur coupable négligence, tout honnête moyen de subsister. Est-il un seul état pour les malheureuses filles ? Elles avaient un droit naturel à toute la parure des femmes : on y laisse former mille ouvriers de l'autre sexe [...] Dans les rangs même plus élevés, les femmes n'obtiennent de vous qu'une considération dérisoire ; leurrées de respects apparents, dans une servitude réelle ; traitées en mineures pour nos biens ; traitées en majeures

pour nos fautes ! Ah sous tous les aspects, votre conduite avec nous fait horreur, ou pitié !

La Révolution et la femme : l'amazone Théroigne...

Les *Cahiers des États généraux* montrent une conscience des carences de la condition féminine, mais seulement en ce qui concerne la misère ou la prostitution et en oubliant la question de l'égalité politique ou du droit au travail. Les femmes **se** prennent donc en charge et publient, grâce à la liberté de la presse, des brochures, ou inspirent des rédacteurs masculins (Griefs et Plaintes des Femmes mal mariées, Mémoire sur le Divorce, Pétition des Femmes du Tiers État au Roi, Requête des Dames à l'Assemblée nationale, Droits de la Femme et de la Citoyenne, etc.).

Elles prennent part à des émeutes, sans bannière féministe réelle, mais espérant se signaler comme citoyennes à part entière. Symbolisant cette action, la figure de Théroigne de Méricourt, semi-légendaire certes, paraît intéressante : cette fille de fermiers luxembourgeois, devenue chanteuse à Londres, puis maîtresse d'un aristocrate parisien en 1789, fonde le premier club politique, défend le droit des femmes à porter les armes, participe aux journées révolutionnaires d'août 1792. Voici un extrait de sa harangue aux femmes du faubourg Saint-Antoine (1792).

Armons-nous, nous en avons le droit par la nature et même par la loi. Montrons aux hommes que nous ne leur sommes inférieures ni en vertus, ni en courage... On va essayer de nous retenir en employant les armes du ridicule... Mais, nous nous armerons parce qu'il est raisonnable que nous nous préparions à défendre nos droits, nos foyers, et que nous serions injustes à notre

égard et responsables à la Patrie, si la pusillanimité que nous avons contractée dans l'esclavage avait encore assez d'empire pour nous empêcher de doubler nos forces. Il est temps que les femmes sortent de leur honteuse nullité. Les hommes prétendent-ils seuls avoir des droits à la gloire ? Nous aussi voulons briguer l'honneur de mourir pour une liberté qui nous est peut-être plus chère qu'à eux, puisque les effets du despotisme s'appesantissent encore plus durement sur nos têtes que sur les leurs. Armons-nous !

Le XIX^e^ siècle : de la révolte au salon

George Sand, pendant la période romantique, fumera le cigare et écrira des romans « féministes » *{Indiana, Vakntine, Lélia, Jacques*, de 1832 à 1834). Dans la préface *à'Indiana,* de l'édition de 1842, elle va assez loin dans la défense des droits de la femme :

J'ai écrit *Indiana,* et j'ai dû l'écrire : j'ai cédé à un instinct puissant de plaintes que Dieu avait mis en moi, Dieu [...] qui intervient dans les plus petites causes aussi bien que dans les grandes. Mais quoi ! celle que je défendais est-elle donc si petite ? C'est celle de la moitié du genre humain tout entier ; car le malheur de la femme entraîne celui de l'homme, comme celui de l'esclave entraîne celui du maître [...] Ceux qui me lisent sans prévention comprennent que j'ai écrit *Indiana* avec le sentiment non raisonné il est vrai, mais profond et légitime de l'injustice et de la barbarie des lois qui régissent encore l'existence de la femme dans le mariage, dans la famille et dans la société. Je n'avais point à faire un traité de jurisprudence mais à guerroyer contre l'opinion car c'est elle qui retarde ou prépare les

améliorations sociales. La guerre sera longue et dure ; mais je ne suis ni le premier ni le seul ni le dernier champion d'une si belle cause et je la défendrai tant qu'il me restera un souffle de vie.

Cependant, l'opinion n'est guère prête, et un peu plus tard, dans une lettre à M. de Pompéry, George Sand écrit :

Les femmes qui prétendent qu'elles auraient le temps d'être députés et d'élever leurs enfants ne les ont pas élevés elles-mêmes [...] La femme peut bien, à un moment donné, remplir d'inspiration un rôle social et politique, mais non une fonction qui la prive de la mission naturelle : l'amour de la famille.

Balzac est en *général* mysogine. Jamais il ne l'a plus été que dans la *Physiologie du mariage,* où il écrit : « La femme est une propriété que l'on acquiert par contrat, elle est mobilière car la possession vaut titre. »
Bien sûr, l'ex-étudiant en droit s'amuse à partir du Code civil. Mais la majorité de ses œuvres présentent la femme comme l'inspiratrice et le réceptacle de l'amour masculin. Elle doit être belle, élégante, discrète, avant de pouvoir tenir salon.

Dans *les Illusions perdues* (1847), Madame de Bargeton, fleuron de la noblesse d'Angoulême, s'entiche d'un jeune poète, Lucien de Rubempré, et décide de le « lancer » dans son salon...

Quand tout le monde fut arrivé, quand les causeries eurent cessé, non sans mille avertissements donnés aux interrupteurs par M. de Bargeton, que sa femme envoya comme un suisse d'église qui fait retentir sa canne sur les dalles, Lucien se mit à la table ronde, près de Mme de Bargeton, en éprouvant une violente secousse d'âme. Il annonça d'une voix troublée que, pour ne tromper l'attente de personne, il allait lire les chefs-

d'œuvre récemment retrouvés d'un grand poète inconnu. Quoique les poésies d'André de Chénier eussent été publiées dès 1819, personne, à Angoulême, n'avait encore entendu parler d'André de Chénier. Chacun voulut voir, dans cette annonce, un biais trouvé par Mme de Bargeton pour ménager l'amour-propre du poète et mettre les auditeurs à l'aise. Lucien lut d'abord *le Jeune Malade*, qui fut accueilli par des murmures flatteurs ; puis *l'Aveugle*, poème que ces esprits médiocres trouvèrent long. [...]

Plongée dans une délicieuse rêverie, une main dans ses boucles, qu'elle avait défrisées sans s'en apercevoir, l'autre pendant, les yeux distraits, seule au milieu de son salon, Mme de Bargeton se sentait pour la première fois de sa vie transportée dans la sphère qui lui était propre. [...]

Mme de Bargeton, blessée du mépris que chacun marquait à son poète, rendit dédain pour dédain en s'en allant dans son boudoir pendant le temps que l'on fit de la musique.

Le XX^e^ siècle : un début de siècle très « dix-neuvième »...

Le monde de Proust, dans *À la recherche du temps perdu* (1919), s'apparente beaucoup à celui du xix^e^ siècle, qu'il semble continuer. La femme y apparaît également comme l'inspiratrice de l'amour, et donc de la création artistique, chez l'homme : quand elle fait profession d'aimer l'art, qu'elle tient salon, elle est ridicule et furieusement bourgeoise. Mme Verdurin, amuse le narrateur pour qui la femme idéale ne peut qu'être une duchesse de Guermantes au profil finement racé, aux gestes mesurés et exquis, nimbée de lumière et de parfum rare...

Pour faire partie du « petit noyau », du « petit groupe », du « petit clan » des Verdurin, une condition était suffisante mais elle était nécessaire : il fallait adhérer tacitement à un Credo dont un des articles était que le jeune pianiste, protégé par Mme Verdurin cette année-là et dont elle disait : « Ça ne devrait pas être permis de savoir jouer Wagner comme ça ! », « enfonçait » à la fois Planté et Rubinstein et que le docteur Cottard avait plus de diagnostic que Potain. Toute « nouvelle recrue » à qui les Verdurin ne pouvaient pas persuader que les soirées des gens qui n'allaient pas chez eux étaient ennuyeuses comme la pluie, se voyait immédiatement exclue. Les femmes étant à cet égard plus rebelles que les hommes à déposer toute curiosité mondaine et l'envie de se renseigner par soi-même sur l'agrément des autres salons, et les Verdurin sentant d'autre part que cet esprit d'examen et ce démon de frivolité pouvait par contagion devenir fatal à l'orthodoxie de la petite église, ils avaient été amenés à rejeter successivement tous les « fidèles » du sexe féminin. [...] Si le pianiste voulait jouer la chevauchée de la *Walkyrie* ou le prélude de *Tristan*, Mme Verdurin protestait, non que cette musique lui déplût, mais au contraire parce qu'elle lui causait trop d'impression. « Alors vous tenez à ce que j'aie ma migraine ? Vous savez bien que c'est la même chose chaque fois qu'il joue ça. Je sais ce qui m'attend ! Demain quand je voudrai me lever, bonsoir, plus personne ! » S'il ne jouait pas, on causait, et l'un des amis, le plus souvent leur peintre favori d'alors, « lâchait », comme disait M. Verdurin, « une grosse faribole qui faisait esclaffer tout le monde », Mme Verdurin surtout, à qui — tant elle avait l'habitude de prendre au propre les expressions figurées des émotions qu'elle éprouvait — le docteur Cottard (un jeune débutant à cette époque) dut un jour remettre sa mâchoire qu'elle avait décrochée pour avoir trop ri.

L'ère du deuxième sexe...

Après la Seconde Guerre mondiale, alors que les femmes avaient enfin acquis le droit de vote en France, paraît en 1949 *le Deuxième Sexe,* un essai de Simone de Beauvoir (1908-1986). Elle y parle d'elle-même, de la condition de la jeune fille et de la femme dans la société bourgeoise, et s'aperçoit qu'en fait elle œuvre pour l'ensemble des femmes.

Libérée de sa famille (elle refuse le « beau mariage » avec son cousin), étudiante en philosophie, elle apprend ce qu'est l'indépendance. L'homme a trop d'emprise sur la femme, pense-t-elle, et elle condamne le mariage : « Le principe du mariage est obscène, parce qu'il transforme en droits et devoirs un échange qui doit être fondé sur un élan spontané. »

La réflexion porte alors sur la sexualité qui, de tous temps, a réduit la femme à l'état d'objet, et sur son droit si ce n'est son devoir de se posséder soi-même corps et âme. C'est ainsi que Simone de Beauvoir est demeurée amie et maîtresse du philosophe Jean-Paul Sartre sans vouloir l'épouser, mais passant « contrat », reconductible d'année en année, puisque sa liberté n'était pas entamée.

Le Deuxième Sexe est un livre clef. Depuis beaucoup d'ouvrages sont publiés, fictionnels, informatifs ou autobiographiques, qui traitent de la condition féminine et notamment des difficultés des femmes pour obtenir une égalité de traitement avec les hommes au cours de leurs études et dans leur vie professionnelle.

C'est le cas, par exemple, de Gisèle Halimi, célèbre avocate parisienne, qui mène un incessant combat, dans son métier et dans ses livres.

Aussi loin que peuvent remonter dans le temps mes souvenirs, je revois, d'une manière très précise, les différences ressenties, le clivage fille-garçon. Je sais que

très très jeune, vers l'âge de sept, huit ans, ma mère nous obligeait à laver le sol de la maison. (En Tunisie, il n'y a pas de parquet, il y a des carreaux par terre.) Il n'était pas question de le demander à mon frère qui était pourtant plus âgé, et beaucoup plus solide que nous, les filles. Je devais ranger, faire la vaisselle. Dans la maison, l'homme n'avait jamais rien à faire. Nous, les filles et ma mère, étions là pour le servir.

C'est quand nos études ont pris une certaine importance que j'ai ressenti la discrimination. Après le certificat d'études, il a été question que mon frère continue. Dans la famille, on était décidé à se priver de tout pour qu'il ait un diplôme. Pendant ce temps, j'avais progressé toute seule. Mais ça n'avait jamais intéressé personne. (...)

J'étais déterminée à aller mon chemin, que ça plaise ou non. Et mon chemin passait d'abord par cette envie démesurée que j'avais de lire, d'apprendre, de connaître.

Gisèle Halimi,
***la Cause des femmes,* 1977, Grasset.**

Les Femmes savantes et la critique

Qu'elles soient contemporaines ou postérieures à l'œuvre, les critiques n'ont pas toutes la même portée. Il faut en effet distinguer :

— *les écrits « privés »* qui n'intéressent que le rédacteur et le destinataire d'une correspondance, ou d'une dédicace (comme la lettre de Bussy-Rabutin au père Rapin, ou la dédicace *d'Alzire* à M^me^ du Châtelet par Voltaire). Ce sont des jugements éclairants sur le plan des mentalités et de la réception d'une œuvre par une *intelligentsia* donnée ;

— *les articles journalistiques* (publiés dans le *Mercure galant* par Donneau de Visé, ou par Ernest Renan dans *le Journal des débats*, par exemple), relevant d'une écriture « périssable » et faisant état des réactions du public après une représentation ;

— *la critique littéraire :* celle-ci se subdivise en critique « pointilliste » ou de goût, et en critique universitaire ou « rationnelle ».

La critique pointilliste insiste surtout sur l'adéquation de l'argument et de la psychologie des personnages aux bienséances, ou mœurs du temps. *Molière et la Comédie* de La Harpe (1786), les *Lundis* de Sainte-Beuve (1850) en découlent.

La critique universitaire du XX^e^ siècle s'efforce de rationaliser les impressions produites par l'œuvre et de lui appliquer des « grilles de lecture ».

Écrits journalistiques et privés

On y est bien diverti tantôt par ces précieuses, ou femmes savantes, tantôt par les agréables railleries d'une certaine Henriette, et puis par les ridicules imaginations

d'une visionnaire qui se veut persuader que tout le monde est amoureux d'elle. Je ne parle point du caractère d'un père, qui veut faire croire qu'il est le maître dans sa maison, qui se fait fort de tout quand il est seul, et qui cède tout dès que sa femme paraît. Je ne dis rien aussi du personnage de M. Trissotin qui, tout rempli de son savoir et tout gonflé de la gloire qu'il croit avoir méritée, paraît si plein de confiance de lui-même, qu'il voit tout le genre humain fort au-dessous de lui.

Donneau de Visé, *le Mercure galant,* 12 mars 1672.

Je vous rends mille grâces, mon Révérend Père, des livres que vous m'avez envoyés [...]. Pour la comédie des *Femmes savantes,* je l'ai trouvée un des plus beaux ouvrages de Molière ; la première scène des deux sœurs est plaisante et naturelle ; celle de Trissotin et des Savantes, le dialogue de Trissotin et de Vadius, le caractère de ce mari qui n'a pas la force de résister en face aux volontés de sa femme et qui fait le méchant quand il ne la voit pas, ce personnage d'Ariste, homme de bon sens et plein d'une droite raison, tout cela est incomparable.

Bussy-Rabutin, *Lettre au père Rapin,* 1673.

Le ridicule que Molière et Despréaux [Boileau] ont jeté sur les femmes a semblé, dans un siècle poli, justifier les préjugés de la barbarie. Mais Molière, ce législateur dans la morale et dans les bienséances du monde, n'a pas assurément prétendu, en attaquant les femmes savantes, se moquer de la science et de l'esprit. Il n'en a joué que l'abus et l'affectation.

Voltaire, *Dédicace d' « Alzire » à Mme du Châtelet,* 1736.

De même que les personnes pieuses auront toujours contre *Tartuffe* un grief assez fondé, de même il me semble que les personnes sérieuses auront toujours quelque peine à accepter *les Femmes savantes*. Cette façon de présenter les meilleures choses par leur côté ridicule a toujours de graves inconvénients dans un pays comme le nôtre, où le ton est la règle à peu près souveraine de l'opinion.

Ernest Renan, *Journal des débats*, 1854.

Critiques pointillistes

Les jugements sur le caractère des personnages appartiennent à une vision traditionnelle du théâtre moliéresque. Seuls les individus semblent compter, et forment morceau d'humanité en situation. Les personnages sont répartis en bons et méchants et subissent une sorte de procès d'intention.

Fille respectueuse et attachée à ses parents, Henriette n'est pas dupe de leurs défauts ; et quand il y va de son bonheur, elle sait se défendre d'une main douce, mais ferme. Dans la conduite, elle est sensée, discrète, honorable. Je n'ai pas peur de l'honnête liberté de ses discours : une fille qui montre ainsi sa pensée n'a rien à cacher.

Désiré Nisard, *Histoire de la littérature française*, 1844.

Il me paraît évident que, dans la pensée de Molière, Armande est une pécore infiniment déplaisante, sèche, envieuse, d'ailleurs ridicule d'un bout à l'autre de la

pièce [...]. Il la déteste parce qu'elle est « l'artifice », comme il aime Henriette parce qu'elle est la nature.

Jules Lemaître, *Impressions de théâtre*, 1895.

Bélise est tout autre. C'est l'intellectuelle romanesque. Son rôle pourrait être intitulé : *à quoi rêvent les vieilles filles*... Armande est l'intellectuelle idéaliste *{...]*. Philaminte est presque l'intellectuelle complète. Elle a du moins les plus hauts défauts de l'intellectuelle.

Emile Faguet, *En lisant Molière*, 1914.

Armande était belle, faite pour aimer et pour être aimée. Elle s'est installée dans l'imposture. Elle ment à elle-même plus qu'elle ne ment aux autres. Elle s'enivre d'un orgueil chimérique, d'un idéal absurde.

Antoine Adam, *Histoire de la littérature française au xvii^e^ siècle*, Domat, 1952.

Trissotin et Vadius resteront les types du cuistre arriviste et du cuistre gaffeur, comme Diafoirus et son fils Thomas ceux de la routine solennelle et de la sottise présomptueuse en des ânes savants.

Georges Lafenestre, *Molière*, 1909.

Dans la série des sages de Molière, comme le Cléante du *Tartuffe*, ou le Béralde du *Malade imaginaire*, Ariste a une physionomie bien distincte. Il est assez rarement « raisonneur » : presque tout son rôle est en action ; sa destination est d'être pour Chrysale comme un réservoir d'énergie, de soutenir ainsi pendant trois actes l'action dramatique et d'assurer à la fin, un heureux dénouement par son stratagème.

Gustave Reynier, *les Femmes savantes*, 1937.

Quelques critiques universitaires

Molière est revenu sur ce sujet [l'éducation des femmes] avec plus de complaisance que sur tout autre, dans les *Précieuses ridicules*, dans *l'École des Maris*, dans *l'École des femmes*, dans *les Femmes savantes*. La question n'avait pas cessé d'être d'actualité. [...] Molière est un auteur gai [... d'] une gaieté large qui ne se montre jamais vétilleuse sur le choix des moyens de rire.

Daniel Mornet, *Molière*, Hatier-Boivin, 1943.

Il n'est pas un seul bourgeois de Molière qui présente en tant que bourgeois, quelque élévation ou valeur morale. L'idée même de la vertu proprement bourgeoise se chercherait en vain à travers ses comédies. [...] Même dans les œuvres les plus hostiles en apparence aux façons d'être et de penser aristocratiques, dans *les Précieuses* et *les Femmes savantes*, le type du bon bourgeois a sa part de ridicule. [...] Mais quand il a voulu développer son sujet dans *les Femmes savantes*, Molière a distingué deux formes possibles du bon sens, en l'incarnant à la fois dans Chrysale où il est bourgeois, c'est-à-dire prosaïque et risible, et dans Clitandre, chez qui il est solidaire du « bon ton » : le bon sens là où il est digne de la société polie, a perdu toute trace de bourgeoisie. Quant aux précieuses ou aux femmes savantes, leur ridicule naît en grande partie de la disproportion qui existe entre leur rang et leurs visées. [...] Il (Molière) apparaît ainsi lui-même comme le champion, non pas du bon sens bourgeois, mais du bon ton aristocratique.

P. Bénichou, *Morales du Grand Siècle*, Gallimard, 1948.

Plus encore qu'une comédie classique, *les Femmes savantes* sont une comédie bourgeoise [...], la première de ce type dans le théâtre de Molière. Mais cet esprit bourgeois s'exprime non par la prose de M. Jourdain, mais par l'alexandrin d'Alceste. [... Elle] tend vers le drame bourgeois dont elle accouche au début du cinquième acte dans le huis-clos et le clair-obscur de la rencontre Henriette-Trissotin, sommet de la comédie.

Alfred Simon, *Molière, une vie*, la Manufacture, 1988.

Le personnage central de la comédie de Molière est presque toujours un inconscient. Il ne voit pas ce que le public voit fort bien ; de cette distance naît le sentiment de supériorité du spectateur et par suite l'euphorie comique. La nature des ridicules inconscients particularisant les sujets des différentes comédies varie selon les époques. [...] Puis il découvre la préciosité ridicule, qui est aveuglement par nature, et s'en souviendra dans de nombreuses pièces.

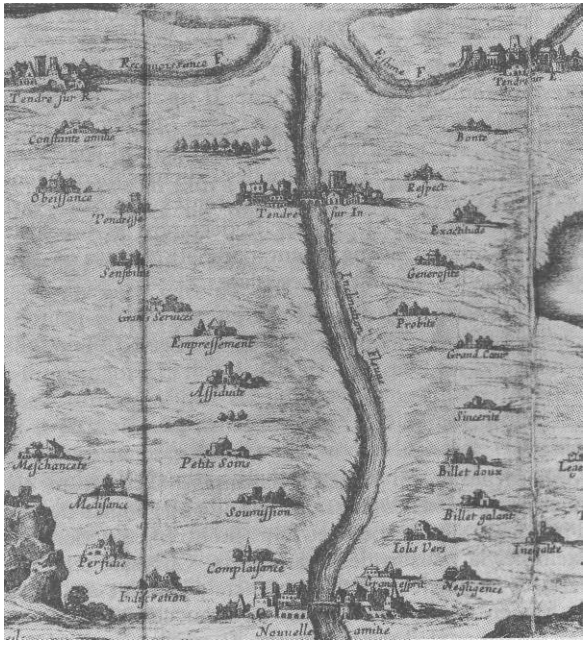
Colette et Jacques Scherer, « L'œil du prince », in *le Théâtre en France*, I^er^ vol., Armand Colin, 1988.

Le point de vue d'un homme de théâtre

Molière aurait pu pousser davantage au plaisant son sujet des *Femmes savantes*. Il aurait pu le semer de plus d'incidents pittoresques et nous montrer en action, par exemple, la maison désorganisée de Chrysale telle que celui-ci la décrit au deuxième acte : le valet qui brûle un rôt en lisant quelque histoire, ou celui qui rêve à des vers quand il verse à boire. Il aurait pu multiplier les épisodes de détente, tels que la lecture du madrigal,

l'entrée de Vadius et certaines parties du rôle de Chrysale, notamment la scène du notaire au cinquième acte. Mais son intention de s'élever au-dessus de la farce des *Précieuses* et d'atteindre la vérité générale est partout marquée. C'est volontairement qu'il garde le ton majeur à la satire.

Jacques Copeau, *Registres II, Pratique du théâtre,* Gallimard, 1976.



La Carte de Tendre (détail). Gravure du XVII[e] siècle. B.N., Paris.

Avant et après la lecture

Recherches d'ordre littéraire

La préciosité

1. Qu'est-ce que le mouvement précieux ? Le situer historiquement et distinguer :

— les aspects littéraires ou linguistiques : qualifier le vocabulaire et les tournures employées en citant des exemples qu'on traduira en langage courant. Quelles sont les formes littéraires bannies par les précieuses ?

— les aspects sociologiques : concepts féministes, tentative de modification des rapports de force homme-femme, exemples de femmes importantes, inspiratrices du mouvement... ;

— les aspects psychologiques et comportementaux : idéal amoureux, règles de la cour amoureuse, influences de la littérature courtoise sur la préciosité galante.

2. Écouter la chanson de Georges Moustakï, *la Carte du Tendre* (in G. *Moustaki,* Polydor, 1985) et faire un parallèle avec la carte des « précieuses » (voir ci-contre et p. 179).

La poésie et les formes poétiques

1. Relever les formes de poèmes évoquées dans la pièce, les définir à l'aide d'un dictionnaire et en chercher des exemples dans des manuels de français ou une anthologie de la poésie française.

2. Étudier les formes poétiques du xvii[e] siècle et les comparer avec la poésie moderne (métrique, rime, ponctuation, etc.).

La satire

Qu'est-ce que la satire ? Importance de sa forme théâtrale dans les grands débats littéraires du xvii siècle. Recherche sur

les « querelles » ou « cabales » que Molière a dû subir et auxquelles il a répondu, par exemple à la suite de *l'Ecole des femmes.*

Théâtre, mise en scène

1. En arts plastiques et E.M.T., réaliser des décors et des costumes pour la pièce dans son ensemble.
2. Éducation physique et musique : études gestuelles, adaptation mimée ou dansée de certaines scènes (parades amoureuses et cérémonials de l'amour précieux, étiquette de salon, etc.) sur des musiques du xvii e siècle.

Expression écrite

1. Choisir une scène ou un extrait de scène présentant un affrontement de deux personnages et récrire un dialogue moderne, en trouvant des équivalents en français du XX^{e} siècle du vocabulaire du xvii^{e}.
2. Imaginer le dénouement de la pièce, si Ariste n'existait pas.
3. Faire le portrait (physique, comportement...) d'un des personnages de la pièce.
4. Étudier les différents comiques de la pièce ; en particulier, relever ce qui se rattache à la satire ou à la farce. Citer les passages.

Le féminisme

Qu'est-ce que le mouvement féministe ? Faire son historique. Enquêter autour de soi, faire un dossier de presse et montrer la situation des femmes aujourd'hui, en France et ailleurs. Les revendications exprimées dans la pièce ont-elles été satisfaites ? (Lire, de Maïté Albistur, *Histoire du féminisme français,* Des femmes, 1977.)

Petit dictionnaire pour lire *les Femmes savantes*

acception ***(n. f.) :*** sens dans lequel un mot est employé.

action *(n. f.) :* marche des événements dans une pièce de théâtre.

alexandrin *(n. m.) :* vers de douze syllabes qui comporte une césure (une coupure) divisant généralement le vers en deux hémistiches de six syllabes.

allusion *(n. f.) :* fait d'évoquer quelqu'un, quelque chose ou une idée sans en parler précisément.

aparté *(n. m.) :* entretien entre deux personnages, ou paroles qu'un personnage se dit à lui-même, non entendus par les autres.

ballade *(n. f.) :* petit poème de forme fixe au Moyen Âge, adapté au XIX^e^ siècle et au début du XX^e^ pour raconter une légende populaire.

bout-rimé *(n. m.) :* poème réalisé avec des rimes imposées d'avance.

cabale ***(n. f.) :*** au xvif siècle, nom donné à un ensemble de personnes liées entre elles par le commun désir de nuire à une œuvre ou à une personne.

commedia dell'arte *(n. f.) :* comédie à l'italienne qui consistait pour les acteurs à improviser à partir d'un canevas, c'est-à-dire un plan.

comédie de caractère : comédie où le rire du spectateur est motivé par la bizarrerie ou l'excès du caractère d'un personnage.

comédie de situation : comédie où le rire du spectateur est motivé par la bizarrerie ou le caractère inattendu des situations auxquelles les personnages se trouvent confrontés.

complication ***(n. f.) :*** événement qui vient entraver le projet conçu par les héros.

contre-emploi ***(n. m.) :*** rôle qui ne correspond pas au physique ou au tempérament d'un acteur.

dénouement ***(n. m.) :*** conclusion, issue d'une pièce de théâtre, après que les obstacles aient été éliminés.

dépréciatif *(adj.) :* péjoratif, qui rabaisse la valeur de quelque chose.

deus ex machina *(expr. latine) :* dans le théâtre antique, mot à mot, « dieu sorti d'une machine » sur la scène. Au xvif siècle, toute intervention d'un être surnaturel, puis toute intervention extérieure permettant de dénouer l'action. Ex. : Ariste qui sauve les choses à l'acte V est un véritable *deus ex machina.*

dialecte *(n. m.) :* forme particulière prise par une langue dans une région (adj. dérivé : dialectal).

didascalie *(n. f.) :* indication donnée par l'auteur à l'acteur ou au metteur en scène et figurant en italiques ou entre parenthèses.

dramatique *(adj.) :* 1. relatif au théâtre ; 2. sens habituel de grave, triste...

dramaturgie *(n. f.) :* art de composer des pièces de théâtre. Le dramaturge est celui qui écrit ces œuvres.

drame bourgeois : pièce de théâtre non tragique (qui ne présente pas des demi-dieux ou des souverains malheureux), mais des gens de tous les jours, des bourgeois notamment, et suscitant chez le spectateur des sentiments mêlés de tristesse et de rire.

enjeu *(n. m.) :* projet que le (ou les) héros se fixe(nt). Ex. : le mariage de Clitandre et d'Henriette.

épigramme *(n. m.) :* petit poème terminé par un jeu de mots.

épistolaire *(adj.) :* qui concerne les lettres, la correspondance.

euphémisme *(n. m.) :* emploi d'un mot, d'une expression à la

place d'autres qui pourraient choquer. Ex. « disparaître » au lieu de « mourir ».

exposition (scène d') : scène présentant les personnages et leur situation au début de la pièce.

farce *(n. f.) :* genre d'un comique assez gros, mis au point au Moyen Age où le rire du spectateur est motivé par les « clowneries » des acteurs, les coups de bâton, les gifles qu'ils se donnent, les quiproquos, les jeux de mots, etc.

ironie *(n. f.) :* fait de dire le contraire de ce que l'on pense à quelqu'un, sur un ton qui lui fait comprendre que ce n'est pas la vérité ; par ex., dire : « oh ! quelle joie de vous voir ! » à quelqu'un, sur un ton qui montre qu'on le déteste...

jargon *(n. m.) :* langage particulier à une discipline (médecine, droit, psychanalyse, etc.), compris seulement par les spécialistes.

jeune premier, jeune première : acteurs jouant le couple de jeunes et beaux amoureux de la pièce.

joute oratoire : lutte en paroles, concours de beaux discours, de bons mots, etc.

laudatif *(adj.) :* qui fait l'éloge (contraire : dépréciatif ou péjoratif).

métaphore *(n. f.) :* comparaison non explicite, dont le lien comparatif *(comme, tel, ainsi que,* etc.) est supprimé. Dans : « Ô fleuve, serpent fluide et vert », il y a une comparaison entre la forme et la couleur du fleuve et celles du serpent sans l'utilisation de termes comparatifs.

monomanie *(n. f.) :* aliénation mentale dans laquelle une seule idée semble absorber toutes les facultés intelligentes. Beaucoup de personnages moliéresques sont monomanes : les trois Savantes sont bien sûr absorbées entièrement par le savoir, le Bourgeois gentilhomme par l'idée de paraître noble, etc.

nœud *(n. m.) :* crise, point culminant de l'action, moment où l'intrigue atteint sa complexité maximale avant le dénouement.

paraphrase *(n. f.) :* commentaire d'un texte, d'un discours, qui ne fait que le répéter, sans apporter d'autre idée.

parodie *(n. f.) :* imitation comique d'une œuvre littéraire ou autre.

péripétie *(n. f.) :* événement imprévu qui change la situation d'un ou de plusieurs personnages, en bien ou en mal.

périphrase : fait d'employer une expression détournée et longue au lieu du terme précis.

poésie courtoise : poésie raffinée qui est apparue au xf-xif siècle dans les cours seigneuriales du midi de la France et célébrant les joies et les tristesses d'aimer.

portrait charge : caricature littéraire ou autre, critique vive et exagérée à propos de quelqu'un.

préciosité *(n. f.) :* tendance au raffinement dans le comportement et le langage qui se manifeste en France dans certains salons au cours de la première moitié du XVIIe siècle. Être précieux, c'est affirmer sa volonté de raffinement par des manières et des propos affectés.

querelle des Anciens et des Modernes : polémique littéraire qui opposa, à la fin du xvif siècle et au début du xvïïf, les tenants de la supériorité des auteurs modernes et les partisans des auteurs de l'Antiquité.

rebondissement *(n. m.) :* conséquence imprévue d'un événement (en fait, très voisin de la péripétie) et qui permet de relancer l'action.

redondance *(n. f.) :* répétition d'éléments de même sens.

registre de langue : niveau du langage, du vocabulaire utilisé (soutenu = élégant, neutre = correct, familier = populaire, vulgaire).

règles dramatiques : ce sont les « unités » de temps, de lieu, d'action et de bienséance obligatoirement respectées par les

dramaturges sous peine de voir leur pièce rejetée par le public élégant, et la critique, au xvif siècle. La pièce (surtout la tragédie) **est** censée se dérouler en 24 heures, en un seul et même lieu (un palais par exemple), ne comporter qu'un seul enjeu, et enfin ne doit pas choquer la sensibilité d'un public raffiné (pas de meurtre sur scène, par exemple...).

résolution *(n. f.) :* voir « dénouement ».

romanesque *(adj.) :* peut qualifier le caractère d'une personne présentant une tendance au rêve et qui transforme les événements en roman, par son imagination.

rondeau *(n. m.) :* poème à forme fixe, à la mode au XVf siècle, qui comportait une sorte de refrain. Plusieurs formes étaient possibles.

satire *(n. f.) :* œuvre littéraire qui s'attaque aux mœurs publiques ou privées, ou qui tourne quelqu'un, quelque chose en ridicule ; le satiriste se moque des ridicules de son époque.

sens propre/sens figuré : **1.** sens propre : expression appropriée à quelque chose, qui en rend parfaitement compte ; 2. sens figuré : expression qui donne la signification d'une chose par image, métaphore.

sonnet *(n. m.) :* poème à forme fixe de quatorze vers, répartis en deux strophes de quatre vers (quatrains) et deux strophes de trois vers (tercets).

tirade *(n. f.) :* long monologue ininterrompu.

utopie *(n. f.) :* au sens propre, pays imaginaire, puis, par extension, conception imaginaire d'un gouvernement idéal, enfin toute sorte d'idée trop irréelle pour se voir réaliser (adj. dérivé : utopique) ; **utopiste** : personne qui propose de changer l'ordre des choses avec ses idées chimériques.

Collection fondée par Félix Guirand en 1933, poursuivie par Léon Lejealle de 1945 à 1968 puis par Jacques Demougin jusqu'en 1987.

Conception éditoriale : Noëlle Degoud.
Conception graphique : François Weil.
Coordination éditoriale : Marie-Jeanne Miniscloux, Emmanuelle Fillion.
Collaboration rédactionnelle : Denis A. Canal, agrégé de lettres classiques.
Coordination de fabrication : Marlène Delbeken.
Dessin : Catherine Beaumont, p. 12.
Documentation iconographique : Nicole Laguigné.
Schémas : Léonie Schlosser, p. 2 ; Thierry Chauchat, pp. 8 et 9.

Sources des illustrations
Agnès Varda : p. 74.
Bemand : p. 80.
Bibliothèque nationale : p. 14.
Christophe L : p. 5.
Claire Brétécher : p. 190.
Giraudon : p. 22, 214.
Enguérand : p. 27.
Hachette : p. 21.
Larousse : p. 172.
Marc Enguérand : p. 64, 170.
Roger-Viollet/Coll. Viollet : p. 16.
Roger-Viollet/coll. Lipnitzki-Viollet : p. 112.

COMPOSITION : SCP BORDEAUX.
IMPRIMERIE HÉRISSEY. - 27000 ÉVREUX. - N° 71790.
Dépôt légal : Décembre 1989. - N° de série Éditeur : 18911.
IMPRIMÉ EN FRANCE *(Printed in France)* - 871 307 O - Février 1996.